

Editions
"FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

Dans le salon de jeu installé au premier étage du Grand Hôtel de Khartoum, une triple rangée de spectateurs suivaient avec un intérêt passionné la rotation de la bille d'ivoire sur les cases chiffrées de la roulette. Le plateau mobile tournait avec un faible bruit de crécelle, au milieu d'un silence quasi religieux.

Les regards des joueurs assis autour du tapis étaient dardés sur la petite bille capricieuse qui dansait et sautait sur les numéros rouges et noirs. Olympien, l'air absent, le croupier surveillait cependant toute la table avec une vigilance sans défaut.

Les ventilateurs à larges pales de bois ne parvenaient pas à brasser l'air lourd, terriblement chaud, imprégné de senteurs fortes. L'atmosphère paraissait figée, épaissie par une brume de cigares et par une moiteur oppressante.

Le plateau ralentit. La bille trébucha, hésita, puis le sort la fit basculer dans le creux du numéro 18. Aussitôt, tous les regards l'abandonnèrent et se reportèrent sur l'un des joueurs, un homme d'une quarantaine d'années au profil dur.

Le masque rigoureusement inexpressif, Francis Coplan n'attendit même pas l'annonce du croupier pour se lever et repousser sa chaise. Il avait misé sur le 17. Le tas de plaquettes empilées sur la case fut happé par le râteau ; mille livres égyptiennes, un million en francs français.

Alors que les assistants s'apprêtaient à commenter ce coup, le plus important de la soirée, Mallowan, légèrement ivre, dit à haute et intelligible voix :

- Et mes deux cents livres ?

Coplan s'immobilisa, dévisagea son interlocuteur, mesura le degré d'ébriété de l'Anglais.

- Je vous les dois, admit-il d'un ton froid, mais le moment est mal choisi pour me les réclamer.

Il écarta les spectateurs qui continuaient à l'examiner avec un mélange de regret et de secrète satisfaction. De déception aussi, car sa figure ne trahissait rien de ses sentiments intérieurs. Après avoir

gagné trois mille livres, il avait tout reperdu en moins d'une demi-heure.

Il traversa le salon tandis que la partie reprenait. Mallowan, un instant interloqué, était devenu rouge brique. Il fixa sur la nuque de Coplan un regard rancunier, grommela des mots indistincts auxquels nul ne prêta plus attention car la roulette tournait à nouveau.

Coplan descendit au bar. Son smoking blanc faisait ressortir le hâle de son teint, soulignait la largeur de sa carrure. L'élégance de son costume ne correspondait plus guère à la dèche noire dans laquelle il se trouvait à présent. Sa bague sertie d'un gros diamant et son étui à cigarettes en or fin étaient les derniers vestiges de sa splendeur passée.

Au bar, Coplan rencontra Friedel en compagnie de Jacobsen et de Gourski. Il les avait tous plus ou moins fréquentés depuis qu'il était à Khartoum.

- Un whisky, commanda-t-il au barman. Un Gilbey's double et sec.

De la main, il fit un salut aux trois Européens, puis il se hissa sur un haut tabouret et s'accouda au bar.

- Plein aux as ? interrogea Friedel, son verre garni de glaçons à portée de ses lèvres.

Il se tenait très droit, avait les cheveux rasés aux tempes et une cicatrice en travers de la joue gauche. Dans sa bouche entrouverte, on voyait trois dents couronnées d'acier, ce qui contribuait à durcir son visage maigre. Comme pour la plupart des Blancs, les raisons de son séjour dans la capitale du Soudan étaient plutôt vagues.

- Fauché, répliqua laconiquement Coplan en prélevant une cigarette de son étui.

Il l'alluma, rejeta une bouffée et but une gorgée de whisky sans regarder les trois hommes qui, bien qu'étonnés, ne manifestèrent pas de curiosité.

Jacobsen, un Nordique aux cheveux de lin, avait une musculature de bûcheron et des yeux limpides, d'une clarté presque gênante ; sa taille d'un mètre quatre-vingt-dix l'empêchait de passer inaperçu, au même titre que la couleur inusitée de sa chevelure souple. A côté de lui, Gourski faisait figure d'avorton : Polonais,

Balte ou Russe, ses épaules tombantes et sa tête chafouine lui donnaient un aspect de fragilité. Sa présence dans ce palace tropical aurait choqué si, depuis longtemps, les individus les plus bizarres n'avaient fait escale à Khartoum.

- Plaie d'argent n'est pas mortelle, énonça Friedel avant d'humecter ses lèvres à son verre.

- Bien sûr, convint Coplan. Mais, en attendant, je ferai bien de changer d'hôtel et de dénicher un job... Vous ne connaissez rien pour moi, Friedel ?

L'Allemand eut un rictus qui ressemblait à un sourire.

- Vous blaguez ? rétorqua-t-il, sceptique. Vous n'en êtes tout de même pas au point de ne plus pouvoir vous retourner ?

Coplan fit un geste évasif, secoua ses épaules :

- On peut toujours se retourner, articula-t-il d'une voix sourde. Je ne cherche qu'un dépannage provisoire... Un peu de fric pour changer d'air et recommencer ailleurs.

Friedel se crut autorisé à enfreindre la règle qui voulait qu'on ne se pose pas de questions, dans ce milieu cosmopolite où chacun vaquait à ses propres affaires.

- C'est quoi, votre business ?

Coplan lui coula un regard en oblique, puis ses yeux revinrent vers l'alcool qu'il s'apprêtait à boire.

- Nacre, peaux, diamants, récita-t-il, mais je traite aussi d'autres marchés quand l'occasion se présente.

L'Allemand hocha la tête. Jacobsen et Gourski parurent se désintéresser de la conversation. Aucun d'eux ne croyait un dixième de seconde ce que racontait le Français. Si on leur avait demandé ce qu'ils faisaient au Soudan, ils auraient aussi affirmé n'importe quoi, sauf la vérité.

- Voulez-vous cent Livres pour essayer de vous refaire là-haut ? offrit Friedel, la main sur son portefeuille.

- Ne prêtez pas d'argent à cet idiot, prononça soudain la voix de Mallowan avant que Coplan ait pu décliner cette aimable proposition. Il vous le claquera à la roulette et vous n'en reverrez pas la couleur.

Coplan vida posément son verre, déposa sa cigarette sur le rebord d'un cendrier, puis, pivotant sur son tabouret, il agrippa

Mallowan par le col, sans brutalité mais fermement.

- Vous, vous commencez à m’énerver, déclara-t-il à mi-voix. Vous êtes un peu trop souvent sur mes talons et vos réflexions m’agacent. Rentrez donc vous coucher.

D’une légère poussée, il refoula l’Anglais de trois pas. Congestionné, Mallowan vacilla. Le mufle mauvais, il voulut se précipiter vers Coplan mais la lourde patte de Jacobsen le saisit à l’épaule et le cloua sur place.

- Soyez un gentleman, Mallowan, conseilla le Scandinave, inébranlable comme un roc. Chacun peut traverser une période de déveine.

- Merci, Jacobsen, dit Coplan, un sourire narquois aux lèvres.

L’Anglais eut assez de lucidité pour comprendre qu’en face de deux adversaires de cette taille, ses chances étaient minces. Il jeta un regard méprisant sur le petit groupe formé par les quatre étrangers.

- All right, grogna-t-il en rajustant sa tenue.

Puis, sans un mot de plus, il fit demi-tour et s’éloigna, la démarche incertaine.

- Il m’embête, à la fin, enchaîna Coplan, excédé. Je ne peux pas faire trois pas sans qu’il soit derrière moi.

- Ça n’a rien de particulièrement bizarre, intervint Gourski avec un gloussement qui plissa toute sa face. Ici, tout le monde est suivi par quelqu’un, pour une raison ou pour une autre.

Il gloussa encore et ajouta :

- Il n’y a pas que le coton qui engendre les filatures.

Son jeu de mots n’eut aucun succès. Coplan commanda un autre whisky, s’adressa ensuite à Friedel :

- Je ne jouerai plus une piastre à Khartoum, reprit-il comme s’il oubliait l’incident créé par Mallowan. Merci pour votre offre, mais tant que je ne serai pas au bout du rouleau, je ne taperai plus personne.

Il écrasa sa cigarette dans le cendrier, posa un billet de banque chiffonné sur le comptoir, à côté du verre que le barman avait glissé vers lui.

Il vida son deuxième whisky d’un trait, rafla la monnaie rendue en échange du billet et descendit de son siège.

En hommes aux poches bourrées d'argent liquide et de carnets de chèques, Friedel, Jacobsen et Gourski considérèrent Coplan avec un brin de commisération. Ils savaient tous les trois que, dans ce pays, c'est dangereux d'être à la corde, et qu'on perd pied très vite.

Coplan leur souhaita le bonsoir. Quittant le bar, il traversa le hall où des marchands de coton syriens et libanais discutaient avec force gestes.

Le Grand Hôtel était un véritable caravansérail moderne. C'était aussi un champ clos où s'affrontaient de vastes intérêts et où s'ébauchaient des intrigues internationales.

Dévisagé au passage par des gens qui avaient assisté à sa faillite dans le salon de jeu. Coplan alla vers la réception et pria l'employé de préparer sa note. Ensuite, il monta dans sa chambre, changea de vêtements et entreprit de faire ses malles.

Ce ne fut pas un mince travail. Il eut à ranger des effets tropicaux, un équipement de chasse, des costumes européens, du linge acheté aux quatre coins du globe et des tas d'objets (d'une utilité plutôt douteuse) que les grands voyageurs trimbalent malgré tout avec eux.

Lorsque ses deux valises, sa malle et le coffre métallique furent remplis, Coplan décrocha le téléphone pour appeler les bagagistes mais, à ce moment, on frappa de façon discrète à la porte de sa chambre.

- Entrez ! lança-t-il, impatient.

Il reconnut son visiteur dès que celui-ci apparut : c'était le directeur de l'hôtel, un Arabe vêtu à l'européenne, aux traits nobles et d'une rare distinction.

- Je m'excuse, Sir, dit ce dernier en avançant dans la pièce et en notant du coin de l'œil les préparatifs de départ de son client. On vient de m'informer que vous avez subi une lourde perte à la table de jeu... Puis-je vous demander si cette malchance ne vous place pas... hem... dans une situation embarrassante ?

L'ombre d'un sourire détendit l'expression soucieuse de Coplan.

- Je mentirais en disant qu'elle ne m'affecte pas, déclara-t-il avec sincérité. Néanmoins, je suis encore en mesure de régler ma note.

- Je n’en doute pas, Sir, répondit vivement le directeur, trop diplomate pour extérioriser son soulagement. Je voulais simplement vous rassurer pour le cas où vous auriez manqué de disponible. Si une petite avance de fonds pouvait...

- ... me permettre de quitter le Soudan ? compléta Francis. C’est très gentil, mais ça ne résoudrait rien. Non, le billet de chemin de fer gracieusement offert par la direction au joueur ruiné ne me tente pas. Je préfère essayer tout seul, et ici même.

L’Arabe se caressa les mains, s’inclina légèrement.

- Puis-je au moins vous faire monter une bouteille de champagne ? proposa-t-il.

- Même pas. Dans une demi-heure, j’aurai libéré cette chambre. Je m’apprêtais à sonner le bagagiste quand vous êtes entré. Peut-être mes moyens me permettront-ils de revenir loger au Grand Hôtel plus tard.

- J’en serai très heureux, affirma le directeur. Je vous remercie d’avoir évité un scandale après les paroles malheureuses prononcées par Mr Mallowan.

Il était au courant, naturellement. Dans cet établissement, les moindres mots étaient recueillis et colportés sans délai.

- Ces Anglais manquent de savoir-vivre, dit Coplan avec une indifférence hautaine. Se montrer insolent, en public, pour une bagatelle de deux cents livres, c’est presque de l’enfantillage.

Poli, le directeur approuva.

- Il ne me reste qu’à vous souhaiter un bon séjour dans la capitale, conclut-il. J’espère que ce mauvais souvenir s’effacera promptement de votre mémoire.

Il s’inclina encore et sortit.

Coplan reprit le téléphone, demanda des porteurs, fit appeler un taxi. Redescendu dans le hall, il alla payer sa note, ce qui ébrécha sérieusement ses dernières réserves. A présent, il lui restait une vingtaine de livres.

Ses bagages chargés dans le taxi, il se fit conduire à Khartoum-North, sur la rive droite du Nil Bleu, un important faubourg relié au centre par un pont de sept cents mètres de long. Il y dénicha un

hôtel bon marché, de la dernière catégorie acceptable pour un Blanc, mais pompeusement appelé « Oxford ».

Lorsqu'il eut coltiné lui-même valises, malle et coffre jusque dans une chambre miteuse du premier étage, il remplit sa fiche de police. Le patron, un Nubien noir comme de l'encre, répondait au nom de Dongola. Impressionné par l'élégance vestimentaire de son client, il éprouva l'envie de majorer son tarif habitue! mais fut pris de court par Coplan qui lui dit :

- C'est quinze schillings par jour, n'est-ce pas ? Si c'est plus, je m'en vais.

- Oui, oui, quinze schillings, confirma le tenancier avec empressement. Service compris.

Coplan opina, décocha un coup d'œil à la pendule du hall et vit qu'il était onze heures moins dix. Autant aller se coucher tout de suite.

Il monta dans sa chambre, contempla ses bagages avec ennui. Un nouveau déballage ne le tentait guère. Il se contenta d'extraire quelques objets de ses deux valises, fit fonctionner le ventilateur et, après une dernière cigarette, se mit au lit.

Le lendemain matin, il s'en fut trouver un prêteur sur gage. Il engagea sa bague et son étui à cigarettes, discutant ferme pour en obtenir une somme double de celle que l'usurier juif lui proposait. Finalement, l'accord se fit sur un montant de soixante-quinze livres alors que les deux objets en valaient le triple.

L'après-midi, Coplan se rendit à pied au boulevard Kitchener. Il passa devant la statue du général Gordon, assassiné à une époque où les Soudanais n'appréciaient pas encore les bienfaits de la civilisation. La survivance de cette statue avait une signification : malgré leur effacement, les Anglais conservaient ici une certaine influence. Quelques experts et de discrets conseillers britanniques restaient attachés à l'administration locale.

Un type comme Mallowan, par exemple, ne devait pas être sous-estimé. Il avait plus d'une corde à son arc, bien qu'il ne fût pas investi de fonctions officielles.

Au coin de Sirdar Street, Coplan pénétra dans un bar où il était assuré de rencontrer des visages connus. Il tomba effectivement sur

Jacobsen qui, avec Kiffmann et Pizzolato, entamait une série d'apéritifs variés appelés à combattre la chaleur du climat.

- Hello ! salua le Scandinave. Dans quel coupe-gorge avez-vous établi vos pénates ? Mallowan court tous les hôtels de la ville pour vous rappeler que vous lui devez deux cents livres.

- Laissez-le courir, dit Coplan, flegmatique. Il apprendra tôt ou tard que j'habite dans une couveuse à cancrelats, à Khartoum-North : l'Oxford Hôtel.

Il s'assit sans façon à la table occupée par les trois hommes, commanda un Cinzano dry.

Kiffmann et Pizzolato étaient tous deux des résidents stables : le premier, importateur, avait un bureau d'affaires dans le Kattan Building et un bungalow au sud de la ville, sur la rive du Nil Bleu. Le second, un Italien venu d'Éthiopie, s'occupait de cotonnades et de soieries.

Tous deux aimaient se lier avec les étrangers de passage et avaient déjà vu Coplan au Grand Hôtel.

- L'Oxford ? s'étonna Kiffmann, effaré par l'ampleur de la dégringolade du Français.

- Il faut que je fasse durer mes réserves. Le temps de contacter des gens et de me reconstituer un pécule.

Jacobsen fronça les sourcils.

- Alors, c'était vraiment sérieux, ce que vous disiez hier à Friedel ? Vous êtes sur le sable ?

- Raide comme un passe-lacet.

Il y eut un silence.

- Vous ne pourriez pas vous faire rapatrier ? questionna Pizzolato.

Coplan le regarda de travers, ironique.

- Vous croyez peut-être que si je pouvais rentrer en France je viendrais me faire suer ici ? Pourquoi ne retournez-vous pas en Italie et Kiffmann en Allemagne ?

Jacobsen toussota, ses deux amis regardèrent ailleurs. Il y avait des sujets auxquels la plus élémentaire bienséance interdisait de faire allusion.

Coplan but son apéritif glacé.

- Je trouverai bien une combine, déclara-t-il avec un optimisme relatif. Je peux faire trente-six métiers ; j'ai même été ingénieur.

Le Scandinave réfléchissait.

- Allez voir Mahmoudié, suggéra-t-il soudain. C'est un type qui mène de front des tas d'affaires dans l'Est africain.

CHAPITRE II

Mahmoudié, un richissime Arabe originaire du Yémen, passait pour un des plus habiles commerçants de Khartoum. Tantôt vêtu comme un émir, tantôt habillé à l'européenne et coiffé d'un fez, il ne se déplaçait que dans une somptueuse voiture américaine. Pour être reçu par ce personnage, il fallait à Coplan une sérieuse introduction. Jacobsen put la lui fournir.

La fastueuse demeure de l'Arabe était située en dehors de la ville. C'était un petit palais blanc, de style oriental, avec des coupoles, des cours intérieures et d'innombrables salles peuplées de serviteurs nubiens.

L'entrevue se déroula dans une des pièces les plus retirées de l'habitation, sorte de salon tendu de tapis, garni de divans.

Mahmoudié, les traits légèrement bouffis, le bas du visage couvert par une barbe noire aux poils clairsemés, braqua des yeux étincelants sur son visiteur.

- Il paraît que vous cherchez un emploi ? articula-t-il en anglais, d'une voix gutturale, tout en indiquant à Coplan un siège bas, à côté d'une table à plateau de cuivre.

La nonchalance de son geste et le ton supérieur de sa question le rendirent instantanément antipathique à Francis.

- Disons que je cherche à sortir d'en mauvais pas, rectifia celui-ci. Je n'envisage pas de ne fixer au Soudan.

Son attitude n'était pas du tout celle d'un quémandeur, d'un pauvre hère acculé à accepter n'importe quoi.

Mahmoudié baissa les paupières, croisa ses mains.

- Vous êtes de nationalité française ? s'enquit-il.

- Oui.

- Comment avez-vous échoué à Khartoum ?

- Je suppose que le récit des cinq dernières années de ma vie ne vous intéresserait que médiocrement. J'ai parcouru le Kenya et l'Éthiopie, je comptais me rendre en Égypte mais les événements de Suez m'ont immobilisé ici plus longtemps que je ne le prévoyais.

- Quelles sont vos aptitudes ?

- Je connais l'Afrique du Caire au Cap et je sais comment on y traite les affaires. Piloter un avion ou manœuvrer un bateau ne m'effraie pas. J'ai aussi un diplôme d'ingénieur, électricité-radio, et je peux dépanner la plupart des moteurs, qu'ils soient au pétrole ou au fuel.

L'expression de Mahmoudié se teinta de méfiance.

- Avez-vous un casier judiciaire ?

Coplan, fixant son interlocuteur, demanda, sarcastique :

- Serait-ce une référence ?

- Oui, dit nettement Mahmoudié. Je déteste les Européens, sauf les hors-la-loi.

- Alors, désolé. Je n'ai pas encore de condamnation à mon actif.

Le trafiquant réfléchit quelques secondes puis laissa tomber :

- Je n'emploie que des gens dont je suis sûr, des gens que je peux tenir bien en main et qui n'ont pas froid aux yeux.

- Je vous comprends, dit Francis. Mais moi, j'ai pour principe de ne pas donner barre sur moi au premier venu. Dussé-je bouffer des briques...

Il se leva. Mahmoudié, saisissant du bout des doigts une baguette terminée par un tampon de cuir, en frappa légèrement un gong. Un serviteur noir apparut. L'Arabe lui intima, en quelques mots brefs, de reconduire le visiteur et, deux minutes plus tard, Coplan se retrouva dans la rue.

L'entretien n'avait pas été long. Après quelques instants de perplexité, Coplan décida d'informer Jacobsen de l'échec de sa démarche.

Il revint vers le centre de la ville, aperçut de loin Mallowan et s'arrangea pour l'éviter. Son créancier le plus tenace n'était pas encore près de revoir ses deux cents livres.

S’étant assuré que l’Anglais n’allait pas au Grand Hôtel, Coplan marcha un peu plus vite. Quelques instants plus tard, il franchissait le seuil du palace, respectueusement salué par le portier.

Au bar, il n’aperçut pas le Scandinave ; mais Friedel et Gourski étaient là, qui se rafraîchissaient le gosier avec des gin-fizz très dilués.

- Vous n’avez pas vu Jacobsen ? leur demanda Francis avant de commander un drink.

- Non, dit Friedel. Il ne va probablement plus tarder, c’est son heure. Quoi de neuf, chez vous ?

- Rien de spécial. Je viens de chez Mahmoudié. Ça n’a rien donné.

Gourski écarquilla les yeux.

- Vous n’avez pas pu vous entendre avec lui ? interrogea-t-il, surpris. Il a pourtant besoin de gens comme vous !

- Sûrement, dit Coplan. L’ennui, c'est qu'il pousse l’indiscrétion trop loin. Il essaie de vous confesser pour mieux vous tenir par la suite. Très peu pour moi.

Il leva son verre à la santé de ses deux compagnons et le vida à moitié.

Friedel remarqua l’absence du diamant à l’annulaire du Français. Il nota aussi que ce dernier puisait une cigarette hors d’un paquet de Player’s, et non de son étui en or.

- Il n’y a pas tellement de planches de salut, dans ce patelin, émit-il d’une voix morne. Surtout pour un étranger. Si les autorités s’avisent que vous êtes sans ressources, elles pourraient bien vous expulser. Pourquoi ne vous adressez-vous pas à votre ambassade ?

Deux plis d’amertume encadrèrent le sourire cynique de Coplan.

- Votre idée est lumineuse, Friedel, ricana-t-il. Le plus fort, c’est que je n’y ai jamais pensé.

Il vida son verre, puis il ajouta :

- Je vous laisse le soin de régler, hein ? Dites à Jacobsen que ça n’a pas gazé, mais que je le remercie quand même.

Sur un vague salut, il se dirigea vers la sortie.

Le crépuscule tombait avec rapidité, comme dans toutes les régions tropicales. L’air devenait un peu plus respirable.

Sans prêter attention à la foule des Noirs qui déambulaient paresseusement autour de lui, Coplan prit la direction de l'hôtel Oxford.

Maintenant que les divers aspects de la ville lui étaient devenus familiers, que son atmosphère exotique perdait de son originalité, il commençait à s'embêter ferme. Même ses brèves rencontres avec d'autres Européens devenaient assommantes. Au fond, il n'avait plus envie de rien, ni de se promener, ni de lire, ni de boire, au point que si le hasard avait mis une femme sur sa route, il n'aurait même pas cherché à la séduire.

Il s'engagea sur le pont qui enjambe le Nil. L'obscurité fondait toutes les couleurs en une grisaille piquetée, çà et là, de lumières électriques. Jetant un paquet de cigarettes vide par-dessus le parapet, il se demanda où il allait dîner, puis ses pensées se reportèrent sur Mahmoudié.

L'Arabe n'avait pas manqué de franchise. Sa préférence avouée pour les repris de justice donnait une idée assez précise de ses conceptions morales, sinon de la nature de ses « affaires ».

A proximité de l'hôtel Oxford, Coplan se rendit compte qu'un individu venait de le rejoindre et réglait son pas sur le sien. Il le regarda de biais, vit qu'il s'agissait d'un Noir à la face lippue, habillé d'une sorte de robe serrée à la taille par une corde.

- Mr Coplan ? questionna l'homme.

- Oui, dit Francis sans s'arrêter.

- Aimeriez-vous faire un voyage ?

- Pourquoi pas ? fit Coplan, les mains dans les poches. Tu représentes l'Agence Cook ?

- Non, Mister, répondit le Soudanais en dévoilant deux rangées, impressionnantes d'incisives taillées en pointe. Mais si vous aimez voyager, venez avec moi.

- Où ?

- Pas très loin d'ici. Dix minutes seulement.

Coplan haussa faiblement les épaules, fit un signe d'assentiment.

Ils arrivèrent peu après dans les quartiers d'Omdurman, la partie authentiquement indigène de la capitale. Des gosses nus criaillaient

au milieu de la rue, une grosse négresse indignée administrait une taloche à son rejeton.

Le cicerone de Francis continuait à sourire mais ne disait plus rien. Il se retournait de temps à autre, regardait ensuite Coplan avec sympathie comme s'ils étaient de vieilles connaissances.

A la suite de son guide, le Français pénétra dans une bâtisse aux murs d'argile. Une ampoule pendue à un fil éclairait à peine le couloir. Arrivé devant une lourde porte de chêne décorée de ferrures, le Soudanais frappa au vantail, s'annonça en un dialecte inintelligible.

Le battant s'ouvrit, retenu par une négresse voilée. Les deux hommes entrèrent alors dans une pièce au sol de terre battue mais dont les murs étaient masqués par des tapis.

Étalé sur un divan, un Africain de race indéfinissable, au teint foncé et au visage graisseux, se redressa à demi. Il était enveloppé d'un burnous douteux et portait un turban.

- Masâ el-khaïr (Bonsoir), Monsieur Coplan, salua-t-il, cérémonieux.

Il prononça ensuite en anglais :

- Vous plairait-il de vous asseoir dans ma trop modeste maison ?

Il désigna un pouf en cuir, puis congédia le Noir qui avait accosté Francis dans la rue.

Coplan s'assit, posa ses coudes sur ses genoux.

- Vous désirez me connaître ? s'enquit-il sans paraître s'étonner le moins du monde de cette singulière réception.

- C'était mon plus cher désir, affirma l'Africain en versant du thé à la menthe dans deux tasses minuscules. Le bruit court que vous avez des ennuis. Est-ce exact ?

- On exagère probablement. Je suis à peu près démuni d'argent, mais c'est tout. Vous êtes philanthrope ?

Son hôte lui tendit la tasse de thé, répondit sans la moindre ironie :

- Dans un sens, oui. Je rends service à bien des gens. Encore faut-il que leur présentation soit bonne et qu'ils n'aient pas entretenu des rapports trop suivis avec la police.

- Pour ou contre ? questionna Francis.

- De n'importe quelle façon. C'est votre cas, je présume ?

- Mmn... oui, admit Coplan avec une infime réticence.

- Alors, enchaîna l'autre, pour peu que vous ayez des idées larges et un minimum d'initiative, je crois que je pourrais vous aider à franchir un cap difficile.

Il darda soudain un regard d'une dureté inattendue sur son visiteur et ajouta :

- Que vous acceptiez ma proposition ou que vous la refusiez, j'exige une discrétion absolue, cela va de soi.

- D'accord.

- Seriez-vous disposé à transporter un petit colis à Athènes ?

Coplan se mordilla la lèvre supérieure.

- Je suppose qu'il ne s'agit pas de sucre en poudre ? murmura-t-il, les paupières plissées.

- Peuh... Presque ! Pour un voyageur honorable dont le signalement n'est pas transmis aux services de douane, c'est un jeu d'enfant. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'emploie jamais les mêmes émissaires. En outre, je dois avoir une très grande confiance, vous comprenez ?

Coplan hocha la tête.

- Je vois, dit-il. Cocaïne ?

- Héroïne, rectifia le Soudanais en portant sa tasse à ses lèvres.

- Combien ?

- Un kilo, en sachets de cinq grammes.

Coplan se tâta les poches pour prendre son paquet de cigarettes. Voyant son geste, son hôte lui tendit un coffret incrusté de nacre. Francis préleva une cigarette de tabac blond, l'alluma.

- Très dangereux, émit-il après la première bouffée.

- Non, contesta son interlocuteur en s'affalant à nouveau parmi les coussins. Mais cela peut le devenir si vous essayez de me rouler, car il faut aussi rapatrier l'argent.

- Je ne vois pas le bénéfice que vous comptez tirer de cette opération. La quantité est trop minime pour justifier un voyage aller et retour jusqu'en Europe, ma petite rémunération mise à part.

- Je couvrirai mes frais, dit le Soudanais. Je n'en demande pas plus. C'est toujours ainsi lors de la création d'un nouveau débouché.

Il y a une prime de cent livres pour vous, indépendamment de vos frais de déplacement.

Coplan se gratta pensivement la joue. Il n'avait pas l'air très enthousiaste.

- Quand faudrait-il partir ? s'informa-t-il.

- Dans trois jours. Vous embarqueriez à bord du vapeur mixte « Athéna » à Port-Soudan. Vous pouvez obtenir le visa grec en vingt-quatre heures.

Après un temps de réflexion, Coplan finit par se décider :

- Bon, je marche. Quels sont les détails de l'opération ?

L'attitude du Soudanais se modifia. Sortant de son indolence, il se pencha en avant et se mit à parler à mi-voix, ses mains aux doigts bistres participant activement à ses explications.

Coplan écoutait, sa cigarette fichée au coin de sa bouche. A plusieurs reprises, il acquiesça.

L'Africain, arrivant à la fin de son exposé, conclut :

- Je vais vous confier un sachet, afin que vous puissiez étudier la meilleure manière d'en dissimuler deux cents des mêmes dimensions. La marchandise vous sera portée à l'Oxford dans quarante-huit heures. Dès lors, quoi qu'il arrive, oubliez tout ce qui me concerne. Un mot de trop peut vous coûter la vie. Vous prenez les risques ?

- D'accord, admit Coplan. Un détail... Comment vous appelle-t-on?

- Abdul Jabar. Du moins pour vous et pour le correspondant d'Athènes.

Le Soudanais exhiba un paquet blanc, à peine plus grand que deux timbres-poste, gonflé par la poudre contenue dans l'emballage.

- Voici un échantillon. N'essayez pas de vous droguer à titre d'expérience : n'importe qui peut s'adonner aux stupéfiants, sauf ceux qui les vendent.

- Je ne suis pas fou, dit Coplan en empochant le paquet. Vous me donnez aussi l'argent pour mon billet de chemin de fer et pour la traversée ?

Abdul Jabar ne répondit pas. Il se leva, alla vers un meuble en marqueterie dont il fit jouer la serrure, revint avec une liasse de

bank-notes, effectua un rapide calcul mental, puis compta vingt billets de dix livres.

- Ceci vous suffira amplement. Voyagez en première : sur les bateaux grecs, ce n'est pas cher. Surtout, ne restez pas plus qu'il ne faut à Athènes, une fois l'affaire conclue et les fonds versés. Votre prime, vous la toucherez au retour.

Coplan acquiesça, fit un rouleau des billets et le glissa dans sa poche.

- Merci, dit-il. J'attendrai votre envoyé après-demain vers huit heures du soir.

Rentré à l'hôtel Oxford, Coplan s'allongea sur son lit mais n'éteignit pas la lumière.

Qu'il eût été contacté par Abdul Jabar ne l'étonnait pas outre mesure. Il présentait toutes les qualités requises pour intéresser les organisateurs d'un trafic de stupéfiants. Restait à voir s'il avait été bien inspiré en marchant dans cette combine. Mais les jours passaient et il ne pouvait se cantonner éternellement dans une passivité stérile.

Après être resté songeur pendant un quart d'heure, il allongea le bras pour éteindre. Irait-il à Athènes ou non ? Il n'en savait encore trop rien.

Il s'endormit.

Des coups furieux frappés à la porte le réveillèrent en sursaut. Furieux il clama :

- Eh bien, quoi ?

- Ouvrez ! Police ! rétorqua une voix rude.

L'estomac soudain crispé, Coplan se redressa.

Machinalement, il jeta un coup d'œil sur sa montre : six heures du matin. On frappa de nouveau, avec énergie.

- Ça va ! J'arrive, maugréa-t-il en se levant.

Il enfila son pantalon, passa ses bras dans les manches de sa chemise. Qu'est-ce qu'ils lui voulaient, ces flics à la peau anthracite ?

Ils enfonçaient la porte au moment précis où il tira le verrou.

Ils étaient trois, armés, la mine vindicative. Deux d'entre eux lui tombèrent dessus sans crier gare, lui encerclèrent les poignets dans

des menottes avant qu'il eût esquissé un geste de défense.

Alors un inspecteur en civil fit son entrée, toisa le prisonnier et dit avec sécheresse, en anglais.

- Où est l'héroïne ?

Coplan lâcha un soupir. Le coup avait été bien monté.

- Dans la poche gauche de mon veston, indiqua-t-il d'un air fatigué.

Un des policiers saisit le vêtement, le fouilla en un tournemain, et en extirpa le petit paquet blanc, qu'il remit à l'inspecteur.

Ce dernier en déchira un coin, fit couler un peu de poudre ocre sur son index. Renifla, goûta du bout de la langue.

- Première qualité, énonça-t-il avec une satisfaction sinistre.

Puis, à ses subordonnés :

- Emmenez-le. Je vous rejoins dans une demi-heure.

Coplan fut embarqué dans une voiture qui stationnait en bordure du trottoir, au milieu d'une foule de curieux avides de voir ce qui se passait. Quelques coups de matraque généreusement distribués dispersèrent l'assistance et dégagèrent la voie. L'auto démarra.

Dix minutes plus tard, le prisonnier fut bouclé dans une des cellules du Quartier Général de la police.

Demeuré seul, Coplan s'assit sur le rebord de la couchette. Maintenant c'était réglé : il n'irait pas à Athènes, et Abdul Jabar allait éprouver un frisson. Nulle part les autorités ne sont tendres avec les convoyeurs de stupéfiants.

Vers huit heures du matin, un gardien amena du café et du pain. Il débarrassa Coplan de ses menottes sans lui adresser la parole. Après son départ, le temps parut s'arrêter.

En fin de matinée, le captif fut extrait de sa cellule et conduit dans un des bureaux du premier étage. Encadré par deux agents, il fut amené devant l'inspecteur Kossaba, celui qui avait procédé à l'arrestation.

L'interrogatoire mené en langue anglaise, débuta par les questions habituelles. Ensuite, l'inspecteur notifia le motif de l'arrestation : recel de produits toxiques, établi par flagrant délit.

- Avant de transférer votre dossier au juge d'instruction, je voudrais éclaircir un point, dit Kossaba. Je vous conseille de me

répondre sans détour. Qui vous a passé ce sachet d'héroïne ?

- Je le possédais avant d'entrer au Soudan, déclara Francis. Ce n'est pas ici qu'on me l'a remis.

- Si c'est vrai, je dois vous inculper d'un délit supplémentaire, fit remarquer l'inspecteur. Il est interdit d'introduire des stupéfiants sur le territoire de la république. Alors, réfléchissez bien.

- C'est tout réfléchi. Je n'ai pas reçu ce paquet à Khartoum.

Kossaba joignit les extrémités de ses doigts tandis qu'une lueur inquiétante naissait dans ses prunelles noires.

- Nous sommes très chatouilleux à l'égard de certains commerces, dit-il sur un ton faussement bonhomme. En outre, nous n'aimons pas qu'on se fiche de nous. Vous n'êtes pas venu à Khartoum pour le plaisir de perdre mille livres au Grand Hôtel. Vous aviez un but. Lequel ?

- Demandez-le au type qui m'a dénoncé, il a l'air bien renseigné sur mes faits et gestes, dit Coplan. A moins que le traquenard n'ait été combiné par vous.

Le teint du Soudanais devint gris.

- Que voulez-vous insinuer ? grogna-t-il, tendu.

- Mahmoudié est un homme puissant, articula Francis.

Kossaba, interdit, le fixa deux secondes avec une fureur concentrée, puis il explosa :

- Ne mettez pas en cause des citoyens respectables de cette ville ! Et n'essayez pas de me faire croire que vous êtes victime d'un coup monté, ça ne prend pas ! Je veux savoir qui vous a donné ou vendu ces cinq grammes de stupéfiant !

- Ne comptez pas sur moi pour vous citer un nom, rétorqua Coplan, aussi placide que l'inspecteur était furibond.

- Non ? siffla celui-ci. Nous allons voir...

Il appuya sur un bouton ; les deux policiers de garde à l'extérieur entrèrent dans le bureau.

- Interrogatoire spécial, ordonna Kossaba. Et montrez-lui que nos méthodes valent celles de l'Europe.

CHAPITRE III

Les deux Noirs empoignèrent Coplan pour le forcer à se lever. Puis l'un d'eux lui décocha un direct à la mâchoire tandis que l'autre lui allongeait une gauche à l'estomac. Ensuite ils se mirent à tanner comme des sourds, méthodiquement, se rejetant mutuellement le prisonnier. Au bout de deux minutes, l'inspecteur leur fit signe d'arrêter.

Les côtes meurtries, un œil poché et la lèvre saignante, Coplan tituba.

- Alors ? questionna Kossaba. On se met à table ?

- Non, dit Coplan.

- Allez-y, enjoignit l'inspecteur aux deux flics.

Ceux-ci se mirent à la besogne, de bon cœur.

Martelé de gauche et de droite, le prisonnier eut subitement le souffle coupé par une douleur aiguë dans le ventre. Il tomba sur les genoux, les paumes à plat sur le sol. Alors des chaussures le frappèrent aux épaules, dans la figure. On lui botta les reins, un talon écrasa ses doigts.

- Relevez-le, dit Kossaba.

Soulevé de terre, Coplan fut maintenu en position debout. Son corps tout entier le faisait souffrir, mais son esprit demeurait lucide.

- Le nom ? insista l'inspecteur obstiné.

- Je ne sais pas, murmura Coplan, la bouche gonflée et le front couvert d'ecchymoses.

- Bon, dit Kossaba. Puisque la douceur ne réussit pas, on va vous ramener en cellule.

Puis, à l'un de ses subordonnés :

- Un bâillon et un fouet.

Entraîné avec brutalité, Coplan retourna en chancelant vers le sous-sol. Les trois Soudanais s'enfermèrent avec lui. Les deux agents lui arrachèrent sa chemise, lui passèrent les menottes et accrochèrent la chaîne à l'un des barreaux de la fenêtre.

Une sorte d'écharpe fut ligotée autour de sa tête, devant sa bouche. Le torse nu, les bras étirés vers le haut, il formait une cible commode.

Un des flics ôta sa veste de toile et saisit le fouet.

- Dix coups, pour commencer, indiqua l'inspecteur.

La lanière fendit l'air et vint se plaquer avec un bruit sec sur la peau humide du prisonnier, traçant une ligne rouge sur sa chair bronzée. Coplan se cambra.

Les autres coups se succédèrent à la cadence d'un par seconde, arrachant de rauques gémissements au supplicié.

Le collègue du tortionnaire détacha le bâillon. Coplan, le torse soulevé par une respiration haletante, laissa pendre sa tête en avant.

- Comment va votre mémoire ? persifla Kossaba en lui fourrant le poing sous le menton pour lui relever la tête.

- Encore... plus mal... que le reste, balbutia Coplan, en sueur mais la bouche effroyablement sèche.

- Vous savez, lui confia l'inspecteur, même une bourrique finit par céder. Je vous laisse un répit de vingt-quatre heures, puis le bal recommencera, éventuellement jusqu'à ce que vous en creviez.

Il lâcha le menton de Francis, se tourna vers les agents.

- Détachez-le et faites-lui porter une cruche d'eau, mais pas de nourriture.

Il sortit, irrité par son échec.

Deux minutes plus tard, la porte se refermait en claquant sur les deux flics.

Recroquevillé sur le sol, Coplan n'avait pas la force de se tramer jusqu'à la couchette. Il demeura prostré pendant plus d'une demi-heure, les os rompus, la chair dévorée par des douleurs cuisantes.

Le gardien vint déposer à proximité de la porte une cruche de terre cuite, puis il fourragea dans la serrure et s'éloigna.

Les heures qui suivirent ne furent qu'une longue souffrance, aggravée par la chaleur accablante de l'après-midi.

Lorsque Coplan tenta de se mouvoir, des élancements féroces le contraignirent à ne bouger qu'avec précaution. Il lui fallut plus de cinq minutes pour parvenir jusqu'à la cruche ; ne pouvant la soulever, il l'inclina et, couché par terre, il s'abreuva au filet d'eau. Il but à en perdre haleine, puis se reposa de nouveau un quart d'heure.

Il attrapa ensuite la serviette pliée sur le rebord de la cuvette et entreprit d'appliquer des compresses sur sa figure pour en essuyer le sang caillé.

Jusqu'où ces salauds iraient-ils pour le faire parler ?

Il ne prenait pas au tragique la menace de l'inspecteur, mais il savait que d'autres sévices l'attendaient.

Si on lui avait prédit qu'un jour il subirait de terribles raclées parce qu'il refusait de dévoiler le nom d'un trafiquant de drogue, il se serait marré.

Il s'étendit enfin sur la couchette, chercha dans le sommeil une bienheureuse anesthésie.

Contrairement à son attente, on le laissa tranquille le lendemain. La journée s'écoula sans qu'il vît quelqu'un d'autre que son gardien.

Courbaturé, affamé, privé de cigarettes, la poitrine enserrée par un carcan de feu, il redouta jusqu'au soir une visite de Kossaba et de ses séides. Une deuxième nuit passa.

Le matin suivant, la porte s'ouvrit et deux flics qu'il n'avait jamais vu l'invitèrent à se lever. Avec son pantalon souillé, sa chemise déchirée, ses cheveux hirsutes et une barbe de trois jours, il avait la mine patibulaire d'un criminel authentique.

Introduit dans le bureau de l'inspecteur, il fut autorisé à s'asseoir.

- J'espère que vous allez vous montrer moins buté que l'autre jour, commença le policier, très calme.

- C'est réciproque, grimaça Coplan.

La face noire de Kossaba se durcit.

- A votre aise, déclara-t-il, glacial. Mais avant de poursuivre le traitement, je dois vous informer qu'une plainte a été déposée contre vous. Un nommé Mallowan, de nationalité britannique, vous accuse de lui avoir escroqué deux cents livres.

- Ah ? fit Coplan. Ce type a une curieuse vision des choses.

- Vous niez lui avoir extorqué de l'argent ?

- Je lui avais emprunté deux cents livres, ce n'est pas pareil. Si je n'avais pas subi une aussi forte perte à la roulette, je les lui aurais

remboursées.
- Vous l’avez menacé de voies de fait devant témoins, au bar du Grand Hôtel.
- Parce qu’il tenait des propos désobligeants sur mon compte, en public.
Un sourire factice fendit la bouche lippue du Noir.
- Désobligeants ? souligna-t-il, sarcastique. Vous êtes vraiment très chatouilleux, Mister Coplan. C’est assez surprenant de la part d’une fripouille de votre espèce.
Il frappa du plat de la main un dossier placé sur son bureau et dit en élevant la voix :
- J’ai signalé votre arrestation à Interpol, comme il est d’usage en matière de stupéfiants. Les renseignements qu’on m’envoie par retour sont édifiants : vous êtes une belle crapule !
Coplan serra les mâchoires, ne répondit rien.
Kossaba ouvrit son dossier d’un geste solennel.
- Sept ans de prison pour atteinte à la sûreté de l’État, récita-t-il avec une satisfaction malsaine ; deux ans pour vagabondage spécial... On voit que, pour vous, l’argent n’a jamais eu d’odeur ! Non-lieu dans une affaire d’escroquerie à la construction, mais vous êtes recherché comme complice dans un hold-up à Nice. Et ce n’est pas tout !... Scotland Yard souhaiterait vous entendre au sujet d’un trafic d’armes ; votre fiche est, pour le même motif, entre les mains de la police hollandaise. Joli palmarès, n’est-ce pas ?
Le prisonnier resta de marbre. Kossaba reprit.
- Je comprends maintenant pourquoi vous n’avez pas, dès la première minute, hurlé à la provocation. Les Blancs que nous arrêtons le prennent généralement de haut et réclament la protection de leur ambassade, mais vous aviez de bonnes raisons pour ne pas les imiter, hein ?
L’inspecteur referma son dossier, frotta l'une contre l’autre ses mains sèches.
- Vous êtes coincé, reprit-il, ricanant. Continuez à faire le malin et la prison de Khartoum va devenir le souvenir le plus attrayant de votre carrière, croyez-moi. Qui vous a refilé ce sachet d’héroïne ?
Le front bas, Coplan fit comme s’il n’avait pas entendu.

Le policier, râleur, éructa d'une voix étouffée :

- Vous allez voir ce qu'il en coûte de faire la forte tête. Dorénavant, vous ne sortirez plus du cachot avant d'avoir supplié le gardien, à deux genoux, de pouvoir rédiger des aveux complets.

Il convoqua les deux agents qui attendaient à l'extérieur et leur dit :

- Fourrez-le en cellule et collez-lui une ration de vingt coups de fouet !

Dix minutes plus tard, Coplan fut à nouveau supplicié, abandonné pantelant sur le sol de terre battue.

La nuit n'apaisa pas son martyre. Fiévreux, la peau du dos déchiquetée, il ne put retenir les gémissements que lui arrachait le moindre mouvement.

Le lendemain, un médecin noir vint l'ausculter et panser ses plaies. Vers midi, on lui apporta une gamelle de nourriture, et ce fut tout.

Les trois jours suivants, il demeura au secret le plus absolu. On lui appliquait un régime draconien : pas de tabac, pas de promenade quotidienne, interdiction de se raser.

Coplan se félicita presque de cette réclusion ; tant qu'il ne revoyait pas l'irascible inspecteur, il risquait moins d'être torturé.

Le quatrième jour, le cliquetis brutal de la serrure le fit tressaillir. Prévoyant un nouvel orage, il fixa un regard anxieux sur la porte.

Un nègre très élégant, vêtu à l'européenne et portant des lunettes, entra dans la cellule, une serviette sous le bras. Le gardien referma la porte sur lui.

Le visiteur se présenta d'une voix chantante, en anglais :

- Omar Tabouk, du barreau de Khartoum. Je crois, Mr Coplan, que vous avez besoin d'une assistance juridique.

L'interpellé le contempla avec scepticisme et ennui.

- Je doute que votre intervention puisse être utile, déclara-t-il sur un ton las. Je n'ai pas demandé d'avocat.

- Il vous en faut un, affirma le Noir en posant sa serviette sur la table. Les causes les plus désespérées sont défendables.

Il prit un étui à cigarettes dans sa poche, l’ouvrit, le tendit à Coplan. Celui-ci ramassa six cigarettes d’un coup et dit :

- Vous permettez ? C’est ce qui me manque le plus pour l’instant.

L’avocat soudanais perdit un instant sa faconde, ses traits exprimèrent un étonnement puéril.

- Heu... Oui... je vous en prie, marmonna-t-il tardivement. Je présume que... heu... votre séjour ici n’est pas très agréable.

Coplan tira plusieurs bouffées, au-dessus du briquet allumé, puis il se rassit sur sa couchette et reconnut :

- En effet, je ne suis pas gâté sous l'angle des divertissements. Vous tenez absolument à prendre ma défense, Mr Tabouk ?

Le Noir se rapprocha de lui, articula en fronçant les sourcils :

- Oui, j’y tiens beaucoup. Que seriez-vous prêt à donner si votre innocence était reconnue et si on vous libérait ?

Coplan le regarda d’un air vaguement goguenard.

- Je ne déteste pas les contes de fées, émit-il, la face tiraillée par le mal qu’il s’était fait en s’appuyant contre le mur. Êtes-vous avocat ou sorcier ?

Omar Tabouk ne fut pas offensé. Il insista :

- Répondez à ma question. Êtes-vous prêt à conclure un marché sur la base de votre mise en liberté ?

Coplan haussa les épaules.

- Il faudrait que vous me demandiez diablement cher pour que je refuse une offre aussi alléchante, dit-il avec un rien de mauvaise humeur.

L’avocat s’assit tout près de lui et se mit à parler sur un ton volubile, persuasif :

- Imaginez que l’échantillon d’héroïne trouvé en votre possession se révèle, à l’expertise, n’être qu’un mélange inoffensif de codéine, de poudre d’amandes amères et d’éther sulfurique. Imaginez que je fasse parvenir à Mallowan un chèque de deux cents livres. Vous n’avez rien avoué, il n’existe aucune déposition signée. L’inculpation s’effondre comme un château de cartes.

- Magnifique, approuva Coplan. Mais quelle serait la contrepartie ?

Insensiblement, son incrédulité du début s’était effacée. Une lueur d’espoir commençait à vaciller au fond de lui. L’avocat nota son changement d’attitude et en fut encouragé.

- Il s’agirait simplement de mettre vos compétences au service... hum... d’un groupement... financier. Remarquez que cette situation vous serait offerte en récompense de votre courageuse discrétion. Abdul Jabar n’est pas un ingrat.

Coplan aspira pensivement quelques bouffées, le regard fixant le vide. Il ne se souvenait pas d’avoir étalé ses compétences devant Abdul Jabar.

- Parlons franc, dit-il tout à coup. Si je consens à travailler pour votre mandataire, il me sort du trou. Dans le cas contraire, on continuera à me battre comme plâtre jusqu’à ce que j’avoue n’importe quoi ?

- L’inspecteur Kossaba est ambitieux, il désire de l’avancement, c’est humain, fit valoir Tabouk, les mains écartées, un sourire équivoque sur les lèvres.

Le cœur de Coplan fit un petit bond dans sa poitrine. Une seconde, il oublia ses maux.

- Vous risquez de passer des années en prison, poursuivit l’avocat soudanais. Si vous acceptez, une vie large, exaltante, vous attend. Comment pouvez-vous hésiter ?

- Je n’hésite pas, dit Coplan, je réfléchis. J’aime savoir à quoi je m’engage. Quel rôle me réserve-t-on, au juste ?

Conscient d’avoir à peu près gagné la partie, Tabouk se remit debout, rajusta ses lunettes sur son nez aplati.

- Il n’y a rien de tel qu’un Européen pour mener à bien certaines tractations délicates, exposa-t-il, l’index levé. Dans le monde d’aujourd'hui, certains pays sous-développés manquent désespérément de techniciens. Le concours de Blancs qui ne sont pas inféodés aux puissances colonisatrices peut être précieux. Donc, vous voyez, un homme comme vous est une recrue intéressante. Je ne puis pas vous donner plus de détails : les tâches qu’on vous assignera seront variées, elles dépendront des circonstances. Ce que je puis vous garantir, c’est que vous serez

bien payé. Royalement même. Le meilleur moyen de s'attacher la fidélité d'un associé n'est-il pas de lui faire partager les bénéfices ?

Coplan répliqua d'un ton bourru :

- Je ne suis pas sensible aux mirages. Je préfère des chiffres. En dessous de deux cent livres par mois, mes facultés faiblissent singulièrement.

Le sourire de Tabouk s'élargit.

- Cela me paraît être, en principe, une condition acceptable, déclara-t-il.

Il prit sa serviette, la glissa sous son bras, tendit la main au prisonnier.

- Je vais agir avec diligence, promit-il. C'est l'affaire de quarante-huit heures. Je veillerai à ce qu'on ne vous massacre plus : votre figure, au moins, doit être en bon état.

Coplan serra la main du Noir qui frappa ensuite à la porte pour appeler le gardien. Trente secondes plus tard, l'avocat sortit de la cellule, l'air important.

Coplan exhala un profond soupir. Il alluma une seconde cigarette à la précédente, s'allongea sur son lit.

Pour la première fois depuis des semaines, il envisagea l'avenir avec sérénité.

Le jour suivant, le prisonnier fut autorisé à se laver et à se raser. On lui remit du linge propre prélevé dans ses bagages, une paire de chaussures et de quoi fumer.

Le médecin, après avoir jeté un coup d'œil désapprobateur sur ses plaies en voie de cicatrisation, laissa sur place des onguents, des compresses, de l'ouate et du sparadrap. Dès lors, Coplan passa le plus clair de son temps à se soigner, à assouplir ses muscles toujours endoloris.

L'inspecteur Kossaba ne se montra plus. Mais la détention se prolongea deux jours de plus que ne l'avait prévu Omar Tabouk. A moins qu'en avocat aussi retors que ses collègues européens, il n'eût délibérément menti pour faire patienter son client.

Il s’amena un matin, outrageusement parfumé, le crâne presque rasé, la mine joviale :

- Je vous emmène, proclama-t-il dès son entrée. Vous avez été victime d’une déplorable erreur. En tant que défenseur, je suis chargé de vous transmettre les excuses de la police.

- Les salauds, grinça Coplan, ulcéré, tout en procédant à ses derniers préparatifs. Quand vais-je récupérer mes bagages ? Je suppose qu’ils les ont saisis ?

- Évidemment, confirma Tabouk, mais ne vous inquiétez pas : tout est en haut, on est en train de charger vos valises dans ma voiture. Quant à vos papiers et à votre portefeuille...

Il ouvrit sa serviette, en retira les objets qu’il venait de citer et voulut les remettre à leur propriétaire.

- Vérifiez votre argent, conseilla-t-il. Le compte y est : deux cent quatre-vingt-dix livres.

Coplan, en train de se passer un coup de peigne, questionna d’un air détaché :

- Comment saviez-vous que le montant de ma fortune s’élevait à ce chiffre ?

Après une hésitation presque imperceptible, Tabouk affirma :

- L’inspecteur Kossaba m’avait renseigné.

- J’ai l’impression qu’il vous a renseigné sur pas mal de choses, émit Coplan, distrait, en se regardant dans la glace.

Il enfila une veste légère, inséra son passeport et son portefeuille dans ses poches intérieures, sans vérifier.

- Je suis à vous, annonça-t-il.

Derrière l’avocat, il franchit non sans soulagement le seuil de sa cellule, dont la porte avait été laissée grande ouverte par le gardien.

Les deux hommes montèrent au rez-de-chaussée, ne s’attirant que les regards indifférents des agents qu’ils croisaient en cours de route.

Dehors, une Bentley décapotable stationnait de l’autre côté de la rue, un chauffeur en blouse blanche au volant.

- Fichtre, admira Coplan. Vous devez avoir une belle clientèle... Combien d’habitants y a-t-il à Khartoum ?

- Environ cent mille, dit Tabouk alors que la voiture démarrait. Connaissez-vous le Moyen-Orient, monsieur Coplan ?

- Un peu, dit Francis, les yeux éblouis par la lumière éclatante qui régnait dans les rues. Je suis allé au Liban, en Syrie, pendant mon service militaire. Plus tard, après la guerre, je suis allé en Iran, pour un achat clandestin de pétrole. C'était lors de la paralysie des raffineries d'Abadan, vous vous souvenez ?

- Comment donc ! fit Tabouk, ravi. Et à qui deviez-vous livrer ce pétrole, sans indiscrétion ?

- Je ne m'en souviens plus... Tout ce que je sais, c'est que la marchandise n'est pas arrivée à destination. La Marine française a intercepté la livraison à Messine.

L'avocat eut une moue dépitée.

- Pas de chance, conclut-il. Enfin, il n'est pas mauvais que vous soyez un peu au courant de ces questions...

La voiture, qui sortait de Khartoum, suivait la rive droite du Nil Bleu.

Coplan devina où son cicérone le conduisait.

CHAPITRE IV

La Bentley stoppa bientôt devant le petit palais de Mahmoudié. Omar Tabouk et Coplan furent conduits dans la pièce à la décoration munificente où s'était déroulée, une huitaine de jours auparavant, la première rencontre de Coplan et du trafiquant.

Visiblement plus cordial, Mahmoudié se leva pour accueillir les deux visiteurs. Il salua Coplan à l'arabe, en portant la main à son front, puis à son cœur.

- Il était écrit que nous devions nous revoir, prononça-t-il avec un mince sourire ambigu. Veuillez prendre place...

Très à l'aise, l'avocat soudanais parla en une langue gutturale, incompréhensible pour Francis. Sans doute expliquait-il dans quelles conditions il avait pu obtenir la mise en liberté immédiate du prisonnier.

Le Yéménite lui répondit brièvement, puis il s'adressa en anglais à Coplan :

- Vous aviez fait montre d'une grande discrétion à votre égard, lors de notre précédente conversation, monsieur Coplan, remarqua-t-il en se réinstallant sur son divan. Était-ce de la modestie, de la prudence ou de la timidité ?

L'interpellé le regarda bien en face.

- La franchise est une arme à double tranchant, déclara-t-il. Je me méfie toujours d'un interlocuteur qui essaie de me tirer les vers du nez.

- L'homme fort parle peu, approuva Mahmoudié, ses mains enfouies dans les larges manches de son burnous immaculé. N'empêche que si j'avais su exactement à qui j'avais affaire, vous auriez évité de gros déboires. Sans moi, vous croupiriez encore longtemps dans une cellule de la prison de Khartoum.

- Peut-être n'y aurais-je pas été incarcéré, sans vous, souligna Coplan d'une voix perfide.

- Allah seul le sait, énonça le Yéménite, indéchiffrable. Mais, contrairement à ce que vous pensez, il n'entre pas dans mes intentions de vous engager à mon service. Vous déplairait-il de vous refaire une situation en Syrie ?

- Coplan réfléchit, puis il prononça :

- Là ou ailleurs...

Omar Tabouk intervint, relatant les choses que Coplan lui avait racontées dans la voiture, à propos de ses séjours antérieurs dans le Moyen-Orient. Cela intéressa Mahmoudié, qui demanda plus de détails. Coplan les lui donna d'une façon très sobre, mais tint à préciser :

- A l'heure actuelle, je ne connais plus personne là-bas. Où devrais-je me rendre éventuellement ?

- A Damas, dit Mahmoudié. Tout au moins provisoirement, le temps de vous mettre au courant de vos nouvelles fonctions.

- Quel genre d'affaires vais-je traiter ?

Le Yéménite eut un geste évasif.

- Je l'ignore pour l'instant, affirma-t-il, l'air suprêmement détaché. Toutefois, je ne vous enverrais pas là-bas si je pensais que cette

besogne ne convient pas à vos aptitudes. En outre, si vous avez des réelles capacités, je crois que vous pourrez vous enrichir assez vite. Mes amis syriens sont généreux...

- Je vous fais confiance, articula Coplan avec un soupçon de persiflage.

Il prit son portefeuille, en retira deux cents livres et les déposa sur la table basse, devant lui.

- Vous devez connaître Abdul Jabar, je suppose ? questionna-t-il d'un ton négligent. Restituez-lui ceci de ma part, à l'occasion. Quoi que vous puissiez croire, je suis plutôt régulier.

- Je m'en étais rendu compte, dit Mahmoudié. C'est pour cela que vous êtes ici en ce moment J'essaierai de trouver l'homme dont vous me citez le nom... Mais rappelez-vous, plus tard, que j'ai versé une somme identique à Mallowan pour qu'il se tienne tranquille.

- Je paie toujours mes dettes, intérêts compris, affirma Francis.

- Reprenez cet argent. Considérez-le comme un viatique pour votre voyage à Damas. Il serait souhaitable que vous rejoigniez cette ville le plus tôt possible. Maître Tabouk va vous accompagner aux ambassades d'Égypte, de Jordanie et de Syrie pour l'obtention des visas. Vous emprunterez la ligne aérienne Khartoum-Le Caire-Amman-Damas.

- Entendu, mais ensuite ?

- A Damas, vous irez voir Zayed Chalati, rue Halbouni 26. Il sera prévenu de votre arrivée.

Coplan quitta la capitale soudanaise trois jours plus tard, sans avoir remis les pieds au Grand Hôtel. L'avion égyptien à bord duquel il effectua le voyage atterrit à Damas le lendemain à l'aube.

Après s'être restauré à l'aéroport même, Coplan prit un taxi pour se rendre à l'adresse indiqué par le commerçant yéménite.

Damas est une grande ville, bâtie au pied d'un contrefort de l'Anti-Liban, où de nombreuses mosquées érigent vers un ciel d'un bleu limpide des minarets carrés ou octogonaux, moins gracieux que

ceux du Caire. Elle déborde généreusement de l'ancienne enceinte fortifiée protégeant la vieille ville.

Tramways et autobus sillonnent les artères de la capitale syrienne, qui sont parcourues par une population de musulmans sunnites, d'Arméniens et de Kurdes aux costumes européanisés ou encore caractéristiques de leur communauté.

Le taxi pénétra dans le quartier neuf de Salihiyé et longea un magnifique boulevard bordé de villas aux façades de marbre. Ensuite, il s'engagea dans des voies latérales et, après avoir dépassé le siège de l'ambassade d'Arabie Saoudite, il déposa Coplan devant le numéro 26.

Francis avait laissé ses bagages en consigne à l'aéroport, ne sachant pas encore ou s'il devrait chercher un logement ou s'il s'en verrait assigner un.

Il sonna. Un serviteur coiffé d'un fez vint ouvrir, s'enquit de son identité, puis le précéda dans l'immeuble.

Cette maison était strictement meublée et décorée à l'orientale, avec une opulente profusion de tapis, de cuivres ciselés, d'armes anciennes d'une valeur inestimable et de tables finement travaillées, incrustées de nacre.

Coplan fut conduit dans une pièce située à l'étage, un cabinet de travail où un homme d'une quarantaine d'années, au teint basané et aux yeux noirs, releva la tête pour l'examiner en silence.

Coplan supporta sans broncher ce regard pénétrant, volontaire, dans lequel brûlait une flamme de fanatisme. Le nommé Zayed Chalati ne devait pas être un individu commode, cela se sentait tout de suite. C'est dans un français impeccable qu'il entama la conversation :

- Vous êtes porteur, je crois, d'un mot de recommandation de Mahmoudié ?

- En effet, dit Coplan en extrayant un pli de sa poche intérieure.

Il le remit au Syrien qui, de l'ongle, déchira l'enveloppe. Ayant parcouru la missive, le destinataire regarda de nouveau son visiteur et dit :

- Une petite mise au point préalable s'impose, monsieur Coplan. Puisque nous sommes appelés à travailler ensemble, il vaut mieux

que vous sachiez à quoi vous en tenir. Les ordres que je donne doivent être exécutés à la lettre et je n'admets pas la discussion. Par ailleurs, il serait excessivement dangereux, pour vous, de divulguer à qui que ce soit les propos que nous tiendrons dans ce bureau.

- Je ne suis pas bavard de nature, dit Coplan, et j'ai le sens de la discipline. Maintenant, en toute sincérité, je n'aime pas non plus qu'on me marche sur les pieds. Je n'ai jamais été larbin.

Le Syrien le considéra d'un air pensif, puis il conclut avec brusquerie :

- Je traite chacun comme il le mérite. Dans quel hôtel êtes-vous descendu ?

- Je suis venu chez vous directement, je n'ai pas encore retenu de chambre.

- Bon. Alors, vous descendrez au New Semiramis, mais pour quarante-huit heures seulement. Je vais vous expliquer en quoi consistera votre première mission. Asseyez-vous, fumez si vous en avez envie.

Chalati se leva, alla vers un grand coffre en cèdre dont il souleva le couvercle. Plusieurs rouleaux de papier étaient alignés dans le meuble. Le Syrien en prit un, marqué d'une lettre J, le déroula.

C'était une carte géographique très détaillée de la Jordanie. Pour l'empêcher de se recroqueviller, Chalati l'étala sur le bureau, posa divers objets aux quatre coins, puis, se tournant vers Coplan :

- Venez jeter un coup d'œil. Vous comprendrez mieux.

Coplan vint se pencher sur la carte, attentif.

- Vous voyez ici, à proximité de la frontière sud de la Syrie, la ville jordanienne de Mafraq. Il y a là une petite garnison chargée de la surveillance des deux pipe-lines qui convergent à l'est de la localité, l'un venant d'Irak, l'autre d'Arabie Saoudite. Les deux conduites sont à peu près parallèles pendant une cinquantaine de kilomètres. Le chef de la garnison est un capitaine blanchi sous le harnais, un soldat jordanien de la vieille école.

Chalati s'écarta de la carte, invita Coplan à se rasseoir.

- Vous allez vous rendre là-bas, en touriste. Vous serez accompagné par une jeune femme. Officiellement, vous vous serez arrêtés à Mafraq pour visiter les ruines d'Oumm el-Djemâl, qui sont

localisées dans l'angle formé par les deux pipe-lines à l'endroit où ils se séparent en direction de la côte. Le but de votre mission est simple : il s'agit d'éviter que les patrouilles militaires affectées à ce secteur se déplacent, entre deux et quatre heures du matin, dans la nuit du 28 au 29 novembre, le long des deux tronçons parallèles des pipe-lines.

Perplexe, Coplan se pinça la lèvre inférieure.

- Nous sommes le 24, remarqua-t-il.

- Je le sais, coupa sèchement le Syrien. Mais la tâche n'est pas tellement ardue.

Il regagna son fauteuil, appuya ses deux coudes sur la table et joignit les extrémités de ses doigts.

- Je suis certain que des agents de la Sûreté Militaire opèrent à Mafraq et qu'ils surveillent les fréquentations du capitaine. Entre parenthèses, il s'appelle Sabbagh... Étant donné le climat d'animosité qui règne entre la Syrie et la Jordanie, les agents jordaniens ouvriraient l'œil si ce capitaine était approché par un sujet syrien. Pour un Français, c'est un jeu d'enfant, surtout s'il a un prétexte valable... et un moyen de persuasion.

Comme Chalati se taisait, Coplan demanda :

- Que voulez-vous dire ?

Un sourire cynique naquit sur les lèvres cruelles du Levantin.

- Sabbagh est incorruptible, confia-t-il, mais il a une faiblesse : la femme. C'est pourquoi vous en emmènerez une.

Un silence sépara les deux hommes. Méditatif, Coplan examinait le problème sous toutes ses faces.

- Qu'arriverait-il si j'échouais ? questionna-t-il.

- Ce serait très grave. A votre place, je m'arrangerais pour réussir. C'est plus sûr. Et infiniment plus avantageux pour la suite de votre carrière. Néanmoins, je ne veux pas vous forcer la main : si vous estimez que c'est au-dessus de vos forces, je vous affecterai à des besognes moins délicates. La conduite d'un camion, par exemple.

Un pli sardonique s'inscrivait de part et d'autre de sa bouche, tandis qu'il manipulait distraitement une réglette.

- Bon, dit Coplan. Je vais essayer. Donnez-moi le plus de renseignements possible sur cette garnison.

- Un instant, objecta Chalati. Il faut d'abord que je vous parle de votre compagne. Vous devrez la tenir bien en main car elle pourrait profiter de ce voyage pour tenter de se débiner.

Coplan arqua les sourcils.

- Oui, reprit le Syrien sur un ton presque commercial. Je dispose d'un lot de filles - toutes originaires d'Europe - qui ont signé des contrats d'artistes pour le Proche-Orient. Après un stage dans un cabaret de Beyrouth, comme prévu dans le contrat, elles sont dirigées vers d'autres localités où elles exercent désormais un métier plus facile. La plupart ne sont pas d'accord, mais ça ne fait rien : elles sont rapidement éduquées et mises au pas. Si elles se montrent trop rétives, on les confie pour une nuit à une dizaine de Bédouins. Après, elles ne rouspètent plus. Celle qui va vous accompagner a connu ce genre d'expérience, elle est rodée ; mais le fait d'être quasi en liberté pourrait lui donner des idées. Je vous tiens pour responsable de son retour à Damas car elle a du talent, cette petite... D'ailleurs, vous verrez, puisqu'elle sera censée être votre femme.

Coplan tapota le bout d'une cigarette sur son ongle, la ficha à la commissure de ses lèvres.

- Hum... grogna-t-il. Et quand vais-je prendre livraison de cette arme secrète ?

- Immédiatement, dit Chalati. Il est important que vous formiez un couple dès votre arrivée à l'hôtel New Semiramis, comme si vous étiez venus ensemble à Damas.

Il frappa sur un gong pour appeler un serviteur. Lorsque ce dernier fut entré d'un pas feutré dans le bureau, le Syrien lui donna des ordres en arabe. Après s'être incliné, l'homme ressortit.

- Pendant qu'elle se prépare, je vais régler avec vous quelques points accessoires, reprit Chalati en français. Il n'y a que quelques heures de chemin de fer d'ici à Mafraq, si les choses ne trament pas trop à la frontière. N'emportez qu'un minimum de bagages.

Il continua de fournir des indications sur la localité jordanienne et sur la manière de contacter le capitaine Sabbagh.

Son discours, interrompu de temps à autre par une question de Coplan, se termina de façon abrupte lorsque le domestique réapparut en compagnie d'une femme élégante et jeune, à l'expression maussade.

Elle jeta un regard furtif à Coplan, puis attendit que Chalati lui adressât la parole.

- Je te présente un compatriote, articula le Syrien avec une ironie à peine voilée. Tu vas faire bon ménage avec lui et lui obéir gentiment, pas vrai ?

Une lueur d'intérêt passa dans les prunelles bleues de la jeune femme, puis s'éteignit. Depuis des semaines, elle était habituée à se plier aux ordres, voire aux caprices, de Chalati. Elle haussa ses épaules lasses, et sa bouche amère laissa tomber un acquiescement fataliste.

- Mademoiselle Claudine Servais, artiste, commenta ensuite le Syrien à l'intention de son hôte. Mauvaise tête mais corps admirable...

Coplan demeura impavide, bien qu'en son for intérieur il dût admettre que cette fille avait tout ce qu'il fallait pour ensorceler un homme.

Blonde, le teint fragile, elle avait une poitrine haut perchée aux rondeurs éloquentes. Bien qu'un peu fatigué, son visage possédait ce charme mystérieux qui éveille la méfiance des autres femmes et ragaillardit subitement les hommes. Sa taille, d'une minceur que seules peuvent revendiquer les Parisiennes, s'évasait sur des hanches bien galbées, encore juvéniles. Quant à ses jambes, il suffisait de voir la pureté de leur courbe de la cheville au mollet pour deviner qu'elles étaient encore plus ravissantes au-dessus. Des bas d'une nuance exquise les moulaient, soulignant leur séduction.

Claudine Servais était un appât de premier ordre, sans l'ombre d'un doute. Si le capitaine Sabbagh lui résistait, c'est qu'il n'avait pas de sang dans les veines.

Coplan serra mollement la main de la fille.

Chalati étudiait le couple d'un œil critique. Satisfait, il déclara :

- Vous pouvez faire une bonne équipe, tous les deux. Vous marquez plutôt bien.

Puis, à Coplan :

- Refranchissez la frontière jordano-syrienne au matin du 29, mais ne venez pas me trouver avant la tombée de la nuit J'espère que tout marchera bien.

D'ultimes détails furent encore réglés ; vers onze heures et demie, Coplan et Claudine se retrouvèrent dans la rue, plus embarrassés qu'ils ne voulaient le paraître.

- Mon prénom est Francis, émit le premier en jetant autour de lui un coup d'œil circulaire pour découvrir un taxi. Il vaudrait mieux qu'on se tutoie tout de suite, ça fera plus naturel.

- Tu parles, répondit-elle avec un accent traînant de faubourienne. Qu'est-ce que c'est cette combine ? Tu es en cheville avec ces gars-là, toi ?

Il l'entraîna vers le boulevard, sans la regarder.

- Je suis en cheville avec n'importe qui du moment que ça me rapporte du pognon, affirma-t-il, désinvolte. En plus, je suis allergique aux questions. Donc si tu veux qu'on s'entende, fais tranquillement ton petit boulot et ne m'énerve pas.

- Bon ça va, maugréa-t-elle, renfrognée. A te voir, je t'avais pris pour un autre.

Ils finirent par trouver un taxi, qui les conduisit à l'aéroport en moins de dix minutes. Coplan, ayant dédouané ses bagages, les fit porter dans la voiture et dit alors au conducteur d'aller à l'hôtel New Semiramis.

Pendant le parcours, Claudine rompit le silence qui s'était installé entre eux.

- Je voudrais quand même que tu me dises à quoi rime cette comédie... Zayed Chalati me tient enfermée dans son harem pendant six semaines, puis il m'envoie en balade avec toi. Tu m'as achetée, ou quoi ?

Coplan s'aperçut ainsi qu'elle ignorait vraiment tout. Il aurait préféré que le Syrien l'informe lui-même du rôle qu'elle devait assumer.

- Toi et moi, nous sommes collègues, exposa-t-il en tournant enfin vers elle un visage moins rébarbatif. Pour la galerie, nous sommes mariés. Nous allons voyager en touristes du côté de la

Jordanie et nous arrêter à Mafraq. Là, tu devras séduire un gars, probablement coucher avec lui. Pour le reste, t'occupe pas.

Le taxi contourna la gare de Hedjaz, remonta l'avenue du même nom jusqu'au pont Victoria et stoppa devant l'un des quatre meilleurs hôtels de la capitale.

- Et maintenant, prévint Coplan entre ses dents, attention : vu que tu es censée être ma bergère, de la tenue, de la distinction.

- M... murmura-t-elle sur le même ton.

Mais lorsqu'il descendit du taxi et lui offrit sa main pour l'aider à descendre, elle mit pied à terre dans un style que n'eût pas désapprouvé une douairière, regarda au travers du portier comme s'il était invisible et dit à haute voix :

- Quel dommage que nous ne puissions séjourner plus longtemps à Damas. Quel cadre merveilleux pour une lune de miel, chéri.

Il la prit par le bras. Tandis qu'ils pénétraient dans le hall luxueux, il lui glissa :

- Très bien, mais n'en mets pas trop.

Suivis par les bagagistes qui avaient déchargé le taxi, ils s'approchèrent du comptoir.

Coplan parlementa quelques minutes, puis il se décida pour une chambre située au quatrième étage, le plus aéré. Après s'être enquis de l'heure de départ du train pour Amman, il demanda à être réveillé à sept heures le lendemain.

Toujours flanqué de la jeune femme, il monta par l'ascenseur à la chambre qui venait de leur être désignée. La pièce était spacieuse ; une grande salle de bains vert Nil la complétait.

Lorsque la porte se fut refermée sur eux, Coplan et Claudine se contemplèrent avec perplexité. Cette intimité forcée à laquelle rien ne les avait préparés les prenait au dépourvu.

- Ce type de Mafraq, questionna Claudine pour dissimuler un léger sentiment de gêne, pourquoi veut-on que je l'embobine ? Il a beaucoup de fric ?

Francis se gratta derrière l'oreille.

- Pas précisément, dit-il. C'est un militaire.

Elle fronça les sourcils, une expression de méfiance se peignit sur ses traits.

- Un militaire ? Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

- Lui ? Rien... Son principal attrait, c'est qu'il contrôle une zone du désert par où passe le pétrole.

CHAPITRE V

Ils avaient déjeuné ensemble au restaurant de l'hôtel, ils s'étaient promenés dans Damas et avaient, comme il se doit, visité la mosquée des Omeyyades, le palais Azem et les Souks, au centre de la vieille ville.

Par une sorte d'accord tacite, ils n'avaient plus évoqué leur mission à Mafraq et, peu à peu, une camaraderie bourrue était née entre eux.

Le soir, lorsqu'ils se retrouvèrent en tête à tête, dans la chambre de l'hôtel, un voile de réticence étouffa lentement leur conversation.

- Écoute, dit finalement Francis, nous n'allons pas jouer longtemps à l'abbé et à la rosière. Déshabillons-nous et mettons-nous au lit. Moi, j'ai envie de dormir.

Incrédule, elle épia sur son visage une trace de désir. Non qu'elle eût rechigné si elle avait dû, une fois de plus, livrer son corps à une étreinte, mais simplement parce qu'elle ne croyait guère à la sincérité de Coplan.

Lui, sans s'occuper d'elle, avait ôté sa veste et déboutonnait sa chemise. En un tournemain, il fut torse nu.

Claudine, apercevant les zébrures violacées qui rayaient sa poitrine et son dos, le fixa avec des yeux agrandis.

- Bon Dieu, souffla-t-elle, stupéfaite. Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

- Un souvenir du Soudan, dit-il en prenant dans sa trousse une boîte de talc.

Toujours effarée, elle s'approcha de lui et caressa légèrement, du bout des doigts, la chair meurtrie.

- Ça te fait souffrir ? questionna-t-elle le cœur crispé par ces marques à peine cicatrisées.

- Plus maintenant, sauf la nuit, parfois.

Il passa dans la salle de bains, acheva de se dévêtir et fit fonctionner la douche.

Claudine alla vers la fenêtre ouverte, repoussa l'une des persiennes pour regarder la rue.

L'étrange personnalité de son compagnon commençait à l'intriguer sérieusement. Elle décelait en lui des tendances contradictoires. Il était peut-être un bandit, une fripouille sans scrupules, un aventurier capable des pires violences, et pourtant il y avait en lui quelque chose de profondément humain. Elle aurait aimé qu'il éprouvât de la sympathie pour elle.

En pyjama, il revint dans la chambre.

- Eh bien ! s'étonna-t-il. Tu n'as pas pas envie de te reposer ?

Elle se retourna vivement, comme s'il l'avait surprise en flagrant délit.

- Oh, je rêvassais, murmura-t-elle avec un sourire plein d'amertume.

Réprimant un soupir, elle défit les boutons de son corsage.

Elle aurait bonne mine, si elle laissait voir qu'elle ressentait quelque chose comme de la pudeur. En trois gestes décidés, elle ôta son corsage, sa jupe, sa combinaison.

Coplan qui ne faisait d'ailleurs pas attention à elle, allumait une dernière cigarette ; il rejeta la mince couverture de l'immense lit éclairé par des appliques.

Il posa sur Claudine un regard dénué d'intérêt tandis qu'elle enlevait son premier bas.

- Si je ronfle, secoue-moi, conseilla-t-il avant de s'allonger sur la couche d'une blancheur éclatante.

Il lui fallut une bonne dose de volonté pour détourner les yeux de l'image piquante que formait la jeune femme presque nue, dont la poitrine dévoilée se révélait à présent dans toute son arrogance. Et la vision fugitive qu'il avait eue d'une croupe rebondie, ornée d'un minuscule porte-jarretelles de dentelle noire, avait suffi à mettre son cerveau en ébullition.

Claudine passa à son tour dans la salle de bains. Les robinets de la baignoire déversèrent une cataracte d'eau qui couvrit les bruits de la rue.

Francis enfonça sa tête dans l'oreiller, s'installa en chien de fusil et ferma résolument les yeux.

Il avait beau être sous pression, il répugnait psychologiquement à entamer une joute amoureuse dans de telles conditions. C'était peut-être idiot, mais le principal obstacle venait du fait que Claudine était une prostituée et qu'il ne voulait pas la traiter comme telle.

Il éteignit l'applique en tirant un petit coup sec sur le cordon, laissant allumée celle qui éclairait l'autre oreiller.

Il tâcha d'orienter ses pensées sur Zayd Chalati et sur le capitaine Sabbagh. La nuit du 28 au 29... Les pipe-lines...

Une pesée sur l'autre bord du lit dispersa les bribes de raisonnement que Francis échafaudait sans conviction. Le parfum prenant de Claudine l'assaillit comme une perfide invite, les mouvements souples de son corps tout proche l'énervèrent.

- Tu dors ? s'enquit-elle, étendue sur le dos, ses deux bras relevés encadrant sa tête.

- Non, répondit-il, le dos tourné.

- Tu n'es pas marié ?

- Non.

Un silence. La seconde applique s'éteignit, la chambre fut plongée dans les ténèbres.

- Ça va durer combien de temps, notre mariage à la gomme ?

- Jusqu'au 29, sans doute.

- Et après ?

- Après ? Je suppose que nous repartirons chacun de notre côté, ça dépend de Chalati.

Nouveau silence.

- Tu me boudes ? questionna-t-elle dans un chuchotement.

- Non. Pourquoi ?

- Tu n'es pas causant.

- J'ai envie de roupiller.

Elle bougea, se déhancha au point d'effleurer les reins de Coplan.

- Ça te dérangerait, si je posais ma tête contre toi ?

Il lâcha un soupir résigné.

- Non, fit-il, immobile comme une souche. Installe-toi comme tu veux, mais cesse de remuer.

Elle nicha sa chevelure blonde au creux de la nuque de Francis et se pelotonna en évitant de lui toucher le dos.

- Quels sont les salauds qui t'ont battu comme ça ? s'informa-t-elle d'une voix presque imperceptible.

- Des flics.

Il referma les yeux. Mais il ne s'endormit qu'une heure plus tard.

Le grésillement du téléphone l'arracha à une bienheureuse torpeur. Claudine ouvrit les yeux en même temps que lui. Ils se regardèrent avec la gravité concentrée des gens dont l'esprit est encore nébuleux.

- Décroche, murmura la jeune femme.

Il étendit le bras, porta le combiné à son oreille et marmonna un vague remerciement. Ses pensées se clarifièrent d'un coup.

Il rejeta le drap, se redressa et posa ses pieds nus sur le tapis.

- En route, prononça-t-il pour se donner du courage. Le train part dans une heure un quart.

Claudine bâilla, s'étira voluptueusement en creusant les reins. Son buste, voilé par une chemise de nuit en nylon, tendit l'étoffe vaporeuse et se dessina avec une insolente précision.

Coplan, tout en se dirigeant vers la salle de bains, ne put s'empêcher de promener un regard sur sa compagne. Il était plutôt content de lui. Un homme qui n'est pas capable de dompter les exigences de ses sens, c'est un homme perdu.

Sabbagh allait en faire l'expérience.

Au terme d'un interminable voyage au cours duquel le train s'arrêta à toutes les stations, Coplan et Claudine débarquèrent vers quatre heures de l'après-midi dans la petite ville jordanienne de Mafraq.

Bien qu'elle eût un caractère essentiellement arabe, cette localité possédait une église moderne dédiée au culte chrétien. Cet édifice constituait à peu près le seul apport architectural de la culture latine.

Lesté d'une seule valise, Coplan se hasarda dans les rues à la recherche d'un petit hôtel dont Chalati lui avait communiqué l'adresse. A son côté, Claudine faisait sensation.

Les touristes européens en escale à Mafraq étaient peu nombreux. Depuis quelques années, surtout, ils avaient déserté ce pays en proie aux divisions intérieures, menacé de toutes parts.

La Jordanie traversait une période difficile, propice aux querelles intestines et aux coups d'État. Ce petit pays, appelé à l'autonomie politique par les Anglais, ne se trouve pas dans une situation de tout repos. Trois forces contradictoires exercent sur lui une pression constante : la Syrie, fièrement ambitieuse et soutenue par les Soviets ; l'Arabie Saoudite, adversaire acharnée de la dynastie hachémite régnant en Jordanie et en Irak, et enfin Israël, le pestiféré du Moyen-Orient.

Coplan eut fort à faire pour décliner les trop nombreuses offres de services de porteurs, de guides et d'interprètes improvisés. En cours de route, il releva l'existence de quelques garages où on louait des voitures de place pour des excursions ou de plus longs déplacements à l'intérieur du pays.

Fatigués par le voyage, mouillés de transpiration, Francis et sa compagne ne furent pas mécontents de se réfugier enfin dans l'ombre fraîche d'une chambre douteuse.

Ils prirent deux heures de repos, procédèrent ensuite à une toilette qui eut le mérite de les revigorer.

Un peu tracassée par la suite des événements, Claudine demanda soudain :

- Comment vais-je devoir l'entreprendre, ce capitaine ? Tu sais, je ne parle ni l'arabe ni l'anglais, moi.

- Ne te torture pas les méninges, bougonna-t-il, agacé.

Il enfila un veston léger, transféra son portefeuille et son passeport dans ses poches intérieures. Maintenant, ses cicatrices commençaient à le chatouiller.

La bouche pincée, Claudine terminait sa toilette. Vêtue d'une robe légère sans prétentions, mais qui la moulait avec un réalisme troublant, elle était encore plus désirable que la veille.

Avant de partir, Coplan jeta encore un coup d'œil sur les notes qu'il avait prises chez Chalati. Il se remémora certains détails, d'infimes indications que le Syrien lui avait fournies sur la personnalité de Sabbagh.

- Viens, dit-il d'un ton moins revêche.

Ils sortirent ; avec le plus grand naturel, Claudine lui prit le bras. Au bout d'une cinquantaine de mètres, ils rencontrèrent un garage, y entrèrent.

Coplan eut du mal à obtenir une voiture avec chauffeur, pour la soirée, à un prix acceptable. Le patron du garage, qui s'exprimait dans un sabir où les mots d'anglais étaient en nette minorité, finit tout de même par comprendre que l'auto devait conduire les deux touristes au camp militaire établi à deux kilomètres au nord de la ville. Il donna des instructions vociférantes à un gaillard inquiétant, vêtu comme les nomades du désert : longue robe blanche tombant jusqu'aux pieds, visage encadré par une étoffe grisâtre retenue par un serre-tête rouge.

La voiture, une vieille Vauxhall bleue, embarqua les deux Européens et s'ébranla en direction du carrefour où s'embranche la grande route allant à Bagdad, à travers le désert.

- Théoriquement, nous avons l'intention de visiter les ruines d'Oumm el-Djemâl, qui sont à une quinzaine de kilomètres d'ici, indiqua Francis en pointant l'index vers l'est. Tu vois, les deux pipe-lines longent cette piste, mais ici on ne peut en voir qu'un, l'autre bifurque vers le nord-ouest à environ dix kilomètres au-delà des ruines.

Par politesse, Claudine regarda par la vitre et aperçut effectivement un gros serpent d'acier dont le diamètre respectable paraissait s'amenuiser avec la distance, jusqu'à n'être plus qu'un fil à l'horizon.

- Quel rapport entre moi, cet officier et ce tuyau ? questionna-t-elle, la lèvre dubitative.

- Nous saurons ça le 29 au matin, dit-il, évasif.

Peu après, la Vauxhall atteignait une enceinte de fil de fer barbelé. Des tentes et trois ou quatre baraquements étaient disséminés dans une plaine rectangulaire. A un mât flottait le drapeau jordanien.

La voiture arriva non loin d'un portail gardé par des sentinelles en battle-dress, coiffées d'un drap blanc leur tombant sur les épaules et maintenu en place par deux cordelières parallèles. La mitraillette en travers de la poitrine, les soldats étaient immobiles, jambes écartées, mains réunies.

Le taxi stoppa devant l'entrée du camp. Le chauffeur interpella le soldat le plus proche et, en arabe, lui expliqua qu'il amenait deux étrangers désireux de voir le capitaine Sabbagh.

Sourcilleux, le militaire regarda à l'intérieur de la voiture. Un éclair passa dans ses prunelles veloutées quand il vit Claudine, mais son visage resta sévère. Ayant constaté que les deux passagers n'avaient pas d'appareil photographique, il tira un sifflet à roulette de sa poche, émit un son strident.

De l'intérieur du camp, un planton accourut. La sentinelle lui exposa l'affaire en deux mots.

Entre-temps, prévoyant d'interminables palabres, Coplan et Claudine étaient descendus de la voiture. Le soleil se couchait, embrasant le ciel d'une lumière rougeâtre. Sur ce plateau situé à mille mètres d'altitude, l'air était d'une pureté cristalline.

Cinq minutes plus tard, le planton revint, porteur d'instructions. La sentinelle expliqua par signe aux deux voyageurs qu'ils pouvaient réintégrer leur voiture ; il informa ensuite le chauffeur que le véhicule pouvait pénétrer dans le camp. Le planton monta d'ailleurs à côté du conducteur.

Par une route défoncée, le taxi roula en cahotant vers l'une des baraques, s'arrêta devant une porte à double battant, large ouverte, sur le seuil de laquelle se tenait un officier.

Ce dernier salua les deux visiteurs en se touchant d'abord le front, puis la poitrine. Mais ensuite il tendit la main à Coplan, se présenta en anglais :

- Capitaine Sabbagh... Soyez les bienvenus.

C’était un homme d’une cinquantaine d’années, maigre comme une trique, le visage tanné et couturé par les vents du désert. Glabre, la bouche mince et autoritaire, il avait le regard éteint de ceux qui, las de se tourmenter dans une garnison lointaine équivalant à un exil, ont accepté d’achever leur carrière au même grade. Bien que le Coran proscrivît l’alcool, Sabbagh devait avoir hérité de ses instructeurs britanniques un sérieux penchant pour le whisky. Cela se voyait aux poches flasques arrondies sous ses yeux.

- Bonsoir, capitaine, dit Coplan. Je vous présente ma femme...

Claudine avança une main languissante que l’officier saisit avec respect.

- Je suis charmé, madame, déclara-t-il, la gorge subitement sèche.

Puis, intimidé, il songea à faire entrer ses hôtes dans son bureau.

- I est exceptionnel que des touristes veuillent me rencontrer, dit-il sur un ton d’excuse en offrant des sièges d’aspect plutôt fruste. Que puis-je donc faire pour vous ?

- Nous avions deux buts en venant vous voir, prononça Coplan. Le premier, c’était de vous transmettre les amitiés du major Baki Nagib, dont nous avons fait la connaissance à Damas.

- Ah? fit l’officier, agréablement surpris. Il y a bien sept ans que je ne l’ai plus vu.

Une ombre de mélancolie passa sur son visage. Il reprit :

- Comment va-t-il ?

- Bien, dit Coplan. L’équipement de l’armée se développe à un rythme accéléré, paraît-il. Il en résulte que l’avancement est plus rapide, chose qu’apprécie toujours un soldat.

Sabbagh se rembrunit.

- Oui, soupira-t-il en jetant à la dérobée un regard sur les jambes de Claudine. Les officiers syriens ont de la chance. Moi...

Il s’accouda à son bureau, se pencha en avant et ajouta d’une voix plus basse :

- ... J’ai été pendant cinq ans sous les ordres de Glubb Pacha. Aux yeux des jeunes officiers fanatisés, c’est une tare. Le royaume, vous ne l’ignorez pas, tremble sur sa base.

Il chassa d'un geste fataliste ces propos désabusés puis demanda :

- Et quel était votre second but ?

Coplan fixa une seconde sur Claudine un regard attendri.

- Le second, c'est une requête peut-être un peu ridicule, confia-t-il. Figurez-vous que ma femme voudrait une petite escorte pour visiter les ruines d'Oumm el-Djemâl... Elle craint de s'aventurer avec moi dans cette région désertique, étant donné l'excitation des esprits contre les Européens.

Un sourire de pirate distendit les lèvres du capitaine. Ses dents encore très blanches brillèrent dans son visage boucané.

- Bien que ses appréhensions soient sans fondement, je puis très bien déférer à son désir, articula-t-il en dévisageant cette fois la jeune femme avec plus de hardiesse.

- Elle ne comprend pas l'anglais, signala Coplan.

- Oh... Je... suis... désolé, dit Sabbagh en français.

Claudine parut se réveiller. Ses prunelles rencontrèrent les yeux ternes du capitaine et son expression s'anima :

- Mais vous parlez français ! s'exclama-t-elle, ravie.

- Très petit peu, baragouina l'officier avec un singulier accent britannique.

Il se mordilla la lèvre, s'adressa de nouveau à Coplan :

- Quand aimeriez-vous faire cette excursion ?

- Demain ou après-demain. Mais sans doute vos effectifs ne vous permettent-ils pas de distraire quelques hommes de leurs tâches habituelles ? Je ne voudrais pas abuser de votre amabilité.

Sabbagh leva ses deux mains, paumes en avant.

- C'est vraiment peu de chose, assura-t-il. Au reste, les ruines d'Oumm el-Djemâl se trouvent sur l'itinéraire normal de mes patrouilles. Il n'y a qu'à décaler l'horaire de l'une d'elles. Dites-moi simplement à quel moment de la journée vous désirez vous rendre là-bas.

- Que nous conseillez-vous ?

- Tôt le matin ou après six heures du soir, en cette saison.

Coplan se tourna vers Claudine, lui résuma les dernières phrases du capitaine et demanda :

- Que préfères-tu ? Le matin ou le soir ?
Elle faillit lui dire qu'elle s'en balançait mais, rendue prudente par la façon attentive dont la considérait le Jordanien, elle décida :
- Demain soir, par exemple.
L'officier opina, attestant qu'il avait compris.
- Je vous attendrai ici vers cinq heures et demie... Ou plutôt, non : j'enverrai une jeep pour vous prendre à votre hôtel.
- Votre complaisance me rend confus, prétendit Coplan. Nous ferez-vous le plaisir de dîner avec nous ce soir ?
Les sourcils grisonnants du capitaine se rapprochèrent. Il consulta sa montre-bracelet, puis le tableau de service accroché à la cloison de bois.
- Je crois que c'est possible. Mais je vous prierai de m'excuser un instant, j'ai des consignes à distribuer à mes officiers.
- Je vous en prie, fit Coplan.
Le capitaine se leva, sortit du bureau dont il referma la porte. D'un mouvement souple et rapide, Coplan quitta sa chaise pour aller examiner les divers panneaux portant des horaires, des graphiques et des tableaux de roulement.
- Qu'est-ce que tu fais ? chuchota Claudine, inquiète.
D'un geste impérieux, il la fit taire.

CHAPITRE VI

Coplan ne tarda pas à se rendre compte de la vanité de sa tentative : pour un profane, étranger par surcroît, ces tableaux étaient rigoureusement inintelligibles.
Nulle part ne figurait l'itinéraire emprunté par les détachements de surveillance. Une carte militaire de la région nord de la Jordanie révélait les plus petits détails géographiques mais ne comportait pas le tracé des parcours suivis par les patrouilles.
Déçu, Coplan revint s'asseoir auprès de Claudine et dit d'une voix normale :

- Il est très obligeant, ce capitaine... Mais la vie doit manquer de charme, dans ce bled.

Claudine comprit qu'il voulait simplement échanger avec elle des phrases banales destinées à donner le change. Elle entra dans son jeu, et ils bavardèrent jusqu'au retour de l'officier.

- Voilà, dit Sabbagh, je peux partir la conscience tranquille à présent

Le couple se leva et, sur un geste du capitaine, se dirigea vers la porte. Coplan entendit résonner un haut-parleur dans un des locaux voisins. Des parasites crachotaient, des voix gutturales échangeaient des répliques.

- Nous disposons de liaisons en phonie, expliqua Sabbagh tandis qu'il accompagnait ses invités à l'extérieur. C'est ce qu'il y a de plus moderne dans l'installation de ce camp.

Ils montèrent dans la Vauxhall, prirent place à trois sur la banquette arrière, Claudine entre les deux hommes. La voiture démarra, roula vers le portail.

Elle croisa un petit convoi de trois véhicules « tout terrain » occupés par des soldats en tenue de campagne. Sabbagh regarda sa montre.

- C'est la section du tronçon ouest qui rentre, signala-t-il.

Ayant rejoint la route, la Vauxhall prit de la vitesse.

Un peu à l'étroit entre ses deux compagnons, Claudine avait ses mains posées sur son sac. Comme ses épaules étaient arrondies, son décolleté bâillait. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

- Êtes-vous très occupé, normalement ? s'enquit Coplan en se penchant pour s'adresser au Jordanien.

- Je vous crois ! Mon poste n'est pas une sinécure. La troupe assume ici bien des tâches qui, dans d'autres pays, incombent aux administrations. En théorie, mon camp participe à la couverture de cent kilomètres de frontière. En fait, nous assurons la police d'un vaste territoire, nous surveillons les pipelines, nous intervenons en cas de sinistres, etc.

Sabbagh était content de pouvoir parler de choses qui lui étaient familières. Cela le distrayait de l'attirance magnétique qu'exerçait la jeune femme collée contre lui.

- Il se produit parfois des incidents ? Questionna Francis.

- La tension politique avec nos voisins provoque pas mal de remue-ménage, comme vous le savez.

La voiture dépassa le croisement de la route de Bagdad ; peu après, elle atteignit les premières maisons de Mafraq.

- Je me confie à vous pour le choix d'un restaurant, dit Coplan. Nous ne sommes pas très documentés sur les ressources de la localité.

Le capitaine fit une grimace de dérision.

- Moi non plus, dit-il. Je crains qu'elles ne soient fort maigres.

Néanmoins, après un instant de réflexion, il parla au chauffeur et lui indiqua une adresse. Se tournant ensuite vers Claudine, il prononça en français :

- Cuisine jordanienne, pas très bonne... mélange cuisine anglaise et arabe.

- J'adore les plats exotiques ! mentit-elle, pétulante. Ce sera sûrement très bon.

La réalité anéantit ses illusions. Les plats furent à peine mangeables, le compromis entre les deux conceptions gastronomiques opposées aboutissant à un menu plutôt baroque.

Cependant, le repas, qui se déroula dans une ambiance orientale typique, eut le résultat escompté. Le capitaine avait toutes les peines du monde à dissimuler ses sentiments à l'égard de la jeune femme. Celle-ci ne dut guère attiser son désir par des subtiles manœuvres de séduction : Sabbagh la dévorait des yeux, et, en compensation, il déployait une amabilité un peu forcée vis-à-vis de Coplan.

Vers minuit, Sabbagh abandonna ses amis à regret devant leur hôtel. Les dispositions pour l'excursion du lendemain furent répétées, les congratulations s'éternisèrent et, finalement, le capitaine se résigna à regagner son camp.

- Ouf, dit Claudine lorsque, avec Francis, elle fut entrée dans leur chambre. J'ai cru qu'il ne décollerait jamais. Tu n'as pas l'impression qu'il est bien mordu ?

Coplan referma la porte, glissa le verrou, puis il enleva sa veste et la pendit sur le dossier d'une chaise ; après quoi, il alluma une cigarette, toujours sans répondre.

- Eh bien, tu es sourd ? demanda Claudine avec un soupçon d’irritation.

- Non. J’essaie de résoudre un problème.

- C’est bien le moment ! Aide-moi à dégrafer ma robe, veux-tu ?

Il se plaça derrière elle, souleva les boucles de sa chevelure pour dénicher l’agrafe et la défaire. Ensuite, il fit coulisser de haut en bas la fermeture Éclair.

- Voilà, dit-il en s’écartant.

Elle, avec une tranquille impudence, passait sa robe par-dessus sa tête. Elle n’avait pas de combinaison.

En slip, bas et chaussures, elle tourna dans la chambre, s’arrêta devant un miroir, imprima ses lèvres maquillées dans une serviette de papier.

- C’est quoi, ton problème ? demanda-t-elle en examinant son visage dans la glace.

Légèrement penchée en avant, dressée sur ses hauts talons, elle offrait une vision provocante.

- Dis donc, fit Coplan, ça te gênerait beaucoup d’enfiler un peignoir ? Tu n’es pas chez Chalati, ici.

Elle se retourna, la figure contractée.

- Je ne t’oblige pas à me regarder, non ? Et pourquoi m’as-tu amenée ? Pour que je couche avec ce militaire. Et tu as encore le culot de me faire des remarques ?

- Hé ! Du calme, prêcha-t-il, bonhomme. Quelle mouche t’a piquée ?

Elle vibrait d’indignation, mais la tristesse semblait l’emporter sur la colère ; ses traits tremblaient comme si elle allait se mettre à pleurer.

- Pour qui me prends-tu ? reprocha-t-elle avec une sourde véhémence. Depuis qu’on se connaît, tu n’as pas eu un mot gentil. C’est à peine si tu réponds quand je te parle. Et pourtant, on pouvait s’entendre, tous les deux. Je te trouvais sympa... Mais tu me considères comme une grue, rien qu’une grue...

Sa voix se brisa, deux larmes jaillirent de ses yeux. Brusquement, elle traversa la pièce, se jeta sur le lit, enfonça son

visage dans l’oreiller qu’elle entoura de ses bras. Mais aucun sanglot ne sortit de sa gorge.

Coplan éteignit posément sa cigarette.

Il vint près de la jeune femme, s’assit tout près d’elle et lui caressa l’épaule.

- Écoute, mon petit, murmura-t-il. La plus sale blague qui pourrait nous arriver, c’est qu’on s’attache l’un à l’autre, tu comprends ? Entre deux paumés comme nous, c’est presque inévitable. C’est pour ça que je garde les distances. Dans quelques jours, après ce boulot, on se quittera. Et alors ?

Il sentait frémir sous ses doigts une chair douce, moelleuse, gonflée de sève. De toute sa volonté, il résistait à l’envie de prolonger cette caresse vers les reins creusés de cette fille si bien faite.

Claudine émit un gros soupir, puis elle se retourna, fixa sur Francis des yeux humides.

- Justement, prononça-t-elle, d’une voix faible. On le sait, que ça ne durera pas. Ce n’est pas une raison pour gâcher ces quelques jours. On peut au moins être amis.

Le front soucieux, Coplan eut un mouvement d’épaules exprimant ses doutes :

- Tu sais, c’est difficile d’être amis, dans ce cas-là. Ça évolue trop vite... Et puis, tu t’imagines que j’encaisserais l’idée de te voir passer une nuit avec Sabbagh, si je te faisais un brin de cour ?

Elle se redressa sur un coude. Une lueur de tendresse passa dans ses yeux bleus.

- Tu vois, dit-elle, que tu peux être gentil. Il y a longtemps que plus personne ne m’avait parlé comme ça. Tu es le contraire des autres, toi.

- Penses-tu ! persifla-t-il en remontant le drap jusqu’au menton de Claudine. Je ne mélange pas les affaires et les sentiments, c’est tout. Pour le reste...

- Non, dit-elle, pensive. Je ne sais pas ce que tu caches, ni pourquoi tu veux te faire passer pour une brute, mais moi je te vois tel que tu es. Et je ferais n’importe quoi pour que tu m’aimes un peu, un tout petit peu.

Il lui tapota fraternellement la joue, plissa les yeux.

- Eh bien, alors, ne me tente pas ; ne te balade pas dans des déshabillés suggestifs. Ne me rappelle pas à tout bout de champ que tu sors de chez Chalati, ça me défrise.

Il l'embrassa près de l'oreille, en copain.

Et soudain, il se leva ; fourrant ses deux mains dans ses poches, il changea radicalement de ton :

- Demain, pendant la visite d'Oumm el-Djemâl, tu vas m'entortiller ce capitaine jusqu'à ce qu'il en perde la boule. Tu vas le chauffer à bloc, le persuader que le rêve de ta vie a toujours été d'être l'esclave d'un guerrier du désert ; le tout avec œillades en coulisse et frôlement à l'appui. Mais juste la dose voulue, que ça fasse sérieux. S'il te serre de trop près, défile-toi en rougissant. Il faut qu'il ait quarante de fièvre quand il rentrera au cantonnement. Pigé ?

- Je le ferai de mon mieux, promit-elle, soumise quoique déçue.

- Je m'arrangerai pour vous laisser seuls, deux ou trois fois, pendant plusieurs minutes. De toute façon, il ne te violera pas dans les ruines. Surtout si tu lui laisses deviner que ça ne te déplairait pas de le revoir en tête-à-tête.

Il cessa de se promener de long en large, entreprit d'enlever sa chemise.

- Et le lendemain ? questionna Claudine, obscurément inquiète, que feras-tu, toi ?

- Je te l'expliquerai demain soir, promit-il.

Il alla se planter devant le lavabo, fit couler l'eau froide et s'aspergea copieusement le front et la nuque. La figure ruisselante, il attrapa une serviette pour se sécher avec vigueur.

Sous la couverture, Claudine acheva de se déshabiller. Son slip, sa ceinture, ses chaussures et ses bas tombèrent successivement sur le tapis.

- Je pourrai dormir au creux de ton épaule ? mendia-t-elle.

Il agrippa l'un des oreillers, le jeta sur la carpette à côté du lit.

- Pas ce soir, dit-il d'un ton sec. Ni demain non plus.

L'excursion dans les vestiges de l'ancienne cité chrétienne, avec ses quinze églises dont il ne restait que des pans de murs, quelques arches et des colonnades brisées, se déroula comme Coplan l'avait souhaité.

L'escorte promise par le capitaine s'était réduite, en fait, à lui-même et à deux soldats qui avaient été abandonnés le long du mur d'enceinte, pendant la visite.

Ensuite, le couple dîna de nouveau avec l'officier jordanien, et Coplan remarqua chez ce dernier une excitation presque fébrile. Sabbagh mordait à l'hameçon à pleines dents.

Avant que le militaire ne regagne son camp, Francis le remercia avec chaleur.

- Nous repartons après-demain pour Damas, annonça-t-il, mais peut-être aurons-nous encore assez de temps libre pour vous offrir le drink de l'adieu. Pourrais-je vous téléphoner au cantonnement ?

- Certainement, s'empressa l'officier. Demandez le numéro 678 ; le standardiste de Mafraq comprend l'anglais.

Sous ses paupières, il glissa un regard de connivence vers Claudine, espérant qu'elle ferait usage du renseignement avant de quitter la région. La jeune femme battit imperceptiblement des cils, en signe d'acquiescement.

Sur une ultime poignée de main, Sabbagh s'en alla par les rues sombres et désertes.

Coplan et Claudine montèrent dans leur chambre, pas fâchés de redevenir eux-mêmes et d'interrompre une comédie qui durait depuis près de sept heures.

- Tu as bien manœuvré, reconnut Francis en entourant du bras les épaules de sa compagne. A certains moments, j'ai cru que notre ami allait éclater. Maintenant, il est mûr...

Elle se dégagea souplement, marcha vers le miroir, détacha les clips qui ornaient ses oreilles.

- Ce n'est pas difficile de jouer l'allumeuse, déclara-t-elle, une moue méprisante au coin des lèvres. Et si tu veux mon avis, je ne suis pas fière. Quel coup vache lui prépares-tu, à ce malheureux ?

La figure de Coplan se renfrogna.

- Tu ne vas pas te mettre à le plaindre ? maugréa-t-il.

- Pourquoi pas ? Après tout, ça me faciliterait peut-être la besogne, à moi aussi.

Il regarda le reflet de Claudine dans la glace, fit trois pas vers elle. Empoignant la jeune femme par la taille, il l'obligea à pivoter sur place. Les yeux dans les yeux il lui dit d'une voix contenue :

- Si je t'ai demandé de le chauffer à blanc, c'était précisément pour t'éviter la petite corvée prévue par Chalati.

Surprise autant par son geste que par son affirmation, Claudine eut un recul.

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Je dis qu'il suffisait que tu le rendes amoureux fou. La suite, je m'en charge.

Il la relâcha, lui tourna le dos et conclut :

- Maintenant, tu as une raison supplémentaire de le plaindre, ton prince du désert.

Claudine le considéra quelques secondes en silence, pendant qu'il dénouait sa cravate. Elle s'approcha de lui, le prit par le bras.

- Tu... tu as été un peu jaloux ?

- Des clous, ronchonna-t-il. J'ai simplement trouvé une meilleure méthode.

Avec décision, il fit main basse sur son oreiller, le jeta par terre en vue de passer la nuit sur la carpette.

Le 28 au soir, vers onze heures, le capitaine Sabbagh fut relancé par un planton dans le local qui lui servait de logement.

Le soldat, manifestement agité, annonça qu'un incendie ravageait l'entrepôt situé près de la gare. Des jarres d'huile rangées sur le sol de terre battue éclataient les unes après les autres et aggravaient le sinistre.

Sabbagh se précipita vers son P.C.

L'alarme fut aussitôt transmise dans tout le camp. Des coups de sifflet s'entrecroisèrent dans la nuit, des grondement de moteurs envahirent l'atmosphère.

Un lieutenant et deux sergents arrivèrent au galop dans la baraque. Sabbagh étudiait la dispersion de ses effectifs et totalisait les moyens dont il disposait pour un secours immédiat.

En phrases courtes, hachées, il exposa la situation à ses subordonnés, leur distribua des consignes. L'important était de circonscrire le sinistre afin qu'il ne s'étende pas aux maisons de la bourgade.

Quelques minutes plus tard, tous phares allumés, un détachement motorisé sortit du camp et fonça vers la gare de Mafraq.

Pendant ce temps-là, la radio alertait les sections en patrouille à l'ouest de la localité et les invitait à se rendre d'urgence sur les lieux.

Seul le secteur des deux pipe-lines ne fut pas dégarni. La région comprise entre la route de Bagdad, la frontière syrienne, la voie de chemin de fer et la station de pompage H 5, continua d'être surveillé par trois sections, comme à l'ordinaire.

Sabbagh resta désormais dans son bureau. Son haut-parleur branché en permanence sur la prise le reliant à la station-radio installée dans le baraquement voisin, il se tint au courant du développement de la situation.

A minuit et demi, en dépit des efforts acharnés des soldats et d'une partie de la population, l'incendie faisait toujours rage et menaçait le bâtiment de la gare lui-même.

Nerveux, le capitaine prit la décision de mobiliser des renforts. Il envoya tous les hommes disponibles, à bord de deux camions, vers la localité voisine.

A une heure moins le quart le téléphone posé sur son bureau grelotta. L'officier décrocha d'un geste vif, déclina son identité dans le micro. Son visage déjà crispé se creusa encore davantage.

- Capitaine, lui disait Coplan d'une voix angoissée, il faut que vous veniez à mon aide. Ma femme a disparu.

- Comment ? aboya le Jordanien, survolté. Mais c'est incroyable ! Depuis quand ?

- Depuis onze heures et demie, environ... Nous étions allés voir l'incendie et puis, dans la foule, je l'ai subitement perdue de vue. Je suis rentré à l'hôtel, espérant qu'elle m'y rejoindrait peu après, mais maintenant je n'y tiens plus. Il lui est sûrement arrivé quelque chose.

Le poing de Sabbagh se serra. Une femme aussi désirable, errant seule, sans protection, dans les ruelles de Mafraq, courait les

plus grands risques. Qui sait si, déjà, elle n'avait pas été kidnappée par des Bédouins nomades.

Le sang de l'officier ne fit qu'un tour.

- Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de me prévenir ? clama-t-il, furieux. Si je n'établis pas immédiatement un cordon de surveillance autour de la ville, vous ne la reverrez jamais, votre femme !

- J'espérais, qu'elle allait rentrer d'un instant à l'autre, s'excusa Coplan, désemparé.

- A quel endroit exactement vous êtes-vous séparés ? questionna Sabbagh, malade de rage.

- Tout près de l'église...

- Et où êtes-vous ?

- A notre hôtel.

- Ne bougez pas de là, que je puisse vous atteindre à tout moment.

Il raccrocha avec brutalité. Puis, l'esprit en désordre, il essaya de récupérer son calme.

Un terrible dilemme se posait pour lui. Il ne pouvait pourtant pas distraire ses soldats de la lutte contre l'incendie pour les envoyer à la recherche d'une chrétienne. Or, il n'avait pratiquement plus personne d'autre sous la main.

Il n'y avait qu'une solution, et elle allait à l'encontre des règlements militaires. Mais, d'autre part, si cette Blanche trop attirante n'était pas rapidement retrouvée, cela risquait de provoquer un incident diplomatique.

Pendant deux minutes, Sabbagh fut torturé. Finalement, le désir féroce qu'il éprouvait pour Claudine emporta sa décision.

Il rappela d'urgence les patrouilles du secteur est et les dirigea sur Mafraq.

CHAPITRE VII

Au cœur de la nuit, un camion arrêté dans la steppe en deçà de la frontière jordanienne, sur le territoire syrien, se mit en route vers le sud, tous feux éteints. Il transportait six hommes et un outillage spécialisé.

Le véhicule progressa péniblement sur un sol rocailleux et aride. Debout sur la cabine du chauffeur, un guetteur surveillait, à l'aide de jumelles traitées pour la vision nocturne, l'immense espace désertique qui s'étalait devant lui. Seule la faible clarté des étoiles diluait les ténèbres.

Dans ce bled, l'emplacement exact de la frontière était incertain, mais au bout d'un quart d'heure le chauffeur sut qu'elle devait être dépassée. Le guetteur aussi. Il redoubla de vigilance. On lui avait bien garanti que les patrouilles jordaniennes ne circuleraient pas entre deux et quatre heures, mais il préférait ouvrir l'œil.

Le camion roula encore pendant une vingtaine de minutes avant que, dans les objectifs des jumelles, ne se dessinât la ligne noire du pipe-line.

L'observateur donna deux coups de talon contre le toit de la cabine afin de prévenir le chauffeur. Ce dernier fit aussitôt coulisser la planche qui le séparait des quatre hommes installés à l'arrière et leur dit de se préparer.

Quelques instants plus tard, tous les participants de l'expédition débarquèrent le long de la conduite ; suivant un plan minutieusement réglé, ils entamèrent leur œuvre de sabotage.

A la jointure de deux sections de tube, ils débloquèrent les boulons inférieurs avec d'énormes clés pourvues d'un long manche. Lorsqu'ils en eurent desserré quatre, un mince filet de pétrole commença à couler sur le sol.

A présent, il fallait faire vite, car l'odeur puissante du liquide répandu pouvait intoxiquer les hommes du commando et les plonger dans une ébriété dangereuse. En outre, il suffisait qu'un outil dérape sur l'acier et produise une étincelle pour qu'un gigantesque incendie se déclenche et rôtisse en un éclair les saboteurs et leur camion.

Le travail se poursuivit avec une ardeur fébrile. Déboulonnés sur tout leur pourtour, les deux segments du pipe-line laissèrent échapper un bouillonnement de pétrole toujours plus abondant.

L'endroit avait été bien choisi : au lieu de se répandre et de former un lac, le fluide nauséabond coulait le long d'une légère pente et allait constituer une mare dans une cuvette naturelle à cent mètres de là.

Lorsque les deux tronçons du tuyau furent séparés, les Syriens s'armèrent de fortes barres d'acier. Appuyant une extrémité de ces leviers contre le sol, ils conjuguèrent leurs mouvements pour repousser l'une des sections du tube et l'écarter de son alignement. Ils forcèrent ainsi le cylindre à se décaler d'un mètre de sa position initiale, tandis que le pétrole continuait à s'évader à plein flot des deux parties disjointes.

Cette opération fut renouvelée en aval, à l'autre bout du segment. Ensuite, à l'aide de lourds marteaux enveloppés de feutre, les bords du tuyau vide furent déformés de manière à empêcher qu'on ne le réutilise.

A quatre heures moins le quart, le chauffeur invita l'équipe à charger les outils dans le camion, en vue du départ. La besogne avait été bien faite, le pipeline était inutilisable pour un sérieux bout de temps.

Les six hommes ayant réintégré le véhicule, celui-ci s'ébranla à bonne allure cette fois, il se hâta vers la frontière.

La station de pompage H 5 remarqua dès trois heures du matin qu'il se passait quelque chose d'insolite. Elle enregistrait une chute progressive de pression dans la partie aval de la canalisation. Cela ne pouvait provenir que d'une fuite.

Une équipe d'entretien partit aussitôt par la route de Bagdad, vers l'ouest. Simultanément, la station avisa par radio le camp militaire de Mafraq que la partie du pipe-line placée sous sa surveillance devait être endommagée, et elle s'informa si une patrouille n'avait rien décelé d'anormal.

Lorsque ce message lui parvint, le capitaine Sabbagh blêmit. Pour une fois qu'il chambardait le service de nuit, il fallait qu'un incident surgisse !

Il parviendrait peut-être à mettre sa responsabilité à couvert s’il avait des comptes à rendre, puisque l’incendie avait mobilisé la quasi-totalité de ses effectifs, mais de toute façon il serait mis sur la sellette.

Comme le sinistre était pratiquement maîtrisé à l’heure actuelle, l’officier put ordonner aux détachements motorisés de rallier, à toute vitesse, la route de Bagdad et de reprendre les rondes sur le territoire frontalier. Sans doute réussirait-il à camoufler ce trou de deux heures pendant lesquelles la région avait été soustraite à toute surveillance.

Sabbagh réorganisa complètement les mouvements de ses effectifs, prescrivit que toute tribu nomade en transhumance devait être interpellée et soumise à une vérification pour voir si une femme blanche n’était pas emmenée de force.

Aux environs de cinq heures du matin, le capitaine reçut une nouvelle qui lui fit l’effet d’un coup de massue : le pipe-line nord, celui de l’I.P.C., avait été l’objet d’un sabotage en règle ; le travail ayant été accompli par des spécialistes, la canalisation était hors d’usage.

Livide, l’estomac noué, Sabbagh alerta immédiatement l’échelon militaire supérieur, comme il en avait le devoir. Maintenant, il était à peu près sûr de comparaître devant une cour martiale. Le coup avait certainement été perpétré par les Syriens, et ils devaient être hors d’atteinte...

Broyant des jurons entre ses dents serrées, l’officier maudit l’enchaînement de circonstances imprévisibles qui avaient transformé cette nuit en un long cauchemar. Sa philosophie coutumière ne l’aidait plus à surmonter cette succession d’événements catastrophiques : il s’insurgeait contre l’incompréhensible fatalité qui veut que tous les malheurs arrivent à la fois, alors qu’on s’y attend le moins.

Ce fut presque sans joie qu’il accueillit, vers six heures du matin, l’information selon laquelle la disparue avait été découverte au centre même de la ville, et que la jeune femme avait été reconduite à son hôtel sous bonne escorte.

Lorsqu'elle avait été séparée de son mari, elle avait été interpellée par des Arabes, avait pris peur et s'était réfugiée dans l'église. Là, recroquevillée dans un confessionnal et malade de peur, elle n'avait plus osé mettre le nez dehors de toute la nuit.

Au matin, elle s'était enfin hasardée hors de l'édifice et avait été interceptée quelques instants plus tard par les soldats.

Bien qu'il fût recru de fatigue et qu'il eût les nerfs à vif, Sabbagh ne songea pas à prendre du repos. Petit à petit, les choses reprenaient leurs cours normal, mais l'affaire du pipe-line était loin d'être terminée. Elle aurait des répercussions considérables à Amman et à l'étranger.

Les Irakiens et les pétroliers allaient monter sur leurs grands chevaux, on pouvait s'y attendre.

A dix heures, alors que le capitaine se débattait parmi de nombreuses difficultés, Coplan et Claudine arrivèrent en voiture au camp. Avant de reprendre le train pour Damas, ils tenaient à remercier chaudement l'officier pour son inépuisable bienveillance.

Sabbagh leur accorda une brève entrevue.

En voyant ses traits défaits et son regard morne, les deux visiteurs ressentirent un pincement au cœur. Le pauvre type méritait vraiment leur compassion.

- Vous avez l'air surmené, capitaine, dit Coplan avec sollicitude. Cet incendie a dû vous causer bien des tracas ?

Sabbagh eut une grimace lourde d'acrimonie.

- Ce n'était pas encore le plus grave, répondit-il d'une voix rauque. Un pipe-line a été saboté cette nuit.

- Ah ? fit Coplan, abasourdi. Vous avez des saboteurs dans la région ?

- Des Syriens, probablement, dit l'officier, accablé. A propos, le contrôle de frontière sera sûrement beaucoup plus rigoureux que lors de votre arrivée. Je vais vous délivrer un sauf-conduit pour qu'on ne vous embête pas trop.

Sur un papier à en-tête officiel du royaume, il traça des signes en écriture islamique, y apposa sa signature et remit le document à Coplan qui l'empocha en renouvelant ses sentiments de gratitude.

Au moment de prendre congé, la sympathie qui brilla dans le regard de Claudine pendant qu'elle serrait la main du capitaine ne fut pas feinte. Elle avait hâte de s'en aller, à présent, parce qu'elle commençait à entrevoir les conséquences du rôle qu'elle avait joué.

Cependant, elle n'aborda le sujet que lorsqu'ils furent à nouveau isolés, Francis et elle, dans un compartiment de première classe du train Amman-Damas.

- C'est toi qui as flanqué le feu à cet entrepôt ? questionna-t-elle négligemment alors que le train roulait en plein désert.

- Oui, avoua-t-il en regardant .par la fenêtre ouverte.

- Il fallait que Sabbagh emploie ses hommes jusqu'au dernier pour qu'on puisse attaquer le pipeline ?

- Je suppose que tel était l'objectif de Chalati, admit Coplan, toujours distrait.

- Que va-t-il arriver au capitaine, après cet attentat?

- Je n'en sais rien, ça ne me concerne plus.

Brusquement, Claudine le tira par la manche pour l'obliger à se tourner vers elle.

- Écoute, dit-elle avec une décision inattendue. C'est déjà bien assez qu'on m'ait forcée à devenir une fille, mais pour des histoires comme celle de Mafraq, je ne marche plus. Moi, je ne mange pas de ce pain-là !

Il la considéra d'un œil amusé. Elle avait du rose aux pommettes, ses prunelles brillaient.

- Primo, dit-il avec calme, le bureau des réclamations, c'est chez Chalati. Reste à voir si tu seras aussi flambarde devant lui. Secundo : de quoi te plains-tu ? On vient de t'offrir des vacances touristiques, une période de chasteté et tu n'es pas contente ?

- Non. Des trucs pareils, ça finit mal un jour ou l'autre. C'est des combines qui sentent mauvais.

Coplan, assis en face d'elle, se renversa en arrière pour s'appuyer contre les coussins. Il croisa ses jambes, extirpa un paquet de cigarette de sa poche.

- Dommage, émit-il, la tête penchée sur la flamme d'une allumette. J'avais précisément l'intention de m'occuper de ton avenir.

Il tira quelques bouffées, chassa la fumée par ses narines et regarda de nouveau par la fenêtre.

Claudine l’examina, un pli vertical entre ses deux yeux.

- Comment, t’occuper de mon avenir ?

Il posa ses coudes sur ses genoux, releva le front vers elle.

- Mais oui. Pour toi, quelles sont les perspectives ? Tu vas rentrer à Damas et redevenir le jouet de Chalati. Dans peu de temps, il te mettra en maison ou te livrera à des types dont il espère quelque chose. Quand tu auras cessé d’être belle, tu finiras dans une taule d’abattage et ce sera l’ultime dégringolade. T’évader de cette vie, il n’en sera pas question. Où que tu ailles, tu seras traquée par le gang qui t’a amenée en Orient. Ce sont des types qui ne pardonnent jamais. Ça t’enchante, ce programme ?

Elle avait pris une expression butée, de celles qu’adoptent les femmes quand on leur ouvre les yeux sur des choses auxquelles elles n’ont pas le courage de réfléchir.

- Et toi, qu’est-ce que tu me proposes ? s’enquit-elle avec une méfiance visible. Un castel en Île-de-France ?

- Des hauts et des bas, des coups durs, une virée à l’occasion, du pain noir un jour, un palace le lendemain. Mais à deux.

Sa cigarette oscillait entre eux, pour souligner le dernier mot qu’il avait prononcé.

Claudine resta silencieuse. Les cahots du train sur les rails n’étaient guère favorables à une intense méditation.

- Réfléchis à ton aise, dit Coplan en adoptant une pose confortable. Rien ne brûle.

Un instant plus tard, elle renoua la conversation.

- Et Chalati ? Tu crois qu’il marchera ?

- On verra. Mais je n’allais pas me décarcasser sans savoir si tu étais d’accord.

D’un élan, elle changea de banquette, vint s’asseoir sur ses genoux, lui prit la tête à deux mains et lui imprima un baiser vertigineux sur les lèvres.

Par réflexe, il l’enlaça, pétrit son corps souple. Ses doigts nerveux palpèrent sa taille, le haut de ses cuisses dont il percevait la douce rondeur sous le fin tissu de la robe.

Bouches soudées, ils connurent une ivresse sensuelle éblouissante. Pour rendre cette étreinte plus étroite encore, plus charnelle, leur baiser les unit dans un duel affolant qui embrasa leurs sens.

Soudain, au prix d'un effort presque surhumain, Coplan écarta Claudine de lui. Le souffle court, il murmura :

- Tu as de ces façons de dire oui ! Je ne t'en demandais pas tant.

- Tu ne demandes jamais rien, toi, reprocha-t-elle dans un souffle en lui caressant les cheveux. Ou tu refuses, ou tu exiges. Voyou.

Il la garda contre lui.

Têtes jointes, ils regardèrent défiler le sol rocailleux dont la surface monotone s'étendait jusqu'à l'horizon.

Le train ralentit peu après, à proximité de la frontière syrienne. Avant qu'il eût stoppé devant le quai de la petite gare de Ramtha, Claudine avait repris sa place et s'était tapoté les cheveux.

Le contrôle de la douane et des visas fut terriblement pointilleux, mais le sauf-conduit délivré par le capitaine Sabbagh restreignit le nombre de questions qu'on posa aux deux voyageurs.

A Deera, six kilomètres plus loin, sur le versant syrien, les formalités ne furent pas moins sourcilleuses, et, ici, il eût été maladroit d'exhiber un document signé par un officier jordanien.

Le reste du voyage, entrecoupé d'arrêts, se déroula sans incident et le train pénétra dans la gare de Damas à six heures du soir.

Coplan confia la valise à un porteur, s'arrêta devant un kiosque à journaux et acheta une gazette locale, rédigée en langue française. Un grand titre s'étalait en manchette :

« Une nouvelle provocation : les Jordaniens sabotent le pipe-line de l'I.P.C. (Irak Petroleum Company). »

Puis, en dessous, en caractères moins grands :

« Le gouverneur va-t-il tolérer plus longtemps que les fauteurs de désordre d'Amman compromettent notre vie économique ? »

Francis plia le journal, remettant à plus tard le soin de lire cette prose belliqueuse. Sa mission à Mafraq lui paraissait sous un jour nouveau, assez différent de ce qu'il avait déduit de son entrevue avec Chalati.

Coplan et Claudine débarquèrent à l'hôtel Semiramis, où ils purent réoccuper la même chambre qu'avant leur départ. Alors qu'ils s'apprêtaient à prendre l'ascenseur, Coplan réprima un haut-le-corps. La figure éclairée par un sourire sibyllin, un grand gaillard, aux cheveux de filasse venait vers lui.

Il n'y avait pas moyen de s'y tromper, c'était Jacobsen !

- Vous avez fait un bon voyage ? questionna le Scandinave en avançant une lourde patte vers Francis et en dédiant à Claudine un regard oblique.

- Pas mauvais, merci, dit Coplan sans manifester une joie exagérée de retrouver à Damas un des témoins de sa déconfiture de Khartoum.

- Bonjour, Mr Jacobsen, salua Claudine, comme si elle connaissait cet homme de longue date.

Interloqué, Coplan prononça cependant d'une voix naturelle :

- Une sacrée coïncidence, non ? Quand êtes-vous arrivé à Damas ?

- Avant-hier, dit Jacobsen. Le plus surprenant, c'est que je suis descendu, moi aussi, à l'Hôtel New Semiramis. Vous permettez que je monte ? Il me serait agréable de bavarder cinq minutes avec vous.

Sous son ton badin perçait une nuance autoritaire que l'expression de son visage n'atténuait pas entièrement.

Le liftier attendait le bon vouloir des trois voyageurs, devant l'ascenseur ouvert.

- Bon, dit Francis. Accompagnez-nous...

Ils s'engouffrèrent dans la cage, qui monta silencieusement.

Au quatrième, ils longèrent le couloir, pénétrèrent dans la chambre. A peine la porte était-elle refermée que Jacobsen administra une claque familière sur les fesses de Claudine, qui sursauta.

- Comment vas-tu, toi ? s'enquit-il avec une bonhomie empreinte de salacité. Tu t'es bien amusée ?

Chose curieuse : alors qu'à Khartoum il affectait d'ignorer le français, ici il s'exprimait dans cette langue avec une facilité relative.

- C'est pour moi que vous êtes monté, ou pour elle ? interrogea Coplan d'une voix sèche.

Jacobsen le dévisagea, plutôt étonné.

- Pour vous, naturellement, articula-t-il. Vous n'allez pas vous fâcher si je pelote un peu Claudine, j'espère ?

- Je préférerais que vous choisissiez une autre chambre pour ce genre de divertissement.

- Bon, bon, grommela le géant, désarçonné.

Il s'affala dans un des fauteuils, croisa ses mains sur son estomac, allongea ses jambes devant lui.

- Vous n'avez pas mal réussi votre coup, à Mafraq, prononça-t-il sur un ton amène, en montrant le journal que Francis venait de jeter sur la table de nuit.

Claudine, embarrassée, s'affairait à ranger les objets contenus dans la valise. Coplan se laissa tomber sur le bord du lit, dénoua sa cravate.

- Je ne suis pas très fort au jeu des devinettes, déclara-t-il le menton levé. De quoi parlez-vous ?

- Bien, très bien ! apprécia Jacobsen. Vous avez du sang-froid. Seulement, ce n'est pas la peine d'essayer de m'endormir. Figurez-vous que nous sommes plus ou moins collègues et que si je suis venu vous trouver, c'est parce que Chalati m'a donné votre adresse.

Coplan restant de marbre, et ne paraissant faire aucune attention à lui, Jacobsen reprit :

- Vous devriez vous rendre chez Chalati ce soir. Or, il y a un petit changement de programme. La maison de notre ami est surveillée depuis ce matin par un type qui ne se doute pas qu'il est repéré. Vous allez me donner un coup de main pour le coincer et lui faire cracher ce qu'il a dans le ventre.

CHAPITRE VIII

Coplan souffla légèrement sur le bout en ignition de sa cigarette.

- Claudine, tu connais Mr Jacobsen ?

La jeune femme répondit sans lever la tête :

- Je l'ai vu plusieurs fois chez Chalati.

- Et comment, qu'elle me connaît ! intervint le Scandinave avec un ricanement plein de sous-entendus. On ne s'embête pas, aux fiestas qu'organise parfois Chalati. Vous verrez ce soir.

Il plongea sa main dans une poche de sa veste, en retira un pistolet 7,65 plat qu'il lança sur le lit, à côté de Coplan.

- Tenez, ajouta-t-il. Prenez ce flingue, nous en aurons peut-être besoin tout à l'heure.

Coplan ramassa l'arme, déverrouilla le chargeur, le fit glisser dans sa paume, le remit en place.

- Il y a aussi une balle dans le canon, prévint Jacobsen.

Reprenant sa cigarette déposée dans un cendrier, Coplan demanda :

- A propos de ce type... Comment va-t-on procéder ?

Jacobsen joignit ses mains, se pencha en avant :

- Ce ne sera pas difficile. Le coup classique. Je servirai d'hameçon et vous lui tomberez sur le dos quand il passera devant la voiture. Je vous expliquerai ça en détail sur place, vous comprenez mieux.

Coplan hocha la tête.

- On y va tout de suite ?

Le Scandinave consulta sa montre.

- C'est un peu tôt, il fait encore trop clair. On pourrait dîner avant... Pas de danger que le type se débine, il est surveillé. S'il se défilait, le collègue qui le tient à l'œil le suivrait pour voir où il habite.

- Quand vous voudrez, accepta Coplan.

- Et moi, qu'est-ce que je fais ? questionna Claudine, soudain désemparée à l'idée de se trouver seule.

- Toi, dit Jacobsen, tu peux allez chez Chalati vers dix heures. Il y aura une petite fête ce soir. Coplan et moi, nous viendrons dès que le boulot sera terminé.

Francis feignit d'ignorer la réponse du Scandinave. Il rectifia :

- Je passerai te prendre ici. Nous partirons ensemble chez Chalati.

Une ombre de mécontentement passa sur les traits de Jacobsen, mais il ne fit aucune remarque.

De commun accord, ils décidèrent de faire monter un repas froid.

Pendant ce dîner frugal, Coplan amena la conversation sur Khartoum. Les deux hommes échangèrent des opinions sur les divers individus qu'ils avaient connus au Soudan.

- Au fond, dit Francis après avoir bu une gorgée de vin, vous aviez une idée derrière la tête quand vous m'avez envoyé chez Mahmoudié ?

Jacobsen mastiqua laborieusement une bouchée de pain, puis il déclara sans ambages :

- Oui. Vous me paraissiez être exactement le genre d'homme dont nous avions besoin. Aussi ai-je été assez déçu de constater que vous n'aviez pu vous entendre avec le Yéménite. C'est en partie grâce à moi qu'il vous a repêché par la suite.

Coplan attrapa du bout des doigts la gazette qu'il avait achetée, souligna d'un trait de son index les lignes du titre, sous les yeux du Scandinave, puis il rejeta le journal et s'enquit :

- Chalati... Est-il couvert par le gouvernement syrien, ou bien opère-t-il en franc-tireur ?

Jacobsen secoua la tête sans s'arrêter de manger goulûment.

- Ni l'un ni l'autre, murmura-t-il, manifestement gêné par la présence de Claudine. Quand vous connaîtrez un peu mieux l'organisation, vous comprendrez.

Coplan n'insista pas.

Vers huit heures, les deux hommes sortirent de l'hôtel. Le Scandinave prit familièrement Coplan par le bras pour lui confier dans le tuyau de l'oreille :

- Pas question de parler à cœur ouvert devant cette fille, mais, entre nous, je peux vous dire qu'à condition de savoir la boucler, c'est une sacrée bonne chose que de travailler pour Chalati et les autres... Ils ont du fric à ne savoir qu'en faire. Une véritable mine d'or.

- Tant mieux, dit Coplan. J'ai drôlement besoin de quelques pépites. C'est quand, la paie ?

- Ce soir. Avant la petite nouba prévue pour fêter le coup du pipe-line.

Ils arrivèrent devant une Chrysler bleue, dont Jacobsen ouvrit la portière pour Coplan. Ensuite, il fit le tour de la voiture, s'installa au volant, mit le contact et démarra.

- Je vais la garer assez loin de chez Chalati, indiqua-t-il. Je connais un coin désert où j'entraînerai le type en question, et où

vous attendrez. Inutile que vous lui colliez aux talons dès qu’il m’emboîtera le pas, il pourrait s’en apercevoir.

Coplan jugea superflu d’expliquer à son compagnon qu’il était suffisamment exercé dans ce domaine pour assumer une filature sans que la victime s’en doutât un quart de seconde.

Le Scandinave ajouta :

- Vous devrez patienter au moins trois quarts d’heure, le temps que j’aille chez Chalati et que j’en ressorte.

- Vous êtes sûr que l’autre marchera sur vos traces ?

- Une chance sur deux. Mais s’il reste planté dans les environs de l’immeuble, je viens vous rejoindre quand même et alors nous lui tombons sur le poil ensemble.

Dix minutes plus tard, Jacobsen rangeait la Chrysler dans une rue sombre et peu fréquentée. Avant de mettre pied à terre, il fit une ultime recommandation :

- Ne démolissez pas le bonhomme : il doit être en état de parler. Entrez en action au moment où je me retournerai.

- D’accord, opina Francis, laconique.

Jacobsen s’éloigna, disparut au tournant de la rue.

La montre du tableau de bord indiquait huit heures vingt-cinq. Coplan estima qu’il pouvait encore rester une demi-heure dans la voiture avant de se mettre à la recherche d’un endroit propice pour se dissimuler.

Pensif, il fit jouer la radio en sourdine.

L’entrée en scène du Scandinave lui avait ouvert de nouvelles perspectives. Au fait, Jacobsen était-il réellement un Scandinave ? Chacun le croyait, à Khartoum, et l’intéressé le proclamait volontiers. Trop volontiers, peut-être. La bande de Chalati semblait avoir de grandes ramifications et disposer d’un personnel nombreux. Quant à la besogne de ce soir, elle était plutôt embêtante.

Vers neuf heures, Coplan éteignit la radio et les feux de stationnement. Il vérifia si toutes les portières fonctionnaient librement puis il descendit sur le trottoir.

Quelques minutes lui suffirent pour dénicher une encoignure de laquelle il voyait toute la rue en enfilade.

Un quart d'heure plus tard, le pas lourd de Jacobsen se fit entendre.

Coplan se renforça dans l'ombre, attendit.

Le Scandinave apparut. Il avançait, les mains dans les poches et le front bas, comme s'il tâchait de résoudre mentalement un problème ardu. Il dépassa la Chrysler à une allure régulière, poursuivit son chemin sans accorder un coup d'œil à la voiture.

Il avait parcouru une cinquantaine de mètres quand, subitement, une seconde silhouette se faufila le long des façades. Elle progressait d'un pas souple et silencieux, prudent sans être furtif.

L'inconnu passa sur le trottoir opposé, à sept mètres de Coplan, se rapprocha de la Chrysler.

A l'autre bout de la rue, Jacobsen fit brusquement volte-face et revint dans la direction du suiveur.

Devinant sur-le-champ qu'il était détecté, celui-ci se retourna, voulut décamper mais buta contre un obstacle imprévu : un poing dur comme un maillet, qui le frappa en pleine face avant même qu'il se fût rendu compte qu'un second adversaire lui barrait la route.

Étourdi par le choc, l'inconnu n'eut guère le loisir de riposter. Un direct à la mâchoire l'envoya s'étaler sur son dos, annihilant toutes ses réactions. Proprement sonné, le type roula simplement de côté, sa joue sur son bras replié.

Coplan tressaillit. Il avait déjà vu cette tête quelque part.

Jacobsen rappliquait comme un pachyderme. Il ouvrit la porte arrière de la Chrysler, attrapa l'homme sous les aisselles.

- Du cousu main, jubila-t-il tandis que Coplan prenait sa victime par les chevilles pour aider à l'enfourner dans la voiture.

Jeté comme un sac sur la banquette arrière, l'infortuné suiveur sortit des brumes de l'inconscience alors que Jacobsen démarrait. Coplan le saisit par le col, le redressa de force et le cloua contre le dossier en disant :

- Ne bouge pas. J'ai tout un chargeur à te vider dans les tripes.

L'air abruti, l'autre posa sur lui un regard nébuleux.

- Tu m'entends ? grinça Coplan en resserrant encore sa prise. Ne bouge pas et boucle-la.

- Ça va, je ne suis pas sourd, articula l'homme avec peine, à demi étranglé par la torsion brutale de son col.

- Délestez-le de son calibre s'il en a un, suggéra Jacobsen sans détourner la tête.

- C'est déjà fait, annonça Coplan, sa main gauche toujours nouée sous le menton du prisonnier.

La voiture virait tantôt à gauche, tantôt à droite, pour s'évader du dédale de rues étroites et rejoindre un des grands boulevards. Le Scandinave devait connaître Damas comme sa poche car il n'hésitait jamais.

Après avoir emprunté pendant quelques centaines de mètres la route conduisant à Homs, il vira dans un chemin de campagne, sur la gauche. Alors il alluma les phares et poussa sur l'accélérateur.

Coplan relâcha enfin son garrot. Dans la pénombre, l'homme le considérait avec des yeux interrogateurs. Francis restait impassible, le pistolet au poing, assis de biais pour mieux observer son captif.

- Entamez toujours l'interrogatoire, proposa Jacobsen, attentif à la route. S'il ne se fait pas trop tirer l'oreille, nous ne devrons peut-être pas aller jusqu'au terminus.

La voiture, qui tanguait sur des nids-de-poule, traversait un paysage plus accidenté annonçant la proximité de la montagne.

- Il n'est pas rigolo, le terminus, dit Coplan à son voisin, sur un ton sinistre. Tu ferais mieux de tout déballer dès maintenant... Qui est-ce qui t'a donné l'idée de surveiller les visiteurs de Chalati ?

- Ma belle-mère, prononça l'homme flegmatique.

- Tu as tort de faire le zouave, maugréa Coplan, certain d'avoir affaire à un Parisien. Qu'est-ce que tu foutais, devant cette maison ?

- Je faisais le poireau.

- Bon ! explosa Jacobsen, coléreux. Puisqu'il veut jouer au petit malin, n'insistez pas. Dans dix minutes, il aura une envie folle de nous raconter toute son existence.

Les façades d'argile d'un village endormi furent happées par la lumière des phares, puis la Chrysler s'engagea dans un chemin encaissé qui n'était guère recommandable pour les ressorts d'une automobile. Elle roulait à présent dans un ravin aride, flanqué de part et d'autre par des montagnes austères.

Parfois, le prisonnier dévisageait furtivement son garde du corps. Les traits de Coplan conservaient une immobilité de granit.

Soudain, la voiture s'écarta du chemin avec de forts cahots et se dirigea vers un entassement de blocs rocheux, qu'elle contourna avant de s'arrêter.

- Nous y sommes, annonça Jacobsen, satisfait. A cette heure-ci, l'endroit est aussi désert qu'au commencement du monde. Pas de danger qu'on nous dérange.

Ayant éteint tous les feux et calé le frein à main, il retira une torche de la boîte à gants. Une pâle lumière bleue envahit l'intérieur de la voiture, tout juste suffisante pour éclairer les trois passagers.

Dans l'autre main de Jacobsen, un Lüger émit un reflet.

- Dernier appel à votre instinct de conservation, ricana le Scandinave en s'adressant à l'inconnu. Qui êtes-vous ? D'où sortez vous ? Que cherchez-vous ?

- Épargnez votre salive, dit l'homme avec un rictus méprisant. Vous savez bien que, dans notre branche, on ne se met pas à table.

- Ça s'est déjà vu, contesta Jacobsen. Et ça va encore se voir tout de suite, croyez-moi.

- Allons, videz votre sac, appuya Coplan, persuasif. Ne faites pas l'idiot, vous allez y laisser votre peau.

- Et alors ? questionna l'autre avec défi. Un collègue prendra la relève, et nous finirons par vous avoir, tous.

- Hum, grogna Jacobsen. Deuxième Bureau, hein ?

- Non, les Galeries Lafayette, répliqua le prisonnier, narquois.

Coplan était envahi par un terrible malaise. Un déclic venait de s'opérer dans sa mémoire. Il se souvenait d'avoir vu la photo de cet homme dans le fichier du Service... Section du Levant.

La figure de Jacobsen s'était transformée. Elle n'exprimait plus qu'une volonté implacable, farouche.

- Tenez-moi ça deux secondes, pria le Scandinave d'une voix sourde en tendant sa torche à Coplan.

Il ouvrit la portière, disparut dans le noir.

Les deux Français l'entendirent relever le couvercle du coffre à bagages et manipuler des objets indéfinissables. Jacobsen, ayant rabattu le couvercle du coffre, surgit devant la portière, l'ouvrit.

- Sortez, commanda-t-il.

Et, furieux, il empoigna son suiveur par l'épaule pour l'arracher à son siège. Il était doué d'une force peu commune ; le captif bascula tête la première sur les cailloux, se releva aussitôt, soulevé par la patte inflexible du Scandinave.

La torche dans une main, son pistolet dans l'autre, Coplan descendit à son tour de la voiture. Il vit Jacobsen fouiller l'homme des pieds à la tête, le dépouiller de tout ce que contenaient ses poches.

- Vous allez voir s'il ne va pas promptement changer d'avis, grommela Jacobsen.

Il exhiba une corde, l'enroula autour d'un des poignets du prisonnier, puis autour de l'autre et serra par un nœud double. Ensuite, toujours avec une dextérité favorisée par une nette supériorité physique, il noua son mouchoir en guise de bâillon sur la bouche de sa victime.

- Désormais, si tu as envie de parler, tu n'as qu'à incliner la tête de haut en bas, d'accord ?

Jacobsen souleva un jerrican resté jusque-là dans l'obscurité.

- Si vous bougez, je vous colle un marron et vous y passerez quand même, prévint-il.

Avec un glouglou sinistre, du pétrole coula sur les deux mains liées du Français, imprégnant la corde et dégoulinant le long des poignets.

Jacobsen reboucha le jerrican, alla le redéposer dans le coffre. Cela faisait partie du scénario : le type devait avoir le temps de réaliser ce qui l'attendait.

- Alors ? dit Jacobsen en s'essuyant les mains à un chiffon. Vous voyez ce qui va se produire ? J'allume mon briquet, j'approche la flamme de vos deux poignets et la seule chose que vous pourrez tenter, c'est de cavaler en zigzag avec cette torche vivante devant vous. Vous parlez, oui ou non ?

La main de Coplan serra la crosse du pistolet à faire craquer les jointures. D'une façon ou de l'autre, le malheureux était condamné : son acquiescement ou son refus à la dernière question du Scandinave aurait la même conséquence.

Il y eut un silence écrasant. La tête de l'homme bâillonné ne bougea pas d'un millimètre.

- Tant pis, conclut Jacobsen en tirant ostensiblement son briquet de sa poche. Vous rôtirez un peu ici avant d'aller en enfer.

La flamme jaillit dans l'obscurité.

Le prisonnier recula, buta contre le garde-boue de la voiture, puis il se projeta en avant, avec l'énergie du désespoir, vers son tortionnaire.

Sans doute le Scandinave avait-il prévu un tel sursaut. Profitant de son allonge plus grande, il stoppa d'un direct fracassant son adversaire entravé. Et tandis que l'homme titubait sur place, Jacobsen ralluma son briquet d'un coup sec, le passa sous les poignets humides de pétrole.

Il y eut une gerbe de feu, un hurlement sans nom et une détonation qui se répercuta sur les flancs de la montagne. Foudroyé d'une balle dans la tête, mais ses avant-bras continuant à flamber, le martyr s'effondra, silencieux pour toujours.

- Vous avez tiré trop vite, grogna Jacobsen, son mufle éclairé par le sinistre brasier.

Il ne se douta pas que, jamais, il n'avait frôlé la mort d'aussi près qu'à cet instant-là.

Une horrible odeur de chair brûlée monta dans l'air.

- Filons, dit Coplan, sombre.

Jacobsen se mit au volant, exécuta une marche en arrière rapide pour se dégager de l'amoncellement de rocs puis lança la Chrysler vers le chemin par lequel ils étaient venus.

- C'est la première fois que ce système rate, avoua-t-il peu après, apparemment estomaqué. Ce type était certainement du Deuxième Bureau. Qu'est-ce que vous en pensez ?

- Moi ? fit Coplan d'une voix morne. Je n'en ai pas la moindre idée. Pourquoi le S.R. français s'occuperait-il de vos affaires ?

- Oui, c'est vrai, vous êtes trop nouveau parmi nous, reconnut le colosse. Eh bien, mettez-vous dans la tête que le S.R. français a une excellente raison de s'occuper de nous. En fait, je crois que nous sommes le cauchemar des types qui le dirigent.

- Sans blague ? prononça Francis. Et pourquoi ?

Un sourire équivoque se peignit sur les traits de Jacobsen tandis qu'il braquait pour lancer la Chrysler sur la route d'Homs à Damas.
- Primo, parce que...
Il s'interrompit, craignant d'aller trop loin dans la voie des confidences. Puis, d'un ton moins excité, il reprit :
- Hum... Chalati vous le dira s'il le juge nécessaire. Mais, secundo, parce que nous avons déjà éliminé une demi-douzaine de leurs agents lancés à nos trousses.
Enfin, en guise de conclusion, il laissa tomber :
- Et soyez certain que celui de ce soir n'est pas le dernier.

CHAPITRE IX

Après un détour à l'hôtel New Semiramis pour y chercher Claudine, les deux hommes arrivèrent chez Zayed Chalati. Ils furent introduits dans le cabinet de travail du Syrien et ce dernier, avant toute chose, s'enquit auprès de Jacobsen du résultat de l'interrogatoire de l'agent kidnappé.
- Nous n'avons rien pu tirer de lui, déplora le Scandinave, ennuyé. Il a préféré se faire griller plutôt que d'ouvrir la bouche.
Chalati, un pli de mécontentement au coin des lèvres, frappa le bord de son bureau avec irritation.
- C'est empoisonnant, ça ! s'exclama-t-il. Vous auriez quand même dû lui arracher quelques bribes d'informations. Il aurait fallu savoir d'où il tenait mon adresse !
- Oui, je sais, admit Jacobsen, bourru. Mais ce gars-là était gonflé à bloc. Il se fichait de nous, pardessus le marché.
Il poussa un soupir, extirpa de ses poches ce qu'il avait enlevé de celles du Français, déposa son butin sur le bureau.
- Voilà dit-il, tous les papiers qu'il portait sur lui. Peut-être pourrez-vous en tirer quelques déductions. Selon moi, ce type appartenait au Deuxième Bureau : il l'a implicitement reconnu.
Le Syrien rafla les documents, les fourra dans un tiroir.

- Je verrai ça plus tard, déclara-t-il d'un ton aigre. Mais la prochaine fois, tâchez d'être plus adroit.

Coplan qui était resté silencieux jusque-là, prit la parole :

- Si une telle histoire devait se reproduire, confiez-moi l'intéressé, émit-il tranquillement. A mon avis, ce système de mains brûlées ne vaut rien : tant que le type croit qu'il s'agit d'une simple menace, il tient le coup. Puis, quand il constate que ce n'était pas de la rigolade, c'est trop tard ; il souffre tellement qu'il est incapable de parler. Le voudrait-il qu'il ne pourrait plus.

Jacobsen regarda Coplan de travers. Il lui déplaisait souverainement d'être critiqué devant Chalati. D'autant plus que ce dernier semblait partager l'opinion qu'on venait d'exprimer.

- C'est évident, disait le Syrien. Cela peut réussir avec des gens impressionnables, mais pour peu qu'on tombe sur un dur, on ne peut plus revenir en arrière et on gâche soi-même les possibilités.

Il posa sur Coplan un regard empreint de sympathie.

- Bravo pour la façon dont vous vous êtes débrouillé à Mafraq, poursuivit-il. J'ignore qu'elle tactique vous avez adoptée, mais le but a été atteint.

Mes hommes ont pu opérer en toute quiétude, ils n'ont pas vu un seul soldat jordanien.

Francis accueillit le compliment sans extérioriser beaucoup la satisfaction qu'il était supposé ressentir.

- Claudine m'a été d'un grand secours, affirma-t-il en examinant ses ongles. Cette fille est une comédienne de premier ordre. Elle peut rendre de grands services, à condition d'être bien dirigée.

Détendu, Chalati approuva ; une lueur égrillarde dans ses prunelles, il dit avec un sourire :

- Vous avez pu apprécier toutes ses qualités, je suppose, au cours de ce petit voyage ?

- Détrompez-vous, rétorqua Francis. La gaudriole et le travail ne peuvent pas aller de pair. Je ne mélange jamais les deux.

Le Syrien fixa Jacobsen avec insistance.

- Vous entendez ? fit-il, sardonique. Voilà ce que j'appelle une bonne mentalité. Prenez-en de la graine.

Le Scandinave, remuant ses épaules massives, maugréa d'un air ombrageux :

- Je ne vois pas ce que ça change, si on pique une fille pendant les entractes.

- C'est une question de principe, trancha le Syrien. On ne peut pas avoir une confiance absolue dans un type qui est trop vulnérable aux attraits féminins.

Il se tourna de nouveau vers Coplan et dit :

- Vous êtes dans la bonne voie, continuez. Chez nous, il y a de l'avenir pour les gens sérieux.

Il ouvrit un tiroir, y préleva une énorme liasse de billets de banque ; mais, avant de se mettre à compter l'argent, il posa une question à Jacobsen tout en désignant Coplan du pouce :

- Comment s'est-il comporté ce soir, avec vous ?

- Pas trop mal, convint le colosse de mauvaise grâce. Il a du punch et il comprend vite.

- Bon, opina le Syrien.

D'un doigt expert il feuilleta la liasse avec une rapidité surprenante ; détachant ensuite un paquet de billets, il le tendit à Coplan :

- Voici votre première paie, dit-il. Deux mille livres syriennes. Ça vous va comme début ?

- C'est régulier, estima Coplan.

Il plia les vingt billets de cent livres pour les glisser dans sa poche intérieure, tandis que Chalati comptait une autre somme pour Jacobsen.

Lorsque celui-ci eut également fait disparaître ses bénéfices, Chalati déclara :

- Et maintenant, la récréation ! J'ai invité tous les gars qui ont participé au coup du pipe-line, plus quelques filles, naturellement. Mais motus, devant elles, nos affaires ne les regardent pas. Suivez-moi.

Les trois hommes montèrent à l'étage supérieur et débouchèrent dans une grande pièce où retentissaient des rires et des éclats de voix.

Six individus endimanchés et neuf femmes, dont Claudine, étaient éparpillés dans ce salon meublé de vastes divans, de petites tables rondes et de poufs aux couleurs vives. D'épais tapis couvraient le sol et les murs, des volutes de fumée s'échappaient de brûle-parfum de cuivre, créant une ambiance voluptueuse, puissamment érotique.

Dans ce décor oriental, l'éclairage indirect venant de tubes luminescents roses encastrés dans une cimaise, et une kyrielle de bouteilles de champagne mises à refroidir dans des seaux à glace en argent apportaient seuls une note moderne.

L'entrée de Chalati et de ses acolytes provoqua une clameur de satisfaction. Elle était le prélude à des réjouissances qui, chacun le savait, dégénéreraient promptement en bacchanale.

Le Syrien présenta sommairement Coplan à tous les invités.

Parmi les membres de l'expédition organisée contre le pipe-line, il y avait trois Européens d'origine balkanique et trois individus de race indéterminable, au teint basané et aux cheveux noir corbeau. Tous, cependant, s'exprimaient en un français douteux, quoique compréhensible.

Quant aux femmes, Européennes sans exception, elles étaient magnifiquement dotées d'avantages physiques que leur robe de soirée soulignait avec une savante indiscrétion. Triées sur le volet parmi les centaines de malheureuses qui tombent dans les filets des trafiquants et sont expédiées en plusieurs endroits du globe, elles arboraient une gaieté factice, traditionnelle dans leur misérable métier.

Serrée de près par un grand escogriffe aux mains avides, Claudine s'épanouit lorsqu'elle vit arriver Coplan. Elle vint aussitôt chercher refuge auprès de lui et manifesta à son égard un empressement bien propre à décourager son précédent cavalier.

Chalati, de bonne humeur, remarqua son manège. Son esprit calculateur étudia, l'espace d'un instant, les missions qu'il pourrait confier à ce couple. Puis, balayant ses préoccupations de chef, il donna le signe des festivités en invitant ses hommes à déboucher les bouteilles de champagne.

Diffusée par un haut-parleur invisible, une musique en sourdine accompagna le bruit des conversations particulières ponctuées de rires épais et de petits cris faussement effarouchés.

Après un toast porté à l'I.P.C., avec des exclamations ironiques et des ricanements moqueurs, les hommes se mirent à boire sec.

Une des filles, sans doute mise en verve, grimpa sur une table et, jupe relevée, jusqu'à la ceinture, se mit à danser une sorte de french-cancan, ce qui déchaîna l'enthousiasme des invités masculins. Elle fut enlevée de la table par des bras robustes, rudement déposée sur un divan et aussitôt investie par les caresses grossières d'admirateurs pressés. En moins d'une minute, sa robe fut mise en lambeaux, en dépit de protestations criardes qui ravissaient les assaillants.

- Vas-y, Moussali ! glapirent deux ou trois types connaissant le tempérament exigeant d'un de leurs collègues. Te gêne pas, elle n'attend que ça !

Irrésistiblement, la scène attirait les regards des autres assistants. Les yeux allumés, ils joignirent leurs encouragements à ceux des brutes hilares qui immobilisaient la fille.

Un frémissement de satisfaction malsaine éteignit brusquement les propos lancés par de nombreuses voix, et un silence oppressé plana.

Le nommé Moussali n'avait plus conscience de ce qui l'entourait. Les dents serrées, les muscles tendus comme des cordes, il se donnait en spectacle avec frénésie. Une plainte offusquée, râlante, s'échappait de la gorge de la femme étendue.

Cela ne dura que quelques secondes, s'acheva dans un concert d'invectives gaillardes et d'applaudissements énervés. Les spectateurs se désintéressèrent de ce coin du salon bien que Moussali eût déjà un successeur.

Coplan et Claudine, enlacés, ne voulaient pas se singulariser. Ils se conduisaient à peu près comme les autres membres de la bande mais conservaient la tête froide.

- Tu vois, lui chuchotait Claudine à l'oreille, c'est toujours pareil. Et ça ne fait qu'empirer jusqu'à ce qu'ils soient tous ivres morts. Surtout, ne me lâche pas.

Il la rassura d'une légère pression dans le dos.

Chalati, deux filles sur les genoux, donnait libre cours à ses penchants. Il indiquait à ses compagnes ce qu'il attendait d'elles, se livrait à leurs caresses expertes.

Ailleurs, Jacobsen barrissait de joie en pétrissant la croupe rebondie des femmes qui passaient à sa portée. Il était à moitié saoul et allait de l'une à l'autre, s'attirant les rebuffades des copains qui n'appréciaient pas son intrusion.

Soudain, le Scandinave avisa Claudine, allongée contre Francis au milieu d'un amoncellement de coussins.

Alléché, il se laissa tomber près d'elle et, d'un grand geste désinvolte, il passa sa main sous la robe, remonta jusqu'à l'aine en caressant la chair nue de la jeune femme.

Coplan, les yeux au plafond, n'avait rien vu, mais il sentit la contraction du corps de Claudine et abaissa brusquement les yeux.

Rigolard, Jacobsen continua, prolongeant avec agrément son exploration indécente.

D'un coup de reins, Coplan se redressa. Debout, il envoya son poing dans la figure du Scandinave avec une rapidité stupéfiante. Le colosse encaissa le marron avant de l'avoir vu venir. Étourdi, mais loin d'être knock-outé, il fixa son adversaire d'un air stupide. Sa main avait automatiquement relâché Claudine.

- Filez de là, ordonna Coplan, la figure mauvaise.

La stupeur de Jacobsen se mua en fureur.

- Quoi ? proféra-t-il en prenant appui sur ses poings. Monsieur veut faire une scène de jalousie ?

- Jalousie ou pas, changez de secteur, gronda Francis.

En guise de réponse, Jacobsen propulsa ses deux pieds en avant en une ruade dévastatrice. Coplan l'évita de justesse en pivotant d'un quart de tour et, simultanément, il abattit son gauche dans l'estomac du Scandinave.

L'altercation, qui avait passé inaperçue jusque-là, mobilisa soudain l'attention des autres invités. Mais avant qu'ils aient pu intervenir, une bataille s'était déclenchée.

Jacobsen était parvenu à se remettre debout ; tel un gorille, il avait enserré Coplan comme s'il voulait le broyer contre sa poitrine.

Francis lui colla son pouce à la base du nez, lui repoussa la tête en arrière par une pression irrésistible de bas en haut.

La face torturée, le Scandinave dut lâcher prise.

Coplan profita de l'ouverture pour placer un crochet du droit sous les côtes du géant. Il doubla par un crochet fulgurant du gauche à la mâchoire.

Durement touché, Jacobsen vacilla. Mais la rage convulsa ses traits et, insouciant de la réception qui l'attendait, il s'efforça de nouveau, d'attraper son agresseur pour l'étouffer, l'étrangler, le briser.

Coplan comprit qu'il avait vraiment affaire à un Scandinave, probablement un Norvégien. Dans la bataille, ces gars-là luttent plutôt qu'ils ne frappent. Le judo est l'arme idéale à leur opposer.

Alors qu'il croyait agripper définitivement son adversaire, Jacobsen sentit ses pieds quitter le sol et, avec une vitesse inouïe, il fut plaqué sur le tapis.

Coplan allait lui casser un bras quand il fut à son tour maîtrisé par deux assaillants. Les yeux agrandis, des femmes à demi nues poussèrent des clameurs perçantes. Des verres et des bouteilles se renversèrent.

Par terre, Jacobsen se débattait contre deux types qui voulaient simplement le relever mais qui, devant son agressivité, l'assommèrent d'un coup de bouteille en plein front.

- Eh bien ?

Cette interjection, lancée par Chalati, claqua comme un coup de pistolet. Elle fut d'autant plus paralysante que le Syrien tenait effectivement un revolver dans la main.

Coplan, qui ne faisait aucun effort pour se libérer de l'étreinte des deux séides de Chalati, affichait au contraire un sang-froid remarquable.

- Ce n'est rien, dit-il au milieu d'un lourd silence. Jacobsen devenait un peu emmerdant, il avait besoin d'une correction.

- C'est possible, rétorqua sèchement Chalati, mais ma maison n'est pas un ring. Et je ne tolère pas que mes hommes se bagarrent entre eux, tenez-le-vous pour dit.

- D'accord, patron, accepta Francis, ennuyé.

Rasséréné par cette soumission immédiate, Chalati oublia ses griefs. Il enfouit son pistolet dans sa poche revolver et dit à ses acolytes :

- Ça va, lâchez-le. Flanquez l'autre dans la baignoire et bouclez la porte de la salle de bains.

Le sol fut déblayé par les filles, un semblant d'ordre fut établi, puis les divertissements licencieux reprirent comme si rien ne s'était passé.

Claudine, un peu pâle, revint s'installer près de Coplan et lui murmura :

- Cette bagarre aurait pu te coûter cher, tu sais. Ici, tout est permis, sauf les disputes ; Chalati est intransigeant là-dessus.

- Ne te frappe pas, je sais ce que je fais, articula Francis entre ses lèvres.

Il espérait que cet incident éviterait à Claudine le sort de la danseuse et des autres filles présentes, qui subissaient des hommages cyniques et répétés. Pourtant, si elle devenait l'objet des convoitises des invités, il ne pourrait pas s'interposer une seconde fois sans danger.

En dépit de son calme extérieur, il bouillonnait encore. Il regrettait de n'avoir pas pu briser deux ou trois articulations au Scandinave. Le geste impudent de celui-ci à l'égard de Claudine avait servi de prétexte, mais c'était surtout la scène du ravin qui avait électrisé les muscles de Coplan. Et ce petit match n'avait pas apuré le compte.

Vidant une coupe de champagne, Francis témoigna soudain à Claudine une sollicitude amoureuse plus active. Il se mit à la caresser en l'embrassant sur la bouche, il la serra contre lui en lui flattant l'échine.

Elle s'abandonnait avec ferveur à ses mains puissantes tout en songeant que, peut-être, l'attitude de Francis était dictée par une autre chose qu'un appétit sensuel.

- Oh... non... haleta-t-elle, les sens bouleversés. Ou bien cesse, ou bien va jusqu'au bout.

- Pas ici, répondit-il, non moins grisé, mais lucide. Je veux t'emmener à l'hôtel. Ici, c'est du chiqué.

- Tu crois ? fit-elle, une étincelle de gaieté dans ses yeux bleus.

Il pouvait raconter ce qu'il voulait, elle ne se trompait pas sur la réalité de son désir. Francis lui ferma la bouche d'un baiser, recommença ses manœuvres galantes sans se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux. D'ailleurs, une certaine lassitude s'emparait des divers groupes.

La soirée, après avoir dépassé son paroxysme, se terminait en beuverie. Deux types somnolaient dans les bras de filles vaseuses. Trois autres tenaient des propos décousus et d'une gravité inattendue. Le cinquième, plus exubérant, exhibait sa force en promenant trois femmes cramponnées à lui. Quant à Chalati, épuisé par les marques d'affection de ses deux préférées du moment, il gisait entre elles, blême, les traits creusés.

Vers trois heures du matin, il recouvra un peu de son énergie et décréta que la fête était finie. Chacun remit de l'ordre dans sa tenue, dans la mesure où c'était encore possible : plus une robe n'était intacte, des bas avaient craqué, on avait égaré des chaussures, des slips traînaient dans tous les coins.

Coplan, les traits burinés, s'approcha de Chalati pour prendre congé.

- Je m'excuse pour cette algarade, dit-il avec toutes les apparences de la sincérité. C'est très rigolo, chez vous.

Bon prince, Chalati montra que l'incident était clos.

- Vous permettez que j'emmène Claudine ? demanda Francis. Ses bagages sont toujours à l'hôtel.

Le Syrien le dévisagea, assez étonné.

- Fichtre, lâcha-t-il. Vous n'êtes pas encore sur les genoux ?

Comme il n'avait pas prêté une attention particulière au comportement de Francis, il s'imaginait que ce dernier avait fait comme les autres.

- Ce n'est pas ça, dit Coplan. Cette fille m'intéresse, on peut en faire quelque chose. Je voudrais vous en parler demain.

Chalati eut un haussement d'épaules indifférent.

- Emmenez-la. De toute façon, il faut que je vous voie demain. Venez vers neuf heures du soir. Il y a quelque chose qui me chiffonne en ce qui vous concerne.

- Ah ? fit Coplan sans accorder une importance exagérée à cette phrase. Eh bien, comptez sur moi : je serai là. Et merci pour...

Il cligna de l'œil vers Claudine. Chalati secoua la tête.

Après avoir serré évasivement la main aux autres membres de l'équipe, Coplan prit Claudine par le bras et descendit avec elle. Heureuse, elle lui pinça les biceps.

Dehors, la nuit était splendide. Une faible brise venue de la Méditerranée agitait les palmiers. Le ciel était constellé d'étoiles.

Respirant à pleins poumons pour oublier les odeurs lourdes qui flottaient dans la maison de Chalati, Coplan décida de faire le trajet à pied. Claudine accepta volontiers de marcher quelques centaines de mètres.

- Ce sont toujours les mêmes, qui assistent à ces réjouissances ? questionna Coplan négligemment.

- Oh, non !... Il y a des têtes qu'on revoit, puis d'autres qu'on ne voit plus jamais. C'est pareil pour les filles d'ailleurs.

- Il y a combien de temps que tu es logée chez Chalati ?

- Six ou sept mois par là.

Il fit quelques pas en silence, demanda :

- Tu n'as jamais eu l'impression que, parmi les invités, il y avait un type d'un genre un peu plus relevé que celui des gars de ce soir ? Tu vois ce que je veux dire ? Un caïd, un patron de la même envergure que Chalati... ou même supérieur.

Elle réfléchit.

- Tu sais, dans ces circonstances-là, je ne m'amuse pas à détailler les gens. Pour moi, ce n'est qu'une bande de salauds, et une sale corvée. Pourquoi me demandes-tu ça ?

- Simple curiosité, prétendit-il. Des fois qu'un de ces particuliers t'aurait fait une grande impression.

- Tu es fou, répliqua-t-elle, agacée.

Elle aurait préféré qu'il parlât d'autre chose.

Mais lui était en train de se demander par quel procédé infaillible la bande de Chalati interceptait l'un après l'autre les agents du Deuxième Bureau français.

CHAPITRE X

Au New Semiramis, les soucis de Coplan s'effacèrent brusquement dès qu'il ouvrit la porte de la chambre. Depuis plusieurs minutes, il n'avait plus prononcé une parole et une tension grandissante s'était créée entre Claudine et lui. Tous deux étaient , survoltés, dominés par une faim charnelle impérieuse.

Sans mot dire, paraissant s'ignorer mutuellement, ils se déshabillèrent, se mirent au lit, éteignirent la lumière. Mais à peine la pièce fut-elle plongée dans l'obscurité qu'une force invincible les précipita l'un contre l'autre. Ils s'unirent avec fougue, dans une étreinte passionnée qui abolit entre eux toute notion étrangère à leur vertige sensuel.

Des délices de la volupté, ils sombrèrent dans un bienheureux sommeil. Ils dormirent d'une traite jusqu'au lendemain dix heures et, quand ils s'éveillèrent, ils se pelotonnèrent l'un contre l'autre, amollis par une ineffable béatitude.

Mais, reprenant peu à peu conscience du réel, Coplan fut envahi par des pensées qui ternirent sa sérénité. Presque d'emblée, il fut confronté avec des problèmes rebutants. Plutôt que de s'aventurer dans un marécage de suppositions stériles, il se leva, malgré les reproches de Claudine.

Sa prochaine entrevue avec Chalati le tracassait. Qu'avait-il voulu dire, le Syrien, par sa petite phrase anodine ?

Tout au long de la journée, en dépit du climat d'affectueuse intimité qui régnait entre Claudine et lui, il s'interrogea sur la besogne qu'allait lui confier l'opulent chef de bande.

A neuf heures précises, ce soir-là, il pénétrait dans l'immeuble de la rue Halbouni. Il fut immédiatement reçu par Chalati.

Devant de minuscules tasses de café, les deux hommes commencèrent par tenir des propos bénins, puis soudain le Syrien attaqua :

- A Khartoum, vous aviez fait mention à Mahmoudié d'une affaire de pétrole que vous aviez conclue en Iran, il y a plusieurs années.

Coplan tressaillit.

- C’est exact, répondit-il.

- Je ne prends jamais ce qu’on raconte pour argent comptant, déclara Chalati, les yeux baissés. Comme je possède de grands moyens d’investigation, j’ai voulu vérifier. Vous aviez engagé vos tractations avec un sénateur nommé Badjistan, n’est-ce pas ?

- Oui. Nous sommes d’ailleurs parvenus à un accord.

- Je ne l’ignore pas. Mais je voudrais savoir pourquoi, peu après, la Sûreté iranienne a lancé un ordre d’arrestation contre vous ?

Un sourire énigmatique amincit les lèvres de Coplan.

- Une manœuvre des Anglais, en guise de représailles, révéla-t-il. Ils voulaient me faire coffrer parce que ma petite opération contrecarrait le blocus qu’ils avaient instauré à l’époque en réponse à la nationalisation des raffineries. Ils m’ont compromis en me collant un meurtre sur le dos.

Chalati médita pendant quelques secondes. Coplan était moins assuré qu’il n’en avait l’air. Son explication tenait debout, à condition que le Syrien ne fût pas au courant de certains détails. Notamment la vraie raison du séjour de Francis à Téhéran cette fois-là.

- Hum... C’est plausible, finit par admettre Chalati en se caressant la joue. Mais, si je comprends bien, il vaudrait mieux que vous ne reparaissiez plus en Iran.

- Pour moi, il n’est plus question d’y retourner, déclara Coplan, catégorique. Envoyez-moi où vous voulez, sauf là-bas.

Chalati continuait à caresser à rebrousse-poil sa joue mal rasée. Il releva enfin les yeux sur son interlocuteur et dit :

- Dommage. J’aurais eu un travail pour vous dans ce pays. Quelque chose qui aurait été dans vos cordes. Bon, n’y pensons plus.

Coplan eut une mimique exprimant son regret.

- Jacobsen pourrait peut-être s’en charger, avança-t-il.

D’un signe, Chalati rejeta cette suggestion :

- Il ressemble trop à un Russe, émit-il, songeur.

La poitrine de Coplan s’était allégée d’un poids considérable. Si le Syrien n’avait pas tiqué, c’est qu’il n’avait pas de soupçons concernant la personnalité véritable de son interlocuteur.

- Et du côté de Bagdad ? s'informa Chalati. Vous n'avez jamais eu d'ennuis dans cette ville ?

- Je n'ai jamais mis les pieds en Irak.

- Dans ce cas, je vais vous expédier là-bas. Il est inutile que vous tourniez en rond à Damas alors que je n'ai rien de spécial à vous confier pour le moment. Vous êtes ingénieur, n'est-ce pas ?

- Oui, quoique je n'aie plus pratiqué depuis longtemps.

- Peu importe. L'essentiel, c'est que vous ayez une certaine compréhension des problèmes techniques. Je crois que vous pouvez réussir aussi bien dans l'action directe que dans...

Il chercha ses mots, les prononça avec une intonation cauteleuse :

- ... que dans une mission diplomatique.

- A vous de juger, dit Coplan, réservé. De quoi s'agirait-il ?

Chalati alluma une longue cigarette de tabac blond. Braquant sur Francis un regard perçant, il questionna au lieu de répondre.

- La petite Servais... Que vouliez-vous me dire à son sujet ?

Coplan arbora un visage extrêmement sérieux.

- Claudine est une fille trop intelligente pour végéter dans la basse prostitution, exposa-t-il. Elle a des atouts qui pourraient être employés à bon escient. Voyez à Mafraq... Elle a embobiné l'officier de la garnison en moins de deux, dans le style qui convenait. Je l'avais endoctrinée de manière telle qu'elle avait rendu Sabbagh vraiment cinglé sans même lui accorder un baiser. Une fille pareille, bien guidée, est plus efficace qu'un chèque en blanc ou une mitraillette. Encore faut-il spéculer sur sa mentalité et ne pas la soumettre à une contrainte trop visible.

- Vous avez bien étudié la question, ironisa Chalati. On comprend pourquoi vous avez été condamné pour vagabondage spécial. Vous en aviez combien, qui travaillaient pour vous ?

- Trois, pas plus, répondit Coplan, imperturbable. Elles opéraient aux Champs-Élysées. Clientèle de haute volée, naturellement. Ça ne marchait pas trop mal.

- C'est rigolo, remarqua le Syrien. Vous avez l'air de tout ce qu'on veut, sauf d'un mac.

- Oui, c’est marrant, avoua Coplan avec une gaieté non suspecte. Vous, ce serait plutôt le contraire.

Le Syrien ne considéra pas cette assertion ambiguë comme une injure. Elle flattait plutôt certaines tendances sous-jacentes de son caractère dominateur.

- Bref, conclut-il, vous voudriez vous annexer Claudine ?

- Je veux même vous l’acheter si c’est nécessaire. A mon sens, c’est un bon placement.

- Je vous la cède en prêt, consentit Chalati. Je me réserve le droit de vous la réclamer en cas de besoin.

- Merci, dit Coplan. De toute façon, je ne l’utiliserai qu’à notre bénéfice commun, cela va de soi.

- C’est bien ainsi que je vois la chose. Eh bien, emmenez-la à Bagdad, et gardez-la bien en main.

Satisfait d’avoir marqué un deuxième point, Francis demanda :

- Que faudra-t-il faire là-bas ?

Chalati fit tomber la cendre de sa cigarette d’un coup sec de son index.

- Vous serez sous les ordres d’un de mes collègues qui contrôle les activités de notre groupe en Irak. Je vais vous indiquer comment vous pourrez le joindre.

Le surlendemain matin, Coplan et Claudine débarquèrent à l’aérodrome de la capitale irakienne après avoir survolé la partie nord du grand désert d’Arabie.

L’aéroport de Bagdad n’étant guère distant de l’agglomération, le couple fit rapidement la connaissance de cette ville au nom évocateur de toutes les splendeurs de l’Orient.

Entourée de terres plates à l’aspect désolé, la capitale étalée sur les deux rives du Tigre donnait surtout une impression de confusion et de désordre.

Dans la grande artère parallèle au fleuve, la circulation des voitures était paralysée par une invraisemblable cohue de marchands, de petits ânes surchargés et même des chameaux au

pas noble et laborieux. Or, l'avenue, er Rashid Street, était la plus moderne de Bagdad, du moins si l'on en jugeait par les édifices qui la bordaient : hôtels, boutiques de luxe, administrations publiques et sièges de banques.

Sur cette avenue ne débouchaient que des ruelles étroites encore plus encombrées, puantes, où retentissaient les vociférations des marchands.

Se conformant aux indications de Chalati, Coplan et Claudine descendirent au Regent Palace, dans er Rashid Street. A peine installé, Francis voulut aller faire une promenade dans les environs. Claudine n'ayant pas manifesté le désir de l'accompagner, il s'en alla tout seul dans les rues de l'antique cité califale.

En gros, quelques voies d'une largeur acceptable avaient été tracées dans le magma compact des souks tortueux. Ces avenues, artificiellement créées en plein milieu d'une sorte de fourmilière humaine, auraient presque fait croire qu'une partie de la ville avait été détruite par un bombardement : bordées de pauvres maisons qui avaient échappé à la pioche et aux bulldozers, elles n'avaient pas du tout l'allure de boulevards d'une grande cité.

En dehors de ces avenues, c'était l'inextricable labyrinthe de ruelles sordides, pisseuses, saturées d'odeurs fortes et de vapeurs de graisse frite, qu'on retrouve dans toutes les agglomérations musulmanes.

Quelques coupoles et minarets ne parvenaient pas à raviver le souvenir de la gloire antique de Bagdad. Par contre, un œil un peu exercé décelait encore de nombreuses traces de la présence britannique. Bien qu'indépendant, le royaume n'avait pas rompu tous ses liens économiques avec la Grande-Bretagne, d'autant plus qu'il ne tirait ses ressources que d'une seule richesse : le pétrole.

Après cette première prise de contact destinée à le familiariser avec le visage actuel de Bagdad, Coplan rentra à l'hôtel pour déjeuner avec Claudine. Celle-ci, encore émerveillée d'avoir été soustraite à l'autorité de Chalati, montrait à Francis un attachement sincère où l'amour physique se conjuguait avec une admiration craintive. Ceci n'empêchait toutefois pas la jeune femme de parler librement.

Lorsqu'ils eurent choisi une table dans le restaurant de l'hôtel, elle s'inquiéta subitement de la raison de leur présence à Bagdad, surtout en ce qui la concernait, elle.

- Je n'en sais encore rien moi-même, lui répondit Coplan. Je dois d'abord aller voir le type dont Chalati m'a donné l'adresse.

- Je t'accompagne ?

- Non. Je te ferai sortir de la coulisse quand ce sera absolument indispensable.

- Ce que tu es chou, prononça-t-elle, reconnaissante. Mais je vais m'embêter à mourir, dès que tu ne seras pas là !

- Je ne pense pas que cette entrevue sera longue. Une simple entrée en matière, je suppose.

Ils passèrent l'après-midi dans leur chambre, ayant mieux à faire qu'à se balader dans les venelles nauséabondes de la capitale.

Vers dix heures du soir, Coplan sortit du Regent Palace, héla un des nombreux taxis qui patrouillaient dans l'avenue.

- Night club « Tamerlan », indiqua-t-il au chauffeur.

Ce dernier réfléchit deux secondes puis, avant de démarrer, fixa le prix de la course.

- Two royal ? avança-t-il.

Coplan, étonné, constata que la voiture était démunie d'un compteur. Un rapide calcul mental lui révéla que la somme demandée correspondait environ à quatre cents francs. Il acquiesça et le taxi se mit en route.

Pas pour longtemps. Trois minutes plus tard, il stoppait devant un établissement surmonté d'une enseigne au néon ; et Francis s'avisa qu'il n'avait pas entamé la soirée par une affaire brillante : la voiture avait à peine parcouru trois cents mètres.

Ayant payé le montant prévu, il pénétra dans la boîte de nuit. Au-delà d'une antichambre, un rideau de velours bleu roi masquait la salle proprement dite. Un individu en smoking, rasé de près, la chevelure brillantinée, salua l'Européen avec une déférence et un empressement de commande.

- Je viens de la part de Zayed Chalati, lui dit Coplan.

Aussitôt, la figure du personnage changea. Il perdit son masque servile, son sourire factice disparut.

- Quel est votre nom ? s'enquit-il, d'égal à égal.
- Francis Coplan.
L'autre hocha la tête en signe d'approbation.
- Venez, dit-il.
Il désigna une porte que Coplan n'avait pas vue parce qu'elle se confondait avec le mur de l'antichambre : seule une très mince rainure en dessinait le contour.
L'homme entraîna le visiteur dans un escalier qui montait en spirale, le précéda dans un couloir où flottait un lourd parfum épicé.
Arrivé devant une porte, il appuya sur un bouton de sonnerie, selon un rythme convenu. Le battant pivota doucement sur ses gonds ; Coplan se rendit compte que cette porte était en acier, et d'une épaisseur respectable.
Le cicerone fit encore quelques pas dans la seconde moitié du couloir partagé en deux par le vantail métallique puis, après avoir épié un signe - l'allumage d'une petite lampe rouge - il introduisit Coplan dans un bureau d'un luxe stupéfiant.
Le maître de céans, un bellâtre vêtu à l'européenne mais Turc ou Arménien de naissance, était enfoncé dans un fauteuil aux formes amples et fumait paisiblement un narguilé. Il jeta un regard languide sur les deux arrivants, sans déposer l'embout d'ambre qu'il tenait à la main.
L'homme de l'entrée lui parla en arabe, sans doute pour lui indiquer l'identité de l'Européen. D'un battement de ses longs cils, le propriétaire du « Tamerlan » congédia son subordonné.
Coplan commençait à se demander si ce personnage aux allures de satrape était muet quand enfin le type lui demanda d'une voix onctueuse :
- Donnez-moi le certificat délivré par Chalati.
- Pardon, fit Coplan. Qui êtes-vous ?
- Vous devez vous en douter, je présume ?
- Naturellement, mais cela ne me suffit pas. Je désire une certitude.
- Nouri Garibian, responsable du secteur irakien.
- Très bien. Voici le document.

Coplan avança de deux pas et remit un feuillet de papier plié en quatre. De la main gauche, Garibian secoua la feuille pour la déplier ; il lut sans se presser le texte écrit par son collègue syrien. Ensuite, il laissa délicatement choir le papier sur le tapis.

- Ainsi, vous êtes Français ? Et vous parlez l'anglais sans le moindre accent.

- Trois ans passés au collège d'Eton.

Garibian opina.

- Vous êtes également ingénieur, à ce qu'on me dit. Êtes-vous capable de manipuler des explosifs ?

- Les explosifs courants, oui : dynamite, nitroglycérine, plastic.

L'Arménien se replongea dans sa méditation. Des bulles d'air montaient à une cadence régulière dans son narguilé.

- J'envisage pour vous un travail assez délicat, finit-il par déclarer. Dites-moi carrément si vous croyez pouvoir le mener à bien ou si vous préférez qu'on le confie à quelqu'un d'autre.

- Expliquez-moi toujours de quoi il s'agit.

Garibian déposa calmement le tuyau d'ambre sur le rebord d'un plateau, puis il fit un effort considérable pour s'extraire de son fauteuil.

- Vous connaissez le pays ? s'enquit-il distraitement tandis qu'il allait vers un meuble qui était à la fois un bar et un secrétaire.

- Non, pas du tout, dit Coplan.

Le tenancier, muni d'une carte routière qu'il venait de prélever dans un casier, s'approcha de son bureau pour la déployer.

- Venez voir, invita-t-il.

Les mains dans les poches, Coplan vint se planter devant la table, à côté de Garibian. Ce dernier était parfumé comme une danseuse. D'un index orné d'une bague portant une énorme pierre précieuse, il montra deux points de la carte :

- Mossoul... Kirkouk... Les deux centres principaux de la production pétrolière de l'Irak.

Son doigt unit d'un trait les deux localités, et son geste s'accompagna d'un commentaire :

- Un pipe-line venant du premier gisement vient rejoindre celui qui, partant vers l'ouest, écoule la production du second. Donc, le

tronçon ultérieur transporte la totalité du pétrole extrait en Irak pour les besoins de l'Europe. Vous me suivez ?

- Parfaitement, acquiesça Francis.

L'index de Garibian suivit une ligne droite, vers la gauche, puis s'immobilisa sur l'embranchement que formaient trois lignes noires.

- Ici, la conduite principale se divise en quatre pipe-lines distincts : deux de 12 pouces allant à Tripoli, en Libye ; un de 30 pouces à Baniyas, en Syrie ; et le dernier, qui passe par la Jordanie, aboutit sur la côte méditerranéenne à Saïda, au Liban.

Ce dernier, le mieux connu de Coplan, était celui qui, quelques jours plus tôt, avait été saboté aux environs de Mafraq par les hommes de Chalati.

Mais Garibian continuait.

- Ici, disait-il en dessinant un petit cercle, se situe le centre vital de distribution du pétrole irakien, à proximité de la localité d'Haditha, sur l'Euphrate. Vous avez d'une part l'arrivée des gisements et d'autre part le départ des quatre canalisations. Toutes ces conduites aboutissent à l'intérieur d'une puissante station de pompage, protégée par un fortin.

Un sourire inquiétant parut sur la face olivâtre de l'Arménien.

Coplan, détachant ses yeux de la carte, fixa son interlocuteur. Celui-ci fit le tour du bureau et alla de nouveau s'affaler dans son fauteuil, comme s'il était exténué d'être resté debout si longtemps.

- L'I.P.C. étant une société dont plus de soixante-quinze pour cent des parts sont contrôlées en sous-main par des groupes étrangers (Anglo-franco-hollandais. Le dernier quart des actions est aux mains d'une société américaine et d'une famille grecque), et dont la production alimente en majeure partie l'Europe occidentale, la conclusion s'impose d'elle-même, vous ne trouvez pas ?

Coplan revint au centre de la pièce, le front soucieux.

- Oui, dit-il, je vois. Mais, en pratique, en quoi le travail consistera-t-il ?

Garibian prononça d'une voix étonnamment douce :

- Il faut tout simplement faire sauter cette station de pompage.

CHAPITRE XI

Coplan demanda :

- Devrai-je exécuter ce boulot tout seul, ou serai-je assisté par une équipe ?

- C’est à vous d’en décider, déclara Garibian en reprenant son narguilé. Je puis vous donner un certain nombre de renseignements préalables ; mais, ensuite, vous devrez aller vous rendre compte par vous-même, sur place. La région fourmille de curiosités archéologiques, des savants du monde entier la parcourent sans arrêt. Votre présence à Haditha ne sera donc pas suspecte. Cela vous permettra d’élaborer un plan d’attaque offrant le maximum de chances de réussite.

Perplexe, Coplan se gratta la nuque.

L’occasion qui se présentait à lui était fantastique, mais, d’un autre côté, il refusait intérieurement de porter un coup aussi terrible aux approvisionnements franco-anglais en pétrole. Il ne pouvait ni accepter ni décliner cette offre sur-le-champ.

- A première vue, émit-il, une telle opération semble présenter de très gros risques. Non seulement pendant qu’elle sera exécutée, mais aussi après. Un coup pareil va mettre en branle toutes les forces militaires et policières du pays.

- D’accord, approuva Garibian avec sérénité. Mais ce n’est pas ça le plus grave : les réactions de l’intelligence Service et du Deuxième Bureau français seront autrement redoutables. Aussi sommes-nous disposés à payer le gros prix et à vous garantir des moyens de fuite infaillibles.

- Qu’appellez-vous le gros prix ?

- Dix mille livres sterling, payables en lingots ou en poudre d’or, à votre choix.

Le cerveau de Coplan vacilla.

L’équivalent de vingt kilos d’or pour un sabotage, c’était une somme. Il est vrai que les dégâts commis et les pertes qui en résulteraient se chiffreraient par dizaines de milliards.

Machinalement, Coplan prit son paquet de cigarettes, en préleva une, l'alluma.

- L'affaire mérite considération, jugea-t-il en tirant une bouffée. Toutefois, je ne désire pas m'engager à la légère. Je ne vous donnerai une réponse ferme qu'après m'être rendu sur les lieux et avoir évalué les difficultés de réalisation.

- C'est évidemment une entreprise dans laquelle il ne faut pas se lancer tête baissée, approuva Garibian. Une préparation minutieuse s'impose. Je dirais même qu'elle est indispensable.

Il plongea sa main gauche dans la poche intérieure de son veston, en retira une liasse de bank-notes, l'évalua d'un coup d'œil.

- Voici de quoi couvrir vos premiers frais, dit-il. Je ne sais pas combien il y a, mais ce ne doit pas être moins de deux cents dinars. Revenez me trouver d'ici quelques jours, lorsque vous serez allé à Haditha.

Francis prit l'argent.

- Comment peut-on se rendre dans ce patelin ? s'enquit-il, attentif.

- Louez une voiture sans chauffeur. La route est très acceptable mais la distance excède deux cents kilomètres.

- Entendu, dit Coplan. Vous ne tarderez pas à recevoir de mes nouvelles.

Comme Francis s'apprêtait à sortir, Garibian l'interpella :

- Une seconde, je vous prie. Chalati m'informe que vous êtes accompagné par une de ses pensionnaires... Je sais qu'il a bon goût. Il me serait très agréable que vous m'ameniez cette demoiselle lors de notre prochaine entrevue.

En dépit du ton amène employé par le tenancier, sa requête n'était pas un souhait, mais un ordre. L'apparence efféminée de cet individu devait cacher une nature intransigeante, volontaire, inflexible jusqu'à la cruauté.

- J'y penserai, promit Coplan.

Il saisit le bouton de la porte, mais celle-ci résista. Il se tourna vers Garibian, l'interrogeant du regard. L'Arménien eut un pâle sourire. Il allongea le bras gauche jusqu'à une tablette dissimulée

par un rideau, passa sa main sous l'étoffe. Avec un déclic, le pêne se libéra de son verrouillage.

Coplan tourna le bouton, tira le battant vers lui et, sur un signe de tête, quitta son nouveau chef.

Dans le couloir, le panneau d'acier pivota automatiquement sans qu'il l'eût touché. Ayant redescendu les marches, il se retrouva dans l'antichambre.

Le chien de garde calamistré était toujours de faction. Il gratifia Francis d'un clin d'œil complice, mais lorsque le Français eut franchi le seuil de l'entrée, il actionna un bouton de sonnerie encastré dans le mur.

Coplan regagna le Regent Palace à pied. Il n'était pas fâché de respirer un peu d'air frais, même si cet air devait contenir des effluves malodorants.

Le lendemain, avec Claudine, il partit à Haditha dans une antique Rolls-Royce de louage. Le moteur de la vénérable voiture tournait impeccablement et les cinquante premiers kilomètres furent couverts en une heure, l'encombrement de la route n'autorisant pas de grandes vitesses.

Après avoir franchi l'Euphrate, les deux voyageurs longèrent les méandres du fleuve à travers les vastes étendues de la Mésopotamie. Ils atteignirent la petite bourgade d'Hit et s'arrêtèrent pour déjeuner.

Ne découvrant rien qui rappelât un restaurant, ils furent contraints d'acheter des pâtisseries trop sucrées dont ils effacèrent le goût avec plusieurs verres de thé.

Remontés en voiture, Coplan et Claudine aperçurent de nombreuses norias actionnées par des petits ânes, des tombeaux à coupole inondés de soleil, puis des marais noirâtres, bitumeux, d'où émanaient des odeurs asphyxiantes. Coplan appuya davantage sur l'accélérateur pour fuir cette région pestilentielle, mais la Rolls se mit à tressauter sur les bosses de la route et il fallut ralentir.

La vue d'un khân et du poste de police de Baghdadi annonça à Francis, qui avait bien étudié l'itinéraire, la proximité de Haditha. Le caravansérail n'était pas désaffecté ; sur les instances pressantes de Claudine, Francis stoppa quelques minutes pour qu'ils puissent

admirer le spectacle : circulant entre des chameaux debout ou accroupis, des Bédouins en longues robes de couleurs diverses transportaient des outres pleines. Des femmes voilées et des enfants en haillons ajoutaient à ce tableau le pittoresque de leurs glapissements.

- Ce devait être exactement pareil il y a vingt siècles, dit Coplan, rêveur. Pour eux, le pétrole n’a guère modifié les conditions d’existence.

- Ils s’en foutent, affirma Claudine avec une superbe certitude.

- Ceux-là, oui, admit Francis. Mais il y en a quelques-uns qui n’acceptent pas cet état de chose avec la même philosophie.

Ils roulèrent encore une trentaine de kilomètres en plein désert. Soudain, Coplan toucha Claudine du coude et annonça :

- Tiens, voilà la station de pompage K-3.

- C’est là qu’on s’arrête ?

- Oui, dit-il, les yeux fixés sur un bâtiment blanc à côté duquel s’enchevêtraient des canalisations.

Une énorme conduite venant de l’autre rive de l’Euphrate disparaissait sous terre pour arriver aux vannes et aux pompes logées à l’intérieur de la construction. De même, vers l’ouest, les conduites émergeaient du sol et filaient, en deux lignes divergentes, vers le désert.

A côté de la station de pompage, un autre édifice, destiné sans doute à abriter le personnel, avait un aspect moins industriel. D’une architecture sobre, éclairé par de grandes fenêtres horizontales, il portait le sigle de l’I.P.C.

Et ce point stratégique par où passait un flot ininterrompu de pétrole n’était défendu, en tout et pour tout, que par une dérisoire clôture en fil de fer barbelé et par un vulgaire fortin érigé à cent mètres de là sur une éminence. Tout autour c’était l’immense solitude, la désolation torride de la steppe mésopotamienne avec, à l’ouest, la ligne bleutée des collines du Djezireh.

La Rolls atteignit rapidement le croisement de la piste qui coupait transversalement la route. A l’angle formé par ces deux voies millénaires se dressait, tel un symbole, l’insolite assemblage technique édifié par une civilisation sur-mécanisée.

Il était cinq heures de l'après-midi, la chaleur suffocante prodiguée par un soleil implacable commençait à décroître.

Ayant garé la voiture dans l'ombre projetée par la station de pompage, Coplan mit pied à terre, aida Claudine à descendre. Envahis par une sensation bizarre, ils longèrent les barbelés.

Ils ne voyaient âme qui vive. On aurait pu croire que la machinerie dont on percevait la rumeur fonctionnait automatiquement, en dehors de toute présence humaine.

Cependant, lorsqu'ils arrivèrent devant le portail, un veilleur se manifesta subitement. Il s'enquit, en anglais, du motif de leur visite.

- Rien de spécial, dit Coplan. Je voudrais simplement voir un ingénieur pour lui demander quelques renseignements.

Presque tous les Européens passant par cette route formulaient la même requête. Blasé, l'homme invita le couple à pénétrer dans l'ombre fraîche d'un petit hall tapissé de carrelage où planait une forte odeur d'essence.

Le gardien traversa le hall, tritura un mécanisme invisible, puis il ouvrit une porte et, aussitôt, le ronronnement des machines s'amplifia, pour décroître lorsque la porte se referma.

Aux murs, des écriteaux proclamaient en lettres rouges : « Défense de fumer - Danger de mort. »

Un instant plus tard, le gardien revint, accompagné par un gaillard au visage luisant de sueur, vêtu d'une salopette blanche maculée de taches d'huile et de cambouis. Ses cheveux châtain clair et sa peau couleur brique dénonçaient, autant que son attitude réservée, un citoyen de sa très gracieuse Majesté.

- John Penfold, se présenta l'ingénieur avec un geste d'excuse de ses mains huileuses. Que puis-je faire pour vous ?

- Désolé de vous interrompre en plein travail, dit Coplan, mais les occasions de se renseigner sont plutôt rares, sur cette piste. Ma femme et moi allons à Abou Kemal, pour visiter les vestiges archéologiques de Mari. Y a-t-il dans les environs un endroit où nous pourrions passer la nuit ? Si j'en juge d'après ma carte et mon guide, ça me semble aléatoire.

- Ho ! fit l'Anglais. Ne vous cassez pas la tête.

Vous pouvez loger dans l'autre bâtiment. Des chambres sont prévues pour les voyageurs de passage. Adressez-vous au concierge.

- Magnifique, jubila Francis. On peut y manger aussi ?

- Bien sûr ! Il y a une cantine. Vous serez les invités de l'I.P.C.

Il décocha un regard à Claudine, essuya machinalement ses mains à un paquet d'étoupe.

- Peut-être aurons-nous le plaisir de vous revoir ? dit Coplan en prenant la jeune femme par le bras pour s'en aller.

- Certainement ; mon tour de garde finit à six heures.

- O.K. A tout à l'heure ! lança Francis.

Cinq minutes plus tard, il pénétrait dans l'autre construction blanche, où un aimable concierge, après avoir entendu ses explications, lui conseilla d'amener la voiture devant le porche afin de faciliter le déchargement des bagages.

Le couple fut ensuite conduit par des couloirs aussi propres que ceux d'une clinique jusqu'à une chambre coquette pourvue d'une douche, luxe inattendu dans ce désert de pierres. Le concierge stipula que le dîner était servi entre cinq heures et demie et huit heures, dans la salle à manger commune et que les voyageurs étaient dispensés de tout paiement.

Quand Coplan et sa compagne furent seuls, Claudine articula d'une voix sourde :

- Tu vois, c'est encore pareil. Nous sommes reçus gentiment, et toi tu manigances un coup vache à ces braves gens qui ne se doutent de rien.

- Oh, la barbe ! rétorqua-t-il agacé. Tu ne vas pas te mettre à me faire la morale chaque fois qu'on travaille ensemble, non ?

Le torse nu, il entreprit d'ouvrir les deux grandes valises (garnies d'objets pour la plupart inutiles) qu'il avait apportées de Bagdad pour donner le change.

Dépitée, Claudine se débarrassa de sa robe et apparut en slip. Elle n'avait strictement rien d'autre sur la peau.

- Et moi ? Qui vais-je encore devoir entortiller ? reprit-elle au bout d'un moment.

- Personne. Souris et tais-toi, c'est tout ce que je te demande.

Nue, elle s'approcha de lui, se colla contre son torse.

- Tu es de mauvais poil ? s'enquit-elle, câline.

Il la détacha de lui, la retourna et lui donna une petite tape sans méchanceté sur les fesses.

- Non, répondit-il. Seulement figure-toi que, moi aussi, j'ai parfois des raisons d'être embêté. Et alors, il vaut mieux que tu ne viennes pas me tarabuster. Prends ta douche, ne te soucie pas du reste.

Une heure plus tard, habillés tous deux de vêtements plus élégants quoique sans recherche, le visage frais, bien coiffés, ils entrèrent dans la salle à manger.

Le brouhaha des conversations des quelque dix personnes réunies dans ce local s'éteignit d'un seul coup. Tous les regards étaient braqués sur les nouveaux venus et un silence presque gênant salua l'apparition du couple.

Coplan salua l'assemblée d'une inclinaison du buste en disant :

- Gentlemen...

Se levant d'une des tables, l'ingénieur Penfold déposa sa serviette pour venir à la rencontre des deux invités.

- Faites comme chez vous, dit-il d'une voix cordiale. Asseyez-vous où bon vous semble...

Puis, rougissant :

- ... à ma table, éventuellement.

De la main, il montrait les deux sièges libres en face de son couvert.

- Volontiers, dit Coplan.

Claudine, souriante, acquiesça en silence.

Au cours du repas, la conversation effleura les sujets les plus divers : les curiosités de l'Irak, la vie à Bagdad, la situation politique mondiale et autres digressions classiques entre gens qui ne se sont jamais vus. Immanquablement, on en vint à parler du pétrole en général et de l'I.P.C. en particulier.

Claudine s'embêta ferme, d'autant plus qu'elle ne saisissait pas une bribe des phrases qu'on prononçait devant elle.

Vers neuf heures du soir, attablés devant des whiskies et grillant une cigarette après l'autre, les deux hommes bavardaient encore avec entrain.

- C’est inimaginable, disait Francis. Vous occupez ici un point vital, l’endroit le plus important de l’acheminement du pétrole irakien vers la Méditerranée, et vous êtes dépourvus de toute protection. Vos installations s’élèvent comme ça, en plein bled, à la merci d’un coup de main. Après les raids effectués contre vos pipe-lines en Jordanie et en Syrie, vous ne prenez aucune précaution. C’est insensé.

- Qu’est-ce qui vous fait croire que nous ne sommes pas protégés ? questionna Penfold en ouvrant des yeux candides.

Coplan fit une grimace désapprobatrice et sceptique.

- Vous l’êtes peut-être, dit-il, mais ça ne se voit pas. A moins que vous ne considériez comme protection suffisante votre dérisoire clôture en fil de fer barbelé ? En Europe, c’est ce qu’on installe autour de toutes les pâtures.

La figure de Penfold s’illumina d’un sourire.

- Ne vous fiez pas aux apparences, conseilla-t-il en clignant de l’œil. La clôture ne sert qu’à délimiter la propriété et à empêcher les chameaux de venir se promener entre les tubulures extérieures.

Parfaitement conscient de l’efficacité du système assurant la sauvegarde des installations, il poursuivit :

- Ce qu’il y a de plus vulnérable, les pompes et les vannes qui commandent les diverses conduites, se trouve à l’intérieur du bâtiment. Donc, pour les détruire, il faudrait d’abord pénétrer dans le bâtiment.

- C’est facile, objecta Coplan. Ma femme et moi, nous sommes entrés dans la station comme dans un moulin.

- Oui, dans le hall ! se récria Penfold. Mais il vous aurait été impossible d'aller plus loin. La porte suivante est bloquée par un verrouillage que seul le gardien peut faire fonctionner de l’extérieur. Or, elle est en acier. Si on tentait de l’ouvrir de vive force, le personnel occupé à l’intérieur aurait largement le temps d’alerter la garnison du fortin et de s’emparer des armes disposées dans des râteliers en prévision d’une attaque. Et ce n’est pas tout. Outre la surveillance que les soldats exercent aux alentours par des rondes incessantes, un radar de nuit avertit l’opérateur radio de toute

présence insolite dans un rayon de dix kilomètres. Si vous saviez combien d'innocents animaux ont déjà déclenché l'alarme !

Coplan adopta une attitude moins réticente.

- Oui, évidemment, ça change un peu l'aspect des choses, reconnut-il. Mais que se produirait-il en cas d'attaque massive, avec des assaillants pourvus d'armes automatiques ?

- Ne vous en faites pas, nous avons des mitrailleuses, nous aussi, rétorqua Penfold. Et, à la première rafale, la radio appellerait des renforts situés aux stations T-I et H-I, qui possèdent des hélicoptères. En moins d'une demi-heure, les saboteurs auraient non seulement sur le dos le personnel d'ici et les vingt soldats du fortin, mais aussi les quarante autres des stations suivantes. Au total une centaine d'hommes bien armés et intrépides. Vous ne croyez pas qu'il y a de quoi dégoûter les individus les plus déterminés ? Sans compter qu'ils ne pourraient guère battre en retraite !... On pincerait les survivants avant qu'ils aient fait cinquante kilomètres.

Coplan commençait à comprendre pourquoi Garibian offrait dix mille livres sterling à celui qui surmonterait toutes ces difficultés. L'Arménien devait être mieux renseigné qu'il ne l'avait avoué.

- Eh bien, franchement, vous me rassurez, déclara Francis en vidant son scotch. Après l'affaire du canal de Suez, ce serait une sacrée sale blague si cet embranchement de pipe-line venait à être démoli.

- Dormez sur vos deux oreilles, murmura l'ingénieur britannique. Il peut y avoir des histoires plus loin, les conduites peuvent être mises hors d'usage en un point quelconque de leur parcours, mais pas ici.

- Tiens, avança Coplan, ça m'intéresserait de visiter votre station. Ce n'est pas interdit, je suppose ?

- Pas le moins du monde. Il n'y a que deux petites formalités à remplir : vous laisser fouiller pour qu'on soit sûr que vous ne portez pas d'arme, et remettre votre passeport afin qu'on relève votre identité. C'est tout.

- Dans ce cas, je saute sur l'occasion à pieds joints, dit Francis après une hésitation très fugitive. Quand pourrions-nous, ma femme et moi, faire le tour des installations ?

- Quand vous voudrez. Demain matin ou tout de suite. Mais ne mettez pas de vêtements élégants

Coplan eut l'air de consulter Claudine.

- Va pour demain matin, décida-t-il.

CHAPITRE XII

Coplan arriva seul, le surlendemain soir, au Tamerlan.

Le garde du corps de Garibian, posté dans l'antichambre pour filtrer les visiteurs, le reconnut aussitôt et, au lieu de le diriger vers la salle, lui fit de nouveau emprunter le petit escalier dérobé menant au bureau privé du tenancier.

Devant la porte de fer, Coplan nota que son cicerone n'appuyait pas sur le bouton de sonnerie comme la première fois : le signal était différent. Sans doute changeait-il tous les jours.

Introduit dans le bureau, Coplan salua Garibian d'un geste de la main et dit :

- Bonsoir, chef.

Garibian, tiré à quatre épingles, languissamment étalé dans son fauteuil, lui dédia un battement de ses longs cils noirs.

- Alors ? questionna-t-il de sa voix douce.

Coplan, arborant une mimique dubitative, alla s'appuyer au bureau et mit ses deux mains dans ses poches.

- Rien n'est impossible, évidemment, déclara-t-il, les yeux dans le vague. Mais ça se présente plutôt mal et les chances d'y laisser sa peau sont un peu trop élevées à mon goût.

Les sourcils de Garibian dessinèrent un accent circonflexe.

- Vous renoncez ? s'enquit-il, méprisant.

- Tout dépendra des moyens que vous pouvez mettre à ma disposition. Je ne vous cache pas qu'ils devront être considérables.

L'Arménien fit un geste désinvolte attestant que cet aspect de la question était absolument secondaire.

- Qu'avez-vous pu récolter comme renseignements pratiques ?

Coplan lui expliqua en détail sa conversation avec l'ingénieur Penfold, puis les constatations qu'il avait faites en parcourant les installations de la station de pompage.

- De tout ceci, conclut-il, on peut tirer un certain nombre de déductions intéressantes. Pour que l'attaque réussisse, il faut : détourner la vigilance des occupants du fortin ou des patrouilles par une manœuvre de diversion ; empêcher le personnel de la station de pompage de se servir de la radio pour appeler à l'aide ; opérer avant la nuit, afin que le radar ne jette pas l'alarme en détectant des présences insolites dans les environs ; inciter le gardien à ouvrir volontairement la porte de fer condamnant l'intérieur de la station et, enfin, agir avec une promptitude suffisante pour que le personnel n'ait pas le temps d'intervenir... Vous voyez, tout cela exige une parfaite mise au point, une équipe d'hommes décidés et un matériel assez important. Et puis, il ne suffit pas que les participants réalisent leur programme, il faut encore qu'ils puissent échapper à la chasse qui s'organisera dans les minutes suivantes.

Garibian le scrutait avec une attention aiguë.

- Pourriez-vous me crayonner un croquis topographique des deux bâtiments et m'indiquer les endroits stratégiques ?

- Naturellement, dit Coplan en se détachant du bureau. C'est la première chose à faire pour élaborer un plan. Vous avez du papier ?

Le tenancier s'extirpa de son fauteuil, passa derrière son bureau et ouvrit un tiroir.

- Voici, dit-il en lançant devant Francis quelques feuilles de papier machine. Dessinez et inscrivez là-dessus l'essentiel de ce que vous venez de me dire.

Coplan se mit à l'œuvre. Pendant près d'un quart d'heure, il accumula les détails qu'il avait relevés lors de son bref séjour à K-3 : emplacement des barbelés, des canalisations extérieures, du poste émetteur-récepteur de radio, arrivées et départs de pipe-lines ; les effectifs et leur répartition dans la station, dans le bâtiment annexe et dans le fortin situé à proximité.

Peu à peu, il reconstitua devant Garibian une image parfaitement exacte de la réalité ; il accompagna ses croquis d'un commentaire

destiné à montrer à l'Arménien ce que les gens de l'I.P.C. pouvaient opposer comme parade à diverses tentatives de sabotage.

L'esprit agile de Garibian concevait fort bien, à présent, pourquoi le projet consistant à faire sauter la station se heurtait à d'énormes difficultés. Il rendait aussi hommage à la clairvoyance et à la perspicacité de l'homme qui avait réuni tous ces renseignements.

Ce Coplan, qui était loin d'être un imbécile, était peut-être de taille à réussir une telle entreprise. Mais, de toute évidence, il se montrerait intraitable dans l'organisation.

Comme pour répondre aux préoccupations mentales de Garibian, Francis aborda le sujet le plus épineux :

- Reste à voir comment on peut s'en sortir après... En admettant que je puisse entrer dans la station et déposer des charges explosives à retardement sans que le personnel s'en aperçoive, il me restera dix minutes pour prendre le large. L'explosion s'étant produite, le fortin va alerter le Q.G. de Bagdad et lancer ses soldats à nos trousses. A ce moment-là, il s'agira de se replier à bride abattue. Mais où, et comment ?

Garibian se mura pendant quelques secondes dans un mutisme complet. Méditatif, il caressa ses cheveux brillants. Coplan reprit :

- Ne perdez pas de vue que les gens de K-3 ne seront pas nécessairement tués par la déflagration. Il y aura des survivants... Ceux-là me connaissent et ils sauront que l'attentat a été commis par moi. Mon signalement sera diffusé dans toutes les directions. Pas question d'emprunter des moyens de transport publics, chemin de fer ou avion. Or, vous pensez bien que je ne vais pas pousser plus avant la préparation de l'attaque sans avoir mes apaisements sur deux points : le paiement des dix mille dinars et mon évasion ultérieure.

L'Arménien regagna son fauteuil, s'y laissa tomber. Négligeant son narguilé, il prit un luxueux étui à cigarettes et le présenta à Coplan.

- Si vous parvenez à atteindre les objectifs prévus, commença-t-il, j'ai tout intérêt à vous expédier dans une retraite inviolable. Primo, parce que j'aurai la preuve que vous êtes un homme précieux ; secundo, pour ma propre sauvegarde. Si vous tombiez aux mains

des Irakiens, je ne donnerais pas cher de ma peau, car ils sauraient bien vous arracher tout ce que vous savez sur l'origine du complot. Donc ne vous mettez pas martel en tête, j'étudierai cet aspect-là avec un soin particulier. Pouvez-vous m'établir dès maintenant un plan d'action définissant les rôles respectifs des collègues qui vous accompagneront ? Au fait combien d'hommes vous faudrait-il ?

- Ni trop, ni trop peu, dit Coplan. Quatre, mais des types décidés, dont vous connaissez les qualités et en qui vous avez toute confiance.

- Je peux vous les procurer. Dressez aussi l'inventaire du matériel, des armes et des véhicules indispensables. Nous confronterons ensuite votre plan et celui que j'aurai préparé pour votre fuite à tous.

- D'accord. Incidemment, et réflexion faite, je préfère que vous me payiez le montant prévu en poudre d'or. C'est plus commode à transporter et à écouler par la suite.

Garibian hocha la tête en signe d'assentiment, alors qu'il était en train de se demander si le moyen le plus sûr de se mettre à couvert après l'attentat n'était pas de supprimer purement et simplement ceux qui y auraient participé. Cette solution avait l'avantage d'être, par surcroît, la plus économique.

Indéchiffrable, le tenancier leva la tête vers Coplan.

- Revenez me voir demain soir, dit-il. Nous fixerons ensemble les modalités de l'entreprise et nous en arrêterons la date.

- Entendu, opina Francis. Je vais immédiatement m'atteler à la besogne. Bonsoir, Mr Garibian.

Une lueur fugitive passa dans les prunelles de l'Arménien.

- Ne vous avais-je pas prié d'amener votre amie Claudine lorsque vous reviendrez ici ? rappela-t-il, caustique. J'aimerais la voir, cette enfant.

- Elle n'était pas en forme, ce soir, dit Coplan. Elle viendra demain.

- N'oubliez pas, insista Garibian avec un sourire fielleux.

Il appuya sur le bouton qui libérait le pêne de la serrure, et Coplan sortit.

L’homme de garde, en bas, appuya, lui aussi, au passage du visiteur, sur le bouton encastré dans le mur.

D’un immeuble situé de l’autre côté de la rue, un marchand porteur d’un cageot de dattes sortit et, sur l’autre trottoir, adopta la même direction que Coplan.

Au Regent Palace, Francis retrouva Claudine. Étendue sur le lit, vêtue d’une courte chemise en nylon, la jeune femme lisait un vieux journal en dégustant des rahat-lokoums. Ses longues jambes nues, au galbe racé, tranchaient sur le rouge cramoisi du couvre-pied.

Coplan posa distraitement un baiser sur les lèvres de la fille, puis, les traits soucieux, ôta sa veste et se servit un verre de whisky.

- Ça ne gaze pas ? demanda Claudine en remarquant son air absorbé.

- Oh si, riposta-t-il. Seulement j’ai des écritures à faire et ça promet d’être compliqué. Une bonne partie de ma nuit risque d’y passer.

- Zut ! s’écria Claudine, dépitée. Tu te déguises en rond-de-cuir maintenant ?

Il leva l’index et rectifia :

- En stratège, ma chère.

Abandonnant son ton badin, il ajouta :

- Et c’est une stratégie dans laquelle tu auras un rôle à jouer, malheureusement.

- Oh, soupira-t-elle, pas besoin d’employer de grands mots. Moi, mon rôle, il est toujours le même...

Elle déposa sa boîte de lokoums sur la table de nuit, mit ses pieds dans ses chaussures et vint vers Francis.

- C’est qui, cette fois-ci ? s’informa-t-elle avec lassitude.

Il la prit à la taille, la couva d’un regard affectueux.

- Le type pour qui nous travaillons, articula-t-il à mi-voix. Le patron du « Tamerlan ».

Elle avait appuyé sa tête blonde contre l’épaule musclée de Coplan, avait agrippé ses deux bras.

- Tu comptes sur moi pour améliorer ta situation ? s’étonna-t-elle.

Les mains de Coplan se refermèrent comme un étau autour des hanches pleines et douces de la fille.

- Folle, gronda-t-il, piqué au vif. Tu ne te débarrasseras donc jamais de ta mentalité de tapineuse ?

Saisie, elle le dévisagea en pâlissant, se mordit les lèvres.

- Pardon, souffla-t-elle, affreusement désolée. J'aurais dû me douter que...

- Tu ne peux te douter de rien, riposta-t-il avec une rudesse indulgente. Attends au moins que je t'explique.

Il l'entraîna vers un fauteuil, dans lequel il s'assit en la prenant sur ses genoux. Ce corps doux et tiède exhalait un parfum capiteux aussi troublant que les rondeurs pulpeuses des cuisses et de l'arrogante poitrine.

- J'espère que les choses se dérouleront à peu près comme à Mafraq, reprit-il. Mais, ici, ce sera plus dangereux. Pour nous deux. Peut-être devras-tu céder à Garibian.

Elle se redressa, le fixa dans les yeux.

- Tu me donnes la chair de poule. Qu'est-ce qui se prépare ?

Il aurait voulu l'inciter à s'acquitter de sa mission avec dévouement, mais il ne tenait pas à susciter en elle une inquiétude trop vive.

- Garibian, le patron de la boîte en question, doit être un type assez inflammable en dépit de son abord glacial, poursuivit-il d'un ton plus léger. Séduis-le, mais rappelle-toi que c'est un caïd, un gars du milieu comme Chalati. Tu connais mieux que moi la technique à employer : de la froideur, de l'effronterie, du dédain. Fais-lui tirer la langue, qu'il sache que ça n'ira pas tout seul. Comme il n'a pas envie de gâcher ses relations avec moi, il n'osera pas montrer les dents. Tu piges ?

Elle ne voyait pas très bien où Francis voulait en venir.

- Au fond, tout ça rime à quoi ? s'enquit-elle, indécise. Tu travailles avec lui ou contre lui ?

- Fifty-fifty... Quand aux objectifs réels de ton enjôlement, voici en quoi ils consistent. En premier lieu, à apprendre comment Garibian ouvre et ferme à distance les portes qui livrent accès à son bureau. Ensuite, à le distraire pour me donner les coudées franches au moment voulu.

Estimant cette explication suffisante pour l’instant, il se releva, enlevant Claudine dans ses bras. Avec son agréable fardeau, il fit trois pas et jeta la jeune femme sur le lit.

- Bonne nuit, lui souhaita-t-il, de meilleure humeur. Je t’avais prévenue qu’être ma collaboratrice ne serait pas toujours une sinécure.

Il éteignit les lumières, sauf une petite lampe à pied éclairant le secrétaire. Puis, armé d’un bloc de papier à lettre et de son stylo, il se mit au travail.

Les problèmes qu’il avait à résoudre étaient encore beaucoup plus ardus que ne le supposait Garibian. Et il devait tout mener de front, sans omettre le plus petit détail.

A quatre heures du matin, les lignes directrices de son plan étaient fixées. Remettant au lendemain le soin de dresser la liste du matériel, Coplan se glissa entre les draps et prit garde à ne pas éveiller Claudine, ensevelie dans un sommeil sans rêve.

Le couple arriva au Tamerlan vers onze heures du soir ; par le chemin qui était devenu familier à Francis, on les guida vers l’antre de Garibian. Le visage de ce dernier s’éclaira à la vue de Claudine. Son regard, d’ordinaire fuyant, l’enveloppa et la détailla de la tête aux pieds.

Elle avait une robe du soir en velours noir, sobre, élégante, rehaussée de clips en diamant Le tissu mat épousait ses formes juvéniles ; l’attrayant contour de ses hanches, le relief éloquent de son buste semblaient sculptés dans une matière plus vivante que sa chair.

- Félicitations, marmonna l’Arménien à l’intention de Francis. Si son zèle correspond à son allure, elle doit se défendre, votre protégée.

Faisant mine d’ignorer cet examen, Claudine ouvrit son sac, se contempla dans le miroir attaché au rabat et rectifia négligemment l’ordonnance de sa coiffure.

- Une bonne gagneuse, admit Coplan, supérieur. Le seul ennui, c’est qu’elle a un fichu caractère. Elle ne marche pas toujours. Madame a des idées à elle, des idées bien arrêtées.

- Je comprends ça, dit Garibian avec une amabilité féline, toujours fasciné par la blondeur et par la silhouette aguichante de l’Européenne. Si nous buvions un verre de champagne ?

La question s’adressait à Claudine.

- J’ai horreur de ça, décréta celle-ci. D'autant plus que celui que l’on sert en Orient est infect.

Elle alla prendre place, d’autorité, dans un des vastes fauteuils, croisa ses jambes. On entendit crisser ses bas, sous sa jupe. Dévoilés, ses genoux ronds attirèrent le regard de l’Arménien. Comme le fauteuil était surbaissé, Garibian put contempler un peu plus que les deux jolis genoux soyeux.

- Un petit whisky, alors ? proposa-t-il, démonté.

- A la rigueur, daigna répondre Claudine.

Le tenancier montra le petit bar à Coplan.

- Servez-nous, dit-il en esquissant un geste de grand seigneur.

Coplan prit trois verres, chercha parmi les bouteilles celle qui contenait du whisky. Il revint vers Garibian, lui présenta un des ballons rempli jusqu’au tiers de sa hauteur d’un alcool richement coloré. Ensuite il servit Claudine et conserva le troisième verre pour lui.

Us burent en silence.

- Je vous ai apporté les papiers, annonça Coplan. Si nous commencions par liquider les affaires sérieuses ?

Garibian fit un signe d’assentiment.

- Elle pourrait descendre au cabaret, décida-t-il. D’ailleurs, je vais l’y conduire. Mes hommes qui sont en bas veilleront sur elle jusqu’à ce que nous ayons terminé.

En chef sûr de lui, il invita du coin de l’œil Claudine à se lever. Elle connaissait les mœurs du milieu : il fallait s’incliner devant les ordres du caïd.

Garibian enveloppa le bras de la jeune femme d’une étreinte légère. Il sortit avec elle par une porte que Coplan n’avait pas encore

utilisée, et dont l'ouverture permit de mieux entendre l'orchestre jouant dans la salle.

Son verre à la main, Francis patienta. Quelques minutes plus tard, le tenancier réapparut.

- Belle fille, émit-il avec conviction. Vous me la passerez un de ces soirs, n'est-ce pas ?

Au courant, lui aussi, des traditions, Coplan acquiesça vivement.

- Quand vous voudrez, monsieur Garibian. Mais, entre nous, je crois que vous avez intérêt à ne pas la bousculer trop vite... Elle est bien meilleure quand on ne lui force pas la main, vous voyez ce que je veux dire ?

L'Arménien, les yeux allumés, eut une expression rusée.

- C'est à vous de la styler. Envoyez-la-moi quand elle sera disposée à s'amuser.

- J'y veillerai, promit Coplan en retirant de sa poche une liasse de papiers. Voulez-vous jeter un coup d'œil sur tout ceci ? Je crois que l'affaire est au point.

Pendant près d'une heure, il expliqua en détail à Garibian comment il comptait attaquer la station de pompage K-3 et comment s'enchaîneraient les phases successives de l'opération. Avec une précision infaillible, à la minute près, la manœuvre de diversion, le raid sur le poste de radio, l'entrée dans la station et le placement des charges explosives devaient se succéder dans un ordre déterminé bien que les assaillants, séparés les uns des autres, n'eussent pas la possibilité de communiquer entre eux. Le programme se terminait par ces mots :

« Couvert par Numéro 5 embusqué avec une mitraillette dans la voiture, Numéro 1 rejoint ce véhicule et démarre en direction de Bagdad tandis que 2, 3 et 4 fuient vers la frontière syrienne. »

- Voilà, ajouta Coplan, c'est ici que vient s'emboîter votre plan d'évasion.

Après avoir réfléchi, Garibian déclara :

- Ce dernier paragraphe devra être remanié. J'ai prévu l'envoi d'un hélicoptère qui vous ramasserait tous à la fois. Il descendra à cent mètres de la station de pompage à l'heure que vous déterminerez et il vous emportera loin d'ici, en sécurité.

- Bravo ! lança Coplan. C'est mieux que ce que j'osais espérer. Mais où nous emmènera-t-il ?

Garibian n'avait aucune raison de se taire. Il savait que pas un des membres du commando n'en réchapperait : ils seraient massacrés deux heures après avoir atterri.

- Il vous emmènera dans le territoire neutre de Tawal, répondit-il.

CHAPITRE XIII

- Tawal ? répéta Coplan, pour qui ce nom n'évoquait rien de précis. Où ça se trouve-t-il ?

- C'est un endroit peu connu, dit Garibian. Une enclave en forme de losange entre l'Irak et l'Arabie Saoudite, et dont l'un des sommets touche l'émirat de Koweït. Quelques kilomètres carrés de désert, avec une localité au centre, au croisement de trois pistes. On ne sait trop pourquoi ce territoire bénéficie d'un statut spécial de neutralité. Vous pourriez séjourner là pendant dix ans sans que les polices le sachent.

- Ah ? fit Coplan, surpris. Et quelqu'un nous hébergera ?

- Aussi longtemps que vous le désirerez.

- Eh bien, cette solution-là me paraît préférable à toute autre, estima Francis. Il ne nous reste plus qu'à arrêter la date du raid et à la mettre sur pied.

Garibian réfléchit en se caressant le menton.

- Étant donné le matériel que vous me demandez, il me faut trois jours. Si nous disions le 14 décembre ?

- Hm... Oui... Le 14, au crépuscule. Heure H à 19 heures par exemple ?

- D'accord, accepta l'Arménien. La veille, nous tiendrons une réunion avec tous les participants pour distribuer les consignes et régler les derniers détails.

Coplan rafla les papiers étalés sur le bureau, les remit dans sa poche en disant :

- Dans ces conditions-là, le coup ne peut pas rater. Mais la question paiement ?

- Elle est plus facile à résoudre, affirma Garibian. Le pilote de l'hélicoptère tournera en rond pendant un quart d'heure après vous avoir pris tous les cinq à son bord. Du haut des airs, il verra si la station saute ou non. Dans le premier cas, votre salaire vous sera versé intégralement à l'arrivée par l'émir lui-même. Si vous avez échoué, vous n'aurez droit qu'à une indemnité de mille dinars.

Coplan examina si cet arrangement présentait, pour les deux parties, un minimum de garantie.

Apparemment satisfait, il conclut :

- Ça marche, mais prévenez le pilote que, tous les cinq, nous le tiendrons comme otage pour la bonne exécution du contrat. S'il essaye de raconter des blagues à l'émir, il ne vivra pas vieux.

L'espace d'un éclair, la figure fourbe de Garibian se durcit, mais aussitôt elle reprit son expression de hautaine sérénité.

- En cas de victoire, vous serez considérés comme des héros, promit-il. Pourquoi nous priverions-nous de vos services en ne respectant pas notre parole ?

- Ce serait un mauvais calcul, en effet, dit Coplan comme s'il exprimait une évidence criante.

Eh bien, maintenant que le terrain est déblayé, vous pouvez peut-être rappeler Claudine ?

- Je vais la chercher, décida Garibian. Servez-vous encore un whisky.

Quatre jours après cette entrevue au « Tamerlan », c'est-à-dire le 14 décembre, date fixée pour le raid, Coplan se leva à sept heures du matin et invita sa compagne à l'imiter.

- Tu es fou ! regimba Claudine. Tu es rentré à deux heures du matin et tu veux déjà qu'on se lève ?

- Oui, et en vitesse, décréta Francis. Nous avons des tas de choses à faire, aujourd'hui.

Fidèle à sa ligne de conduite, il n'avait absolument rien révélé à Claudine de ses tractations avec Garibian, ni de l'attentat projeté contre la station de pompage K-3. Il avait toujours opposé à ses questions une attitude évasive qu'aucune insistance n'avait pu entamer.

Habituée, depuis Mafraq, à obéir sans comprendre, Claudine céda aux objurgations de Francis, mais avec une mauvaise grâce ostensible.

Vers huit heures et quart, Coplan alluma une cigarette et, assis en face de Claudine, il mit les engrenages en branle.

- Écoute-moi très attentivement, lui dit-il avec une gravité qui ne lui était pas coutumière. Cette journée va marquer un tournant dans notre existence, et beaucoup de choses vont dépendre de toi.

Ce préambule aviva l'intuition qui, depuis le réveil, tourmentait Claudine. Coplan reprit :

- Depuis que nous sommes à Bagdad, je n'ai pu faire un pas sans avoir un suiveur sur mes talons. Je suppose que ça ne t'étonne pas outre mesure, attendu qu'à Damas, Chalati t'avait donné pour mission de surveiller mes allées et venues, pas vrai ?

Il la fixait droit dans les yeux, d'un regard ni bon ni méchant, mais qui la fouillait jusqu'au creux de l'âme.

- C'est vrai, avoua-t-elle simplement.

- Quand nous sommes rentrés de Mafraq, enchaîna-t-il, Chalati m'a dépêché Jacobsen pour me faire participer à une exécution qu'il aurait fort bien pu confier à l'un de ces gorilles que nous avons vus à la soirée chez lui. Un bon moyen pour mesurer mon degré de fidélité et, accessoirement, pour me mettre en garde contre une éventuelle tentation de le doubler. Entre-temps, Chalati a l'occasion de t'interviewer. Comme tout parle en ma faveur il m'expédie à Garibian et ce dernier, non moins méfiant que lui, me fait surveiller en permanence. Note qu'à leur place je ferais de même.

Il aspira une bouffée de sa cigarette, l'exhala lentement, tandis que Claudine attendait la suite avec un mélange de crainte et d'espoir.

- Aujourd'hui, reprit Coplan du même ton mesuré, il se trouve que j'ai un pli à faire parvenir à l'ambassade de France. Garibian ne doit

pas le savoir. A aucun prix, tu m’entends ?

Claudine opina, vaguement oppressée.

- Je vais te le remettre, continua Francis. Tu iras le porter ce matin. Dépose-le entre les mains de l’attaché militaire.

C’était dit avec une autorité tranquille, exempte de menaces mais terriblement persuasive.

Sans attendre la réaction de son interlocutrice, Coplan ajouta :

- Nous allons nous quitter pour toute la journée. Ce soir, à vingt heures trente exactement, tu iras rendre visite à notre ami Garibian. Il t’attendra... Il faut que tu l’empêches de sortir de son bureau avant neuf heures, par n’importe quel moyen.

Sa voix était devenue plus incisive et des reflets métalliques passaient dans ses yeux gris. Claudine, la gorge contractée, acquiesça en silence.

- Lorsque tu entendras un coup de timbre dans le bureau, tu presseras le bouton qui ouvre la porte de fer. Souviens-toi que c’est le second en partant de la gauche, sous le rideau. Agis avant que Garibian réalise que ce n’est pas le signal convenu, même si tu dois te battre pour accéder au bouton.

Coplan détacha d’elle son regard impératif, chassa du bout des doigts une parcelle de cendre.

- Ne te tracasse pas pour la suite, conclut-il. Dès que tu en auras l’occasion, rentre au Regent Palace et attends-moi le temps qu’il faudra. Il se peut que tu ne me revoies pas avant deux ou trois jours, mais ne t’inquiète pas... Viens, nous filons.

Quelques minutes plus tard, ils abandonnèrent er Rashid Street pour s’engager dans le labyrinthe avoisinant le minaret Soq el-Ghazel.

Guidé par un sens de l’orientation très sûr, Coplan emmena Claudine à travers un dédale de ruelles aux allures de boyau, très animées, et où il n’était pas toujours possible de passer à deux de front.

Lorsque, après un vaste détour, le couple s’engagea dans une ruelle conduisant à nouveau dans er Rashid Street, Francis pinça le bras de Claudine et lui glissa à l’oreille :

- Continue seule à présent. Droit devant toi. Prends un taxi dès que tu déboucheras dans l'avenue. Moi, je bloque le passage. Au revoir.

Il poussa la jeune femme en avant. Peu après, il s'immobilisa devant l'étal d'une boutique où l'on vendait des objets de cuivre ciselé, contempla longuement un moulin à café cylindrique, finement ouvragé, au sujet duquel il demanda des renseignements au marchand.

Il acheta l'objet, le fit envelopper, puis, certain d'avoir donné à Claudine une avance suffisante et à son suiveur un retard irrémédiable, il s'en retourna à l'hôtel.

Une légère nervosité s'empara de lui lorsqu'il ressortit un quart d'heure plus tard, délesté de son moulin mais pourvu d'un Mauser de 9 mm, qui alourdissait sa poche intérieure.

Il déambula jusqu'au musée Islamique installé dans un vieux caravansérail du XIVème siècle et repéra la voiture mise à sa disposition par Garibian. C'était une Bentley grise, immatriculée IRQ 6875 sur plaque verte.

Il avait la clé de contact dans sa poche. Il monta dans le magnifique véhicule sans se préoccuper si le coffre était bien garni par les armes et les munitions qu'il avait réclamées au propriétaire du Tamerlan.

Roulant à très faible allure, il longea le Tigre et bifurqua ensuite vers Habbaniya. Le trajet était le même que celui qu'il avait emprunté avec Claudine quand, six jours plus tôt, ils étaient allés à la station K-3.

Tout au long du parcours, il eut la sensation déprimante qu'il frôlait la catastrophe. Des tas de questions l'assaillaient quant à l'efficacité de son plan. L'inconvénient des opérations trop bien chronométrées, c'est qu'il suffit d'un grain de sable pour en compromettre le déroulement.

A cinq heures du soir, il fit une halte à Hit, sur le bord de l'Euphrate. Il voulait résorber son avance sur l'horaire convenu.

Bien que ses pensées fussent fort éloignées des problèmes archéologiques, il feignit de s'intéresser aux célèbres sources dont,

selon Hérodote, on avait tiré le bitume nécessaire au cimentage des briques, lors de la construction de Babylone,. dans l'Antiquité.

Refrénant son impatience, il ne remonta en voiture qu'à six heures moins le quart. Il avait encore 80 kilomètres à franchir pour atteindre l'embranchement des pipe-lines.

Ayant dépassé le caravansérail de Baghdadi et le poste de police, il ralentit progressivement.

Le soleil déclinait. Sous l'éclat atténué des rayons roses et orangés, le désert reprenait son aspect de décor de légende orientale.

La Bentley rejoignit puis doubla un Bédouin assis de travers sur le dos d'un âne. Ce paisible Arabe en route pour Haditha n'était autre que le N° 5, l'homme chargé de protéger la retraite de Coplan à la sortie de la station, après le dépôt des charges explosives et incendiaires.

A trois cents mètres de K-3, Coplan consulta sa montre-bracelet. Dix-neuf heures moins trois. La fièvre de Francis monta d'un degré.

Il arrêta sa voiture et, dès lors, prêta l'oreille. A sept heures exactement, une fusillade crépita dans le lointain, du côté du village d'Haditha. N° 4 et N° 3 appliquaient strictement la consigne leur enjoignant de créer une manœuvre de diversion pour attirer les patrouilles dans les ruelles de la vieille cité.

Du fortin à Haditha, il y avait une distance de trois kilomètres environ. A dos de chameau, les soldats pouvaient arriver sur place en moins d'un quart d'heure. Aussi l'attaque de la station de radio installée dans le bâtiment d'habitation était-elle prévue pour dix-neuf heures vingt. C'était la mission de N° 2.

De loin, Coplan vit les soldats s'élancer vers la localité en soulevant des nuages de poussière.

Le Bédouin assis sur son bicot progressait à une allure soigneusement calculée. Francis l'apercevait comme un point noir dans son rétroviseur.

A dix-neuf heures dix-sept, il remit le moteur de la Bentley en marche, démarra. Il roula jusque devant la station de pompage. Avant de caler le frein à main, il adressa un petit salut amical au gardien posté à l'entrée.

Les deux Arabes eu haillons (désignés dans le programme sous les numéros 4 et 5) avaient tiré quelques rafales de mitraillette en l’air puis s’étaient mis à courir vers la piste parallèle au gros pipe-line venant de Kirkouk, en vue de vider leurs chargeurs à travers la conduite. Tandis que les habitants du village, épouvantés, fuyaient en désordre dans tous les sens en se demandant quel malheur s’abattait sur eux, une troisième rafale fit entendre son chapelet de détonations.

Fauchés par les balles, les deux saboteurs tournoyèrent sur eux-mêmes avant de s’écrouler sur le sol, leur arme brandie au bout de leur poing. Le thorax déchiqueté par les projectiles, 4 et 5 étaient morts avant même que leur figure vînt s’écraser par terre.

Mais lorsque le bruit des coups de feu parvint aux oreilles du numéro 3 - qui mangeait tranquillement des figues, assis au bord de la piste, à côté d’un pauvre baluchon, à cinquante mètres du bâtiment blanc - le bandit, ignorant ce qui s’était passé en réalité, se félicita de l’observance rigoureuse du programme de l’opération.

Il vit les soldats du fortin enfourcher leurs chameaux et foncer vers Haditha en poussant des cris rauques.

Il attendit que le détachement eût disparu dans le lointain, puis, posément, il retira de son baluchon une paire de sandales dont il chaussa ses pieds nus. Il glissa ensuite un Lüger dans les plis de sa robe, se munit de deux chargeurs pleins et compléta son armement par une grenade.

Dans la direction de la station, il vit approcher une voiture grise ; un sourire cruel plissant sa face basanée, il se mit debout, marcha vers l’immeuble blanc aux larges fenêtres qui portait l’écusson de l’I.P.C.

La station de radio était au second étage ; on y accédait par un escalier de marbre partant du couloir d’entrée après la loge du concierge.

Avant de se présenter devant celui-ci sous l’aspect d’un misérable mendiant, N° 3 vérifia l’heure. Dix-neuf heures dix-huit, ça collait.

D’un pas harassé, il suivit la clôture de fil de fer barbelé, vira sur la droite pour s’engager sur l’esplanade cendrée qui précédait le

bâtiment. Un calme complet régnait dans la construction, on ne voyait même personne aux fenêtres.

L'homme atteignit l'entrée, monta les quatre marches. Il appuya sur le bouton de sonnerie pour appeler le concierge.

Ce dernier sortit de sa loge. C'était un individu corpulent, large comme une armoire normande. Sa figure refléta du mécontentement quand il vit que le visiteur était un indigène. Néanmoins, il ouvrit le battant vitré.

La main de N° 3 pécha le Lüger enfoui dans les plis de la robe, mais bien que son geste eût été fulgurant, il ne le fut pas autant que le direct qui lui percuta la figure et l'envoya dinguer à plat sur le dos dans la cendrée.

En aurait-il encore eu la force que l'Arabe n'aurait pu presser la détente de son arme, car trois hommes avaient bondi sur lui et l'écrasaient de tout leur poids. Arraché par une main anonyme, son pistolet lui fut subtilisé comme par enchantement. Quelques marrons en pleine face achevèrent de convaincre N° 3 que les jeux étaient faits. Il fut transporté comme une plume à l'intérieur du bâtiment et le calme, un instant troublé, enveloppa de nouveau le home de l'I.P.C.

Au même instant, Coplan pénétrait dans le hall, accompagné par le gardien. Les deux hommes n'avaient pas fait cinq pas que la porte blindée s'ouvrait, livrant passage à l'ingénieur Penfold et à un personnage d'environ trente-cinq ans, au teint recuit, à la mâchoire carrée.

Ce dernier échangea un vigoureux shakehand avec Coplan.

- Vous nous avez rendu un sacré service, Monsieur Coplan, articula-t-il d'une voix sourde. Mon nom est Perry. Je suis à votre disposition pour la suite.

L'ingénieur Penfold pétrissait à son tour la main de Coplan, qui répondait à l'agent de l'intelligence Service :

- Dépêchez-vous d'enfiler une djellaba. Nous fuyons à toutes jambes dans dix minutes. Vos collègues sont là avec les armes prévues ?

- Oui, dit Perry. Nous n'avons pas eu beaucoup de temps pour appliquer vos consignes, mais tout ce que vous aviez demandé a

été fait. Votre ambassade n'a prévenu la nôtre qu'a dix heures, ce matin.

- Impossible de vous alerter plus tôt, coupa Francis.

Perry était en train de se costumer avec une défroque qu'on venait de lui passer. Ce ne devait pas être la première fois qu'il adoptait les apparences d'un Bédouin, car il réalisa en un temps record une transformation qui lui aurait valu de gros applaudissements dans un music-hall.

- Essuyez votre bras sur ma figure, dit Coplan à l'ingénieur. Fichez-moi de la graisse et de l'huile un peu partout. J'espère que vous avez pu manigancer quelque chose de convaincant au sujet de l'incendie ?

- Vous verrez, jubila Penfold, tout en maculant avec énergie le visage et les vêtements de Francis.

A ce moment-là, un téléphone accroché au mur du hall tinta.

Perry alla décrocher, écouta, puis répondit simplement : « O.K. »

Il revint vers le groupe et annonça :

- Le radar a repéré l'hélicoptère. Il approche.

- Bon, filons, décida Francis en s'ébouriffant les cheveux.

Pistolet au poing, Coplan s'élança au pas de course vers la sortie, l'Anglais sur ses talons. Les deux hommes jaillirent à l'extérieur de la station de pompage. Au lieu de courir le long de la piste, ils foncèrent à toute allure vers le désert.

Ils avaient parcouru une centaine de mètres quand les coups de feu partis de la station de pompage éclatèrent. Deux Arabes paraissant poursuivis par tous les démons de l'enfer arrivaient au grand galop sur la piste. Armés de mitraillettes, ils lâchèrent des rafales au hasard lorsqu'ils passèrent devant la station, afin de riposter au tir dirigé contre Coplan et Perry.

N° 2 assista de loin à ce qu'il crut être la fuite dramatique des Nos 5, 4, 3 et 1. A plat ventre, sa mitraillette appuyé sur un trépied, il déclencha l'aboi saccadé de son engin. Les vitres de la station volèrent en éclats, et le tir de représailles se fit plus nourri.

Si N° 2 avait été moins énervé, moins crispé sur la détente, il se serait avisé d'un phénomène curieux. Les fusils et les pistolets des

défenseurs de la station envoyaient des projectiles qui, en touchant le sol, ne soulevaient pas la moindre touffe de poussière.

Un vrombissement insolite, entre deux rafales de son arme automatique, avertit N° 2 que l'hélicoptère était sur le point de se poser. Là-bas, à deux cents mètres, ses collègues rassemblés couraient vers l'endroit présumé où l'appareil allait atterrir.

Le type rabattit le trépied de sa mitraillette, ramena l'arme contre son corps et, plié en deux, se mit aussitôt à courir pour rejoindre ses camarades. Pas bien longtemps, car la mitrailleuse lourde de la station entra en action, et avec de véritables balles de guerre cette fois. N° 2 fut liquidé aussi sûrement qu'un lapin atteint de plein fouet par une charge de chevrotines. Il bascula, roula plusieurs fois sur lui-même avant de se recroqueviller, foudroyé sur le sol tiède.

Les quatre pales de l'hélice ne cessèrent pas de tournoyer pendant que Coplan et ses trois faux Arabes embarquaient dans l'appareil.

Le pilote avait vu comment le dernier des cinq passagers à emporter avait été tué. Plutôt pressé de fuir un endroit aussi malsain, il remit les gaz avant même que la porte du cockpit fût refermée.

L'hélicoptère monta en chandelle, amorça un large virage tout en prenant de l'altitude.

- Grouillez-vous, conseilla Coplan d'une voix haletante au pilote. Tout va voler en l'air dans quelques secondes !

Il prononçait la dernière syllabe quand une énorme explosion secoua l'atmosphère. Une flamme virulente monta vers le ciel et s'entoura promptement de lourds nuages noirs dans lequel disparurent la station et le bâtiment annexe.

Coplan lâcha un soupir de soulagement très sincère, plus sincère que l'exclamation qu'il proféra pour le pilote envoyé par Garibian :

- Ça y est ! Ils n'ont pas eu les tripes de désamorcer les charges !

Un sourire de ravissement décontracta le visage du sauveteur :

- Beau travail ! Félicitations ! gueula-t-il pour couvrir le bruit du moteur. Dommage que l'un d'entre vous y ait laissé sa peau !

Coplan et les trois agents de l'I.S., tous installés derrière le pilote, échangèrent un regard dans lequel brillait une trace d'humour.

- Il y a toujours de la casse ! brailla Coplan. Maintenant, foncez vers le sud !

Puis, après un bref intervalle, il s'enquit :

- Au fait, où nous conduisez-vous, exactement ?

- A Rukhaimiya, territoire de Tawal. Nous nous poserons dans la cour centrale du palais de l'émir... à condition que la chasse irakienne ne nous intercepte pas !

Sur ce point, les appréhensions du pilote n'étaient pas fondées. Pas un seul avion de chasse irakien ne souhaitait barrer la route à cet hélicoptère.

Par contre, le malheureux sauveteur eut une fâcheuse surprise à laquelle il était loin de s'attendre. Un coup de matraque bien appliqué sur son occiput l'endormit instantanément.

Coplan, lui aussi, savait piloter ce genre d'appareil.

CHAPITRE XIV

A huit heures dix, l'hélicoptère se posait sur l'aérodrome de Bagdad, en dehors des pistes d'atterrissage et du trafic habituel. Sans doute des instructions spéciales avaient-elles été diffusées, car la police de l'aéroport ne s'intéressa ni à l'arrivée de l'appareil ni au passager qui en descendit.

Coplan traversa le terrain, puis la gare, et se dirigea sans hésitation vers un cabriolet bleu ciel, portant une plaque française avec les lettres CD.

Le conducteur de la Peugeot décapotable reconnut immédiatement, sur la foi du signalement qu'on lui avait communiqué, l'homme qu'il devait ramener à une allure record à Bagdad.

- Salut, collègue ! dit-il avec cordialité lorsque Coplan ouvrit la portière.

- Bonsoir. Les gars sont en place ?

- Armés jusqu'aux dents, confirma le chauffeur, un petit gars au teint très brun.

Il démarra sèchement, passa en seconde, en troisième rejoignit la route de Bassorah et fonça dès lors vers le centre de Bagdad.

- Je m'appelle Fabiani, indiqua-t-il à son passager. C'est vous qui avez déclenché ce tumulte à l'ambassade ?

- Je le crains, dit Coplan avec un sourire ambigu. Et ça ne fait que commencer.

- Une grosse affaire ?

- Fumante.

Le cabriolet déboucha dans er Rashid Street, vira sur la gauche et roula ensuite plus lentement jusqu'à proximité du Tamerlan. Lorsqu'il se fut arrêté à vingt mètres de l'entrée du cabaret, Coplan regarda sa montre : huit heures vingt-huit. Si Claudine n'était pas encore à l'intérieur, elle allait se manifester d'un instant à l'autre. Francis décida de patienter cinq minutes.

- Vous ne débarquez pas ? s'étonna Fabiani. On m'avait dit que vous seriez pressé.

- Je le suis, mais j'ai une petite avance sur l'horaire.

A peine avait-il prononcé ces dernières syllabes qu'il aperçut Claudine. Elle descendait d'un taxi et s'engouffrait dans le night-club.

- Venez, jeta Coplan à son collègue.

Ils mirent pied à terre, marchèrent vers la boîte de nuit et pénétrèrent dans l'antichambre. Le cerbère n'était pas là : il conduisait Claudine chez Garibian.

- Restez ici et empêchez quiconque de sortir, murmura Coplan.

Revolver au poing, il ouvrit la porte dissimulée dans la tapisserie, monta lestement l'escalier en spirale, déboucha dans le couloir. Claudine et son guide franchissaient justement le seuil de la porte d'acier.

En quatre bonds silencieux, Coplan se rua en avant. L'homme se retourna un cinquième de seconde avant que son assaillant l'eût atteint. Ce fut pour attraper en plein front la crosse meurtrière du Mauser. Claudine, dans un sursaut de saisissement, porta sa main à sa gorge, ses yeux et sa bouche s'ouvrirent.

D'un regard impérieux, Coplan lui bloqua dans la poitrine le cri qu'elle allait lâcher. Il soutenait sa victime pour empêcher qu'elle ne s'effondre ; la tête ballante, le front saignant, le garde du corps

n’était plus qu’un mannequin désarticulé. Au-dessus de la porte de Garibian, la lampe rouge clignotait avec impatience.

D’un mouvement du menton, Francis ordonna à Claudine d’entrer dans le bureau. Elle saisit le bouton, le tourna pendant que Coplan laissait s’affaler doucement le type amoché sur le tapis.

La jeune femme, glacée de peur, pénétra dans le bureau.

Garibian, plus pommadé que jamais, lui décocha un regard velouté mais ne se souleva pas de son fauteuil. Derrière Claudine surgit la silhouette athlétique de Coplan. L’Arménien, absolument ébahi par cette apparition imprévue, n’eut pas le temps d’esquisser un geste. A deux mètres de sa figure, le canon rigide d’un pistolet impressionnant abolit ses réflexes.

- Levez vos pattes, vite ! intima Coplan, la voix dure. Toi, Claudine, sors et reste dans le couloir. Ne t’affole pas si je tire.

Le teint livide, Garibian obéit avec lenteur. Il était tellement enfoncé dans son fauteuil que celui-ci le retenait comme un piège.

- Que... Qu’est-ce que vous... bafouilla le tenancier.

- Bouclez-la ! trancha Coplan. Dans une heure, vous aurez l’occasion de parler tant que vous voudrez, et même plus.

Levant son pistolet, il tira deux fois. Les détonations éclatèrent avec une force assourdissante. Garibian devint vert.

- Plus haut, vos mains ! ordonna Francis en rectifiant sa visée.

Un piétinement sourd se fit entendre de l’autre côté de la porte donnant accès à la salle. La musique avait cessé net de jouer et un brouhaha indistinct s’élevait du rez-de-chaussée.

La porte du fond s’ouvrit avec fracas, trois hommes en smoking, revolver au poing, firent irruption dans le bureau.

- Bonsoir, les potes ! dit Coplan. Voilà le colis. Et fouillez-moi cette baraque de fond en comble, il doit y avoir une installation radio quelque part.

- Bravo, Coplan ! répliqua l’un des arrivants, frémissant de jubilation. Tout a marché au poil.

Les collègues de Francis avaient fondu sur Garibian. Ils l’arrachèrent de son fauteuil et lui tordirent les deux bras derrière le dos.

- Pour la suite, démerdez-vous, dit Francis. Je repars avec Fabiani. Rendez-vous dans quarante-huit heures à l'ambassade. Et cuisinez-moi ce mec-là à bloc, il sait beaucoup de choses.

Il rengaina son pistolet, fit demi-tour, ouvrit la porte du couloir.

Blême, Claudine était appuyée contre le mur. Francis la prit par le bras, l'entraîna vers la porte d'acier restée ouverte.

- Toi, tu vas rentrer à l'hôtel et t'offrir un magnum de champagne, lui conseilla-t-il. Ça te retapera. Ne te bile plus, le pire est fait.

Au bas de l'escalier, ils retrouvèrent Fabiani en conversation avec des policiers irakiens armés de carabines, Coplan jeta à son compatriote :

- Dites-leur que l'affaire est liquidée en ce qui concerne le Tamerlan. Mais il y a sûrement quelques types à cueillir dans la salle. Nous, nous filons à l'aéroport.

Encore plus morte que vive, et totalement désemparée, Claudine fut déposée à l'angle d'er Rashid Street.

- Elle est de chez nous, cette poupée ? s'enquit Fabiani tandis qu'il engageait le cabriolet sur la route de Bassorah.

- Française, oui, mais elle n'est pas du bâtiment, répondit Francis. Peut-être le Vieux l'enrôlera-t-il un jour ou l'autre, je n'en sais rien. Le fait est qu'elle m'a été utile.

Absorbé par la conduite de la voiture, Fabiani ne posa plus de question. Il se doutait bien que son collègue avait l'esprit occupé et que ce n'était pas le moment de lui demander beaucoup d'explications.

A l'aérogare, Coplan sauta à terre avant que la voiture fût entièrement arrêtée.

- A bientôt ! jeta-t-il à Fabiani, Et merci pour la balade.

Il entra dans l'aérogare, franchit une porte donnant sur le terrain et, cinq minutes plus tard, il remonta dans l'hélicoptère où l'attendaient les trois Anglais et le pilote ligoté.

L'appareil décolla aussitôt, décrivit un large virage au-dessus des bâtiments et s'envola vers le sud.

Une heure après son départ, deux lourds avions de transport irakiens roulèrent vers la piste d'envol et prirent l'air à cinq minutes d'intervalle.

De Bagdad à Rukhaimiya, la distance est d'environ quatre cent cinquante kilomètres. L'appareil survola le territoire de Tawal vers onze heures et demie.

Pendant le voyage, le pilote arabe avait été dûment stylé sur le rôle qu'il avait à jouer à l'atterrissage ; ce n'était d'ailleurs pas compliqué, il n'avait qu'à se comporter comme s'il amenait effectivement les auteurs du raid contre la station de pompage K-3. La vie sauve et une importante somme d'argent lui étaient promises s'il s'acquittait consciencieusement de sa mission, une mort immédiate s'il esquissait la moindre manœuvre suspecte.

L'hélicoptère perdit de l'altitude à l'approche de la localité. En l'absence d'un clair de lune, la clarté des étoiles et la limpidité de l'air suffirent pour révéler aux passagers un panorama véritablement féerique.

En face d'une petite agglomération de maisons presque cubiques se dressait un palais des Mille et Une Nuits, éclairé par des guirlandes d'ampoules électriques. Deux coupoles et quatre fines tours au clocheton bulbeux lui conféraient une apparence poétique, mystérieuse, presque irréelle. S'élevant soudain au milieu des milliers de kilomètres carrés d'un désert aussi vaste qu'un océan, ce palais semblait avoir été construit d'un coup de baguette magique.

Muets d'étonnement et d'admiration, les quatre agents secrets contemplèrent ce splendide édifice qui concrétisait pour eux les rêves de leur enfance.

Le pilote anglais décrivit lentement un cercle au-dessus du palais, passa près des tours blanches et ouvragées, chercha dans l'immense cour contenue entre des murs épais, sur l'arrière, un espace libre pour poser l'appareil.

Dans cette cour, on apercevait des chameaux accroupis, des tentes et, aussi, des gens qui couraient, alertés sans doute par le bruit du moteur.

L'hélicoptère descendit à la verticale, prudemment, ses pales brassant l'air avec un bruissement soyeux.

Libéré de ses entraves, l'Arabe, tenu en respect par Coplan et les deux autres Anglais, n'en menait pas large.

Lorsque le vrombissement du moteur s’éteignit, les passagers entendirent les cris de joie et d’excitation des Bédouins réunis autour de l’appareil. D’un coup de genou, Coplan fit comprendre à son prisonnier que le moment était venu de jouer la comédie.

L’intéressé essaya d’arborer un sourire triomphant. Il ouvrit le panneau d’accès et, s’adressant à ses coreligionnaires, il prononça deux phrases rauques qui suscitèrent l’enthousiasme.

L’un après l’autre, les occupants de l’hélicoptère sautèrent sur le sol, sauf l’agent britannique capable de piloter l’engin.

Il y eut du remue-ménage dans la foule, qui s’écarta soudain pour laisser passer l’émir entouré de membres de sa garde personnelle, armés de cimeterres.

L’émir Hassani, en blanc, le front ceint des cordelières qui retenaient son turban plat prolongé par un drap s’évasant sur ses épaules, avait un visage de rapace. Ses traits légèrement bouffis dénonçaient le guerrier jouisseur, le potentat autoritaire et impitoyable.

Les bras croisés, ses mains enfouies dans ses manches très amples, il s’immobilisa à trois mètres des arrivants. Ses gardes, des individus de grande taille au faciès impassible, restèrent plantés autour de lui comme des colonnes.

Le pilote arabe se prosterna devant l’émir, le front dans la poussière, puis il redressa le buste et articula quelques mots.

Disposés en éventail derrière lui, Coplan et les deux agents de l’I.S. firent jaillir leur pistolet avec un synchronisme hallucinant. Les trois armes tonnèrent à la fois, abattant chacune d’une balle au cœur un garde de l’émir. Une deuxième salve, tirée un quart de seconde après, liquida les trois autres malabars.

La foule se mit à hurler et à refluer en désordre vers les murs extérieurs tandis que Hassani, seul au milieu de six cadavres, se contractait comme un fauve, une main plongée dans sa large ceinture de soie.

De la cabine de l’hélicoptère partit une large rafale de mitraillette qui arrosa les premiers rangs des spectateurs ; plusieurs se cassèrent en deux avant de rouler sur le sol.

Profitant de la distraction de l’émir, dont les yeux s’étaient fixés sur l’arme automatique en action, Coplan se précipita sur lui et agrippa son bras dans une poignée de fer. La soudaineté de l’attaque fut telle que le prince du désert tournoya dans un grand envol de sa robe blanche avant d’avoir pu se dégager de l’étreinte. Il fut plaqué par terre avec une violence féroce, son poignard décrivit une courbe gracieuse et alla heurter une pierre avec un bruit métallique.

Sous la protection des deux Anglais qui tenaient les Bédouins en respect, Coplan administra à l’émir une fantastique raclée. Du tranchant de la main, de ses poings, de ses genoux et enfin de ses talons, Francis massacra systématiquement le vénérable maître de Tawal, en dépit de la défense rageuse que ce dernier tentait de lui opposer.

Une pétarade de mousquets éclata d’une des fenêtres du palais, des balles giclèrent autour de l’îlot formé par les deux combattants et les agents de l’I.S.

La mitraillette en batterie dans l’hélicoptère riposta avec véhémence, criblant de projectiles les tireurs embusqués dans l’édifice. Les revolvers des Anglais crachèrent au hasard, dans la foule, quelques coups d’avertissement destinés à prévenir une attaque en masse.

Avec des « han » de bûcheron, Coplan acheva de démolir Hassani et de briser sa résistance. En sueur, il se releva, sortit également son pistolet pour joindre son tir à celui de ses alliés.

- Il serait temps qu’ils arrivent, cria-t-il à ses collègues britanniques. Nous ne tiendrons pas indéfiniment.

Un pied sur l’émir, il expédia trois balles dans la meute hurlante qui formait un mur circulaire autour d’eux, à vingt mètres de distance.

Un grondement de moteur couvrit progressivement les cris, les étouffa de sa voix puissante. Tout le monde leva les yeux vers le ciel et, à la stupeur générale, des parachutes se déployèrent les uns après les autres, en traînée de huit ou dix hommes.

Alors un affolement sans borne succéda à la colère. On ne sait trop comment, les grandes portes de bois fermant la cour s’ouvrirent

et tous les Bédouins qui s’entassaient dans la cour prirent leurs jambes à leur cou vers le désert.

Quand les premiers parachutistes firent irruption dans le palais, la grande cour ne contenait plus que cinq hommes vivants, une trentaine de cadavres, une dizaine de chameaux pris de vertige et six Cadillacs alignées côte à côte le long de la façade arrière du bâtiment.

Quinze jours plus tard se tint, à Paris, une conférence restreinte des délégués de l’intelligence Service et du Deuxième Bureau.

Les Anglais étaient trois : un certain Mr Ward, expert des questions du Moyen-Orient, le major Perry, du P.I.D. (Political Intelligence Department), rappelé de son poste de Bagdad pour la circonstance, et le capitaine Mallowan, du M.I.5. - Spécial Branch.

Du côté français on notait la présence d’un sexagénaire qui se présenta, un sourire étrange au coin des lèvres, sous le nom de Levieux. Ce personnage était flanqué de Fabiani, chef occulte des S.R. français en Orient, et de Francis Coplan, agent spécial en mission extraordinaire.

Coplan commença par serrer cordialement la main de Mallowan en lui disant :

- Vous pouvez faire une croix sur vos deux cents livres, vous ne les reverrez jamais.

- Erreur, rectifia l’Anglais, flegmatique. L’avocat Omar Tabouk me les a restituées.

- Ah oui ? J’avais complètement oublié cette promesse, avoua Coplan. Il s’est passé tant de choses depuis !

Ils se turent, car Levieux invitait chacun à prendre place autour d’une immense table ronde abondamment pourvue de cendriers.

Mr Ward fut le seul à ne pas s’asseoir. Il prit la parole avec ce détachement souverain qui n’appartient qu’aux Anglais lorsqu’ils abordent un problème vraiment sérieux. Rajustant ses lunettes sur son nez, il déclara sans regarder personne :

- Il arrive que... hem... une bonne coopération entre nos deux pays aboutisse... hem... à un résultat intéressant. Il semble, à première vue, que l'on puisse qualifier ainsi l'issue de la mission remplie par Mr Coplan, avec la collaboration de nos services et le concours des autorités irakiennes.

Il s'interrompit, fronça les sourcils, gratta de l'ongle du pouce une tache minuscule qui ternissait le poli de la table.

- La capture de l'émir Hassani et de ses chefs de réseau, Chalati en Syrie, Mahmoudié au Soudan, Garibian à Bagdad, sans compter les autres dont nous avons l'adresse, porte un coup terrible au vaste complot visant à nous couper de nos sources d'approvisionnement en pétrole. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de retracer l'historique des faits qui ont révélé l'existence de ce complot ; je cite au hasard : les attaques successives contre nos pipe-lines ; la nationalisation des raffineries ; le dépôt de bombes dans les installations de Koweït ; le refus, par la Syrie, de réparer les pipe-lines endommagés sur son territoire ; l'opposition de l'Arabie Saoudite à la vente de son pétrole à l'Europe lors de la crise de Suez, etc. Tout cela est de notoriété publique... Mais nos efforts respectifs, entrepris isolément, pour découvrir l'origine de ce complot, s'étaient toujours heurtés à un mur infranchissable. Nous avons perdu, l'un et l'autre, de nombreux agents dans cette partie du monde, et c'est pourquoi je remercie M. Levieux d'avoir pris l'initiative de suggérer une action commune. Je tenais à dire cela avant l'ouverture du débat proprement dit.

Mr Ward se rassit et se mit à jouer avec sa chaîne de montre.

Le chef de la délégation française articula, sans bouger de sa chaise :

- Votre aimable préambule, Mr Ward, ne devrait pas s'adresser à moi. Considérons-le comme dédié à la mémoire de nos camarades torturés et tués pour avoir voulu défendre la route vitale du pétrole.

Tirant de sa poche sa bonne vieille pipe, il entreprit de la bourrer ; pendant que fonctionnait son pouce agile, il continua :

- L'examen des documents saisis, tant chez l'émir Hassani que chez ses complices, n'a pas fini de porter des fruits. Je présume que vos services, comme les nôtres, découvrent sans cesse de

nouvelles ramifications de ce réseau dont les activités englobent le monde arabe tout entier. Il ne nous est malheureusement pas possible d'intervenir partout avec l'assentiment des autorités locales, comme en Irak par exemple. C'est pourquoi je vous propose à présent d'étudier en commun la liquidation discrète des noyaux qui subsistent encore.

Chacun des hommes présents comprit parfaitement à quoi il faisait allusion.

- Le gouvernement de Sa Majesté partage cette préoccupation, répondit Ward avec dignité.

- La tactique du pourrissement par l'intérieur ayant donné des résultats fructueux, reprit le Vieux, nous pourrions l'étendre en mettant, une fois de plus, nos ressources en commun. Il est bien évident que Mr Coplan n'aurait pas pu s'introduire dans cette organisation si, au départ, Mr Mallowan ne l'avait pas fait enrôler par votre agent double Abdul Jabar.

Coplan et Mallowan échangèrent un minuscule clin d'œil.

En esprit, ils revivaient leur séjour à Khartoum, leurs déceptions successives, leurs algarades destinées à la galerie.

- De même, poursuivait le Vieux de sa voix un peu essoufflée, nos agents auraient continué à se faire coincer si vous ne nous aviez pas transmis les conclusions du Major Perry...

- Pardon, interrompit Coplan, soudain plus attentif. Voulez-vous dire que, par Perry, vous avez appris comment nos agents tombaient chaque fois dans un guêpier ?

Son chef le regarda à travers la flamme d'une allumette qu'il venait de craquer.

- Mais oui, approuva-t-il. Le major s'est avisé, après que trois hommes de l'I.S. aient disparu sans laisser de traces, qu'ils suivaient une piste résultant de documents trouvés sur des agitateurs politiques. Or, c'était pareil pour nous. Nous avons découvert plusieurs fois, sur des suspects, des messages où il était question de pétrole et de correspondants mystérieux au Moyen-Orient. Les agents lancés sur cette voie ne sont jamais revenus. Je suis persuadé, comme le major, qu'il s'agissait, dans chacun de ces cas, d'une manœuvre délibérée, d'un procédé appliqué sur une grande

échelle par des agents provocateurs à la solde de l'émir, pour attirer dans des traquenards les envoyés des S.R. occidentaux.

Coplan hocha la tête. Il se souvenait du pauvre type dont Jacobsen avait grillé les mains et qu'il avait abattu par charité pour lui éviter un trop long supplice.

- C'était donc ça, murmura-t-il, songeur. Une sorte de piège permanent.

Le Vieux acquiesça. Puis, se tournant vers Ward :

- Nous pouvons être à peu près certains que notre victoire actuelle est passagère. L'émir Hassani, poussé par sa haine de la dynastie hachémite, n'a été malgré tout qu'un instrument. Quelqu'un se sert des querelles intestines du monde musulman pour nous combattre, nous. Cet adversaire-là ne se tiendra pas pour battu après le démantèlement de l'organisation de l'émir. Joignons donc nos forces, car la lutte continue.

Ward, les yeux baissés sur l'extrémité de ses doigts maigres, eut un signe d'approbation.

- Oui, émit-il, pensif. Nous nous sommes mutuellement tiré dans le dos pendant plus d'un demi-siècle pour la suprématie dans cette région du monde. Maintenant, il est grand temps de modifier notre tactique.

FIN